

Le Livre des Légendes

Lagerlöf

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Ceci se passe dans une salle d'audience, en province. Devant le tribunal, tout au fond de la salle, est assis le vieux juge, homme de haute et forte taille, au visage rude et énergique. Des heures durant, sans discontinuer, il n'a fait que trancher litige après litige, et à la fin il s'est senti envahir par un sentiment de sombre dégoût. Il est difficile de savoir si c'est la chaleur étouffante de la salle qui l'incommode, ou s'il a été dégoûté à la longue de tant de querelles mesquines, qui paraissent n'être nées que pour témoigner de la manie tracassière, du manque de charité, et de l'âpreté au gain des hommes.

Il vient d'aborder la dernière des causes qui doivent être jugées ce jour-là. Il s'agit d'une demande de pension alimentaire.

Cette affaire est venue déjà au cours de la session précédente, et le greffier donne lecture du procès-verbal des débats antérieurs. Il en résulte d'abord que la partie demanderesse est la fille d'un pauvre journalier et que le défendeur est un homme marié.

Le défendeur déclare, toujours d'après le procès-verbal, que c'est à tort et par intérêt uniquement que la partie adverse l'a cité en justice. Il reconnaît l'avoir eue pendant un certain temps à son service. Mais il nie avoir eu à cette occasion avec elle des relations intimes, et il lui conteste tout droit de lui demander un secours quelconque. La demanderesse cependant a persisté dans sa demande, et, après avoir entendu quelques témoins, le tribunal a

déféré le serment au défendeur sous peine de se voir condamner à servir la pension alimentaire exigée par la partie demanderesse.

Les deux parties sont présentes et se trouvent côte à côte devant la table du juge. La demanderesse est très jeune et paraît toute effarouchée. Elle pleure par timidité et essuie péniblement ses larmes à l'aide d'un mouchoir entortillé qu'elle ne semble pas savoir déplier. Elle porte un costume noir, d'aspect presque neuf, mais qui lui va si mal qu'on est tenté de se dire qu'elle l'a emprunté pour pouvoir se présenter d'une manière convenable devant le juge.

Quant au défendeur, on voit tout de suite que c'est un homme aisé. Il paraît âgé d'une quarantaine d'années et il a une figure résolue et énergique. À le voir là devant le tribunal, on constate qu'il a une attitude irréprochable. On voit bien qu'il aimerait mieux être ailleurs que là, mais, d'autre part, il n'a pas l'air gêné le moins du monde.

Aussitôt après la lecture du procès-verbal, le juge, s'adressant au défendeur, lui demande s'il persiste dans son refus, et s'il est disposé à prêter serment.

En réponse à ces questions le défendeur prononce sans hésitation un oui énergique. Il se met à fouiller dans la poche de son gilet, d'où il sort un certificat du pasteur attestant que lui, le défendeur, connaît le sens et l'importance du serment, et que rien ne s'oppose à ce qu'il le prête.

Pendant tout ce temps la demanderesse continue à pleurer. Elle paraît ne pas arriver à vaincre sa timidité et elle tient son regard obstinément fixé sur le sol. Elle n'a pas encore levé les yeux assez pour rencontrer ceux du défendeur.

En l'entendant prononcer ce _oui_, elle a un sursaut. Elle fait quelques pas vers le tribunal comme si elle avait quelque chose à objecter, mais elle s'arrête soudain. «Ce n'est pourtant pas possible, semble-t-elle se dire à elle-même. Il ne peut pas avoir dit _oui_. J'ai dû me tromper.»

Cependant le juge prend en main le certificat et fait en même temps un signe à l'huissier. Celui-ci s'approche de la table pour chercher la Bible, qui se cache sous un énorme monceau de paperasses, et se prépare avec empressement à la mettre devant le défendeur.

La demanderesse se rend compte que quelqu'un passe devant elle et elle devient inquiète. Elle se contraint à lever les yeux juste assez pour voir de l'autre côté de la table, et ainsi elle voit l'huissier déplacer la Bible.

De nouveau elle a l'air de vouloir faire des objections. Mais de nouveau elle s'arrête. Il n'est pas possible qu'on lui permette de prêter serment. Le juge doit l'empêcher.

Le juge est un homme avisé, qui sait très bien ce que pensent et disent les gens du pays d'où elle vient. Il devrait bien savoir combien tout le monde y est sévère pour tout ce qui touche au mariage. Ils ne connaissent pas de crime plus odieux que celui qu'elle a commis. Aurait-elle jamais fait un tel aveu, pour son propre déshonneur, si ce n'avait pas été la vérité? Le juge devait comprendre quel mépris horrible elle s'était attiré. Et non seulement du mépris mais toute sorte de misères. Personne ne voulait plus l'employer, personne ne voulait plus de son travail. Ses propres parents ne la souffraient presque plus dans leur cabane, mais parlaient tous les jours de la mettre à la porte. Oh! non, le

juge devait bien savoir qu'elle n'aurait pas demandé de secours à un homme marié si elle n'y avait pas eu droit.

Le juge ne peut pourtant pas croire qu'elle mente dans une telle affaire, qu'elle ait attiré un malheur si horrible sur elle-même, alors qu'elle avait le moyen d'en accuser tout autre qu'un homme marié. Et s'il sait cela, il doit évidemment empêcher la prestation du serment.

Elle voit que le juge relit plusieurs fois le certificat du pasteur. C'est pourquoi elle commence à croire qu'il va intervenir.

Il est vrai, en effet, que le juge a l'air soucieux. Il fixe plusieurs fois son regard sur la demanderesse, mais pendant ce temps, l'expression de dégoût et d'aversion qui flotte sur son visage s'accentue. Il paraît l'avoir prise en haine. Si le défendeur de son côté dit la vérité, elle est une personne abjecte à laquelle le juge ne pourra pas s'intéresser.

Il arrive parfois que le juge intervienne dans une affaire en conseiller bienveillant et avisé, pour empêcher les parties de se faire tort à elles-mêmes, mais ce jour-là il est fatigué et dégoûté, et ne pense qu'à laisser l'affaire suivre son cours légal.

Il dépose le certificat, et, s'adressant de nouveau au défendeur, exprime l'espoir que celui-ci a bien réfléchi au péril d'un faux serment. Le défenseur l'écoute avec le même calme dont il a fait preuve tout le temps; il répond respectueusement, et non sans dignité.

La demanderesse entend tout cela avec une très grande anxiété. Elle fait quelques mouvements violents, et se tord les mains convulsivement; maintenant elle veut parler devant le tribunal.

Elle soutient une lutte horrible contre sa timidité et contre les sanglots qui l'empêchent de parler. En fin de compte elle n'arrive pas à articuler un seul mot perceptible.

Donc, le serment va être prêté. On lui permettra de le prêter! Personne ne l'empêchera de devenir parjure!

Jusqu'ici elle n'a pas pu croire que cela pût se faire. Mais maintenant elle est saisie de la certitude que cela est imminent, que cela se passera à l'instant même. Une angoisse horrible, telle qu'elle n'en a jamais ressenti, la saisit à la gorge. Elle reste là pétrifiée. Elle ne pleure même plus. Ses yeux s'immobilisent dans leurs orbites.

Il a donc l'intention de s'attirer la damnation éternelle.

Elle comprend bien qu'il veut se dégager par ce serment, à cause de sa femme. Mais quand même il aurait des ennuis avec celle-là, il ne devrait cependant pas compromettre ainsi le salut de son âme.

Il n'y a rien de si horrible qu'un parjure. Il reste quelque chose de mystérieux et d'horrible attaché à cette sorte de péché. Aucune grâce, aucun pardon ne peut le couvrir. Les portes de l'enfer s'ouvrent d'elles-mêmes, lorsque le nom d'un parjure est prononcé. Si à ce moment elle eût levé son regard vers le visage de cet homme, elle aurait craint de le voir marqué du signe de la damnation, apposé par la colère de Dieu.

Tandis qu'elle exaspère ainsi son anxiété toujours croissante, le juge a enseigné au défendeur la manière de poser ses doigts sur la Bible. Puis il ouvre le code pour trouver la formule du serment.

En le voyant poser ses doigts sur la Bible, elle s'approche encore d'un pas et on dirait qu'elle veut s'allonger à travers la table pour écarter cette main.

Mais elle est encore retenue par un suprême espoir. Elle croit qu'il cédera au dernier moment.

Le juge a trouvé la page du code qu'il cherchait, et maintenant il commence à dicter le serment à voix haute et distincte. Puis il fait une pause pour que le défendeur puisse répéter ce qu'il vient de dire. Et le défendeur commence vraiment à répéter la formule, mais il vient à se tromper de mot, et le juge est obligé de tout reprendre depuis le commencement.

Maintenant elle ne peut plus garder le moindre espoir. Maintenant elle sait qu'il va se parjurer et qu'il va s'attirer la colère de Dieu pour cette vie et pour l'autre.

Elle reste là à se tordre les mains désespérément. Et tout cela c'est sa faute à elle, puisque c'est elle qui l'a accusé!

Elle était sans travail, il est vrai, elle avait faim et froid. L'enfant était près de mourir, faute de soins. À qui donc devait-elle s'adresser pour avoir du secours?

Jamais elle n'aurait cru non plus qu'il pût commettre un péché si abominable.

Maintenant le juge vient de dicter à nouveau la formule du serment. Dans quelques instants, l'acte sera accompli. Un acte que rien ne peut abolir, qu'on ne peut jamais réparer, qui ne s'efface jamais.

Juste au moment où le défendeur commence à répéter la formule sacramentelle, elle s'élance, rejette la main, et s'empare vivement de la Bible.

C'est son angoisse atroce qui enfin lui a donné le courage d'agir. Il ne faut pas qu'il soit parjure. Il ne faut pas!

L'huissier accourt pour lui arracher la Bible et la ramener au calme. Tout ce qui touche au tribunal lui inspire une crainte immense, et elle croit assurément que ce qu'elle vient de faire va la conduire en prison, mais elle ne lâche pourtant pas la Bible. Coûte que coûte: il ne prêtera pas le serment. Lui qui tient à le prêter, accourt aussi pour s'emparer du livre; mais elle résiste à tous les deux.

--Tu ne dois pas prêter serment, crie-t-elle. Tu ne dois pas!

Cette scène provoque naturellement la plus grande stupeur. Le public se bouscule pour mieux voir, les jurés commencent à remuer, le greffier se lève précipitamment l'encrier à la main de peur qu'on ne le renverse.

Alors le juge s'écrie à voix haute et indignée: Silence! Et tout le monde s'arrête, immobile.

--Qu'est-ce qui vous prend? Que voulez-vous faire de la Bible? demande le juge à la demanderesse du même ton sévère et courroucé.

Ayant pu enfin par ce geste désespéré donner libre cours à son anxiété, elle arrive à surmonter sa gène juste assez pour pouvoir répondre:

--Il ne doit pas prêter serment!

--Tais-toi et remets le livre en place, ordonne le juge.

Mais elle n'obéit pas, au contraire, elle retient le livre des deux mains.

--Il ne doit pas prêter serment, crie-t-elle avec une violence frénétique.

--Tu es donc bien acharnée à gagner ton procès? lui demande le juge d'une voix toujours plus cassante.

--Je veux abandonner le procès, s'écrie-t-elle; et sa voix se fait aiguë, déchirante. Je ne veux pas le forcer à jurer.

--Qu'est-ce que tu cries? demande le juge. As-tu perdu la raison?

Elle respire violemment en essayant de se ressaisir. Elle s'aperçoit elle-même du son aigu de sa voix. Le juge va croire qu'elle est devenue folle, si elle ne peut pas dire posément ce qu'elle a à dire. Encore une fois elle lutte contre son émotion pour arriver à dominer sa voix, et cette fois elle y réussit. Elle dit lentement, posément, distinctement, tout en regardant le juge bien en face:

--J'abandonne le procès. C'est lui le père de l'enfant. Mais je l'aime toujours. Je ne veux pas qu'il soit parjure.

Elle se tient droite et résolue devant le tribunal et continue à fixer son regard droit sur le rude visage du juge. Celui-ci, les deux mains fortement appuyées sur la table, la regarde longuement sans détourner les yeux. Mais à la regarder ainsi, le juge est comme transformé. Tout ce qu'il y avait de dégoûté et de relâché dans ses traits, disparaît, et le rude visage s'illumine de la plus

belle émotion. «Voilà, se dit le juge, voilà bien mon peuple. Je ne me fâcherai plus contre lui, puisque même chez le plus humble il y a tant d'amour et tant de piété.»

Soudain le juge sent ses yeux devenir humides de larmes; il a un mouvement brusque, et, presque honteux, il jette autour de lui un regard furtif. À ce moment il voit le greffier, le commissaire et la longue rangée des jurés tendre le cou pour regarder la jeune fille, debout devant le tribunal, la Bible serrée contre sa poitrine. Et il aperçoit une lueur sur leurs figures, comme s'ils venaient d'entrevoir quelque chose de très beau qui leur fait du bien jusqu'au plus profond de l'âme.

Puis, le juge regarde le public, et constate que tous restent silencieux, osant à peine respirer, comme si l'on venait d'entendre le mot le plus ardemment souhaité.

Enfin le juge regarde le défendeur. Maintenant c'est à lui de baisser la tête et de regarder le sol.

De nouveau le juge s'adresse à la pauvre jeune fille:

--Il en sera comme tu désires, dit-il. L'affaire sera rayée, ajoute-t-il, s'adressant au greffier.

Le défendeur fait un geste comme pour faire une objection:

--Qu'est-ce que c'est? lui crie le juge. Tu as quelque chose à redire à cela?

Le défendeur baisse la tête un peu plus et d'une voix à peine perceptible, il répond:

--Oh! non, cela vaut sans doute mieux ainsi.

Le juge reste un instant immobile, puis repoussant le lourd fauteuil, il se lève et se dirige vers la demanderesse.

--Je te remercie, dit-il en lui tendant la main.

Elle a déposé la Bible et reste là toute en pleurs, essuyant ses yeux avec le mouchoir entortillé.

--Je te remercie, fait le juge encore une fois, et il lui prend la main qu'il serre comme si c'était celle d'un brave.

II

Il ne faut pas croire que la jeune fille qui venait de passer un si mauvais moment devant le tribunal, fût elle-même convaincue d'avoir accompli une action méritoire. Bien au contraire, elle estimait qu'elle s'était couverte de honte devant tout le public. Elle ne comprenait pas que le geste du juge venant lui serrer la main, était un honneur pour elle. Elle croyait que cela signifiait seulement que l'affaire était terminée et qu'elle était libre de s'en aller.

Elle ne voyait pas non plus que les gens la regardaient d'une façon bienveillante et que plusieurs voulaient lui serrer la main. Elle se faufilait et cherchait à s'enfuir. Mais la sortie était encombrée. L'audience étant finie, nombreux étaient ceux qui avaient hâte de partir. Elle fut parmi les derniers à quitter la salle. Elle trouvait que tout le monde avait le droit de passer avant elle.

Lorsqu'enfin elle fut dehors, elle vit la voiture de Gudmund Erlandsson, tout attelée, devant l'escalier. Assis dans la voiture,

les rênes entre les mains, Gudmund semblait attendre quelqu'un. Aussitôt qu'il l'eut aperçue dans la foule qui sortait, il lui cria:

--Viens ici, Helga! Il y a une place pour toi ici, puisque nous suivons le même chemin.

Mais bien qu'elle entendît prononcer son nom, elle ne put pas croire que ce fût elle qu'il appelait ainsi. Ce n'était pas possible que Gudmund Erlandsson voulût la prendre dans sa voiture. C'était l'homme le plus beau de toute la commune; jeune, aimable, de bonne famille et bien vu de tous. Jamais elle n'aurait pu croire qu'il voulût avoir affaire à _elle_.

Le fichu rabattu sur le visage, elle le dépassa en courant sans regarder ni répondre.

--N'entends-tu pas, Helga, il y a une place dans ma voiture? répéta Gudmund, en essayant de donner à sa voix une intonation très amicale.

Mais elle n'arriva pas à comprendre que Gudmund lui voulait du bien. Elle croyait qu'il voulait seulement se moquer d'elle d'une manière ou d'une autre, et elle s'attendait à voir les assistants lui rire au nez. Elle lui jeta un regard effaré et indigné à la fois et quitta la place, courant presque pour être hors d'atteinte lorsque éclaterait leur ricanement.

Gudmund était encore célibataire et demeurait chez ses parents. Le père était fermier. Sa ferme n'était pas bien grande et sa fortune non plus, mais il avait de l'aisance. Le fils était venu à l'audience chercher certains papiers pour le compte de son père, mais son voyage ayant aussi un autre but, il s'était équipé avec beaucoup de soin. Il avait choisi la voiture neuve, dont le vernis

n'avait pas une cassure, il avait astiqué le harnais lui-même et brossé le cheval jusqu'à le faire briller comme de la soie. À côté de lui il avait posé sur le siège une belle couverture rouge, et il s'était habillé d'une courte veste de chasse, d'un petit chapeau gris et de hautes bottes dans lesquelles était serré le bas de son pantalon. Ce n'était pas là un costume de fête, mais il savait bien qu'il avait ainsi un air de mâle prestance.

Le matin, à son départ, Gudmund était seul dans sa voiture, mais il n'avait pas trouvé le temps long à cause des idées agréables qui lui trottaient dans la tête. Vers la moitié du chemin, il avait dépassé une jeune fille d'aspect pauvre qui, par sa marche si lente qu'elle semblait ne plus pouvoir mettre un pied devant l'autre, lui donna l'impression d'une fatigue extrême. C'était l'automne, la route était défoncée par la pluie et Gudmund la voyait s'embourber à chaque pas. Il arrêta son cheval pour demander à la jeune fille où elle allait, et apprenant qu'elle se rendait au tribunal, il lui offrit une place dans la voiture. Elle accepta en remerciant et monta s'asseoir dans la charrette à l'arrière sur la planche étroite où était attaché le sac à fourrage, comme si elle n'osait toucher à la couverture rouge posée à côté de Gudmund. Il n'était du reste pas dans ses intentions de la placer auprès de lui. Il ignorait qui elle était, mais à en juger par sa mise, elle devait être la fille de quelque pauvre journalier et il était d'avis qu'elle pourrait se contenter d'une place à l'arrière de la voiture.

En arrivant à une côte où le cheval ralentit son allure, Gudmund entama la conversation. Il voulait savoir comment elle s'appelait et d'où elle était. Apprenant que son nom était Helga et qu'elle était du Grand-Marais, il commença à se sentir inquiet.

--Es-tu toujours restée là-haut ou bien as-tu été en place? demanda-t-il.

Elle avait demeuré chez elle ces temps derniers, mais auparavant elle avait été en place.

--Chez qui? demanda Gudmund très vite.

Il lui sembla que la réponse tardait à venir.

--À Vestgard, chez Per Mortensson, dit-elle enfin en baissant la voix, comme si elle eût préféré ne pas être entendue.

Mais Gudmund l'entendit bien.

--Alors, dit-il, c'est toi qui--mais il n'acheva pas la phrase.

Il se détourna d'elle, se redressa sur son siège et ne lui adressa plus la parole.

Gudmund assénait au cheval coup sur coup, maugréait contre le mauvais état de la route et paraissait de fort mauvaise humeur. La jeune fille resta sans bouger quelques moments, mais bientôt Gudmund sentit une main se poser sur son bras.

--Que veux-tu? demanda-t-il sans tourner la tête.

Elle demandait qu'il voulût bien s'arrêter pour la laisser descendre.

--Pourquoi donc? lit Gudmund d'un ton narquois. Tu n'es pas bien ainsi?

--Si, seulement je préfère marcher. Gudmund se raisonna un peu. C'était bien fâcheux d'avoir offert, juste ce jour-là, une place dans sa voiture à une femme telle que Helga. Mais d'autre part il

estima que du moment qu'il l'avait prise dans la voiture, il ne pouvait pas l'en chasser.

--Arrête donc, Gudmund! dit la jeune fille encore une fois.

Sa voix avait une telle décision que Gudmund tira à lui les rênes.

--Puisque c'est elle qui désire descendre, se dit-il, je ne dois pourtant pas la forcer à rester malgré elle.

Elle était descendue avant que le cheval eût pu s'arrêter.

--Je croyais que tu savais qui j'étais, en m'offrant une place dans ta voiture, dit-elle. Sans cela je ne serais pas montée.

Gudmund fit un salut bref et repartit. Elle avait évidemment tout lieu de croire qu'il la connaissait. Il avait vu la fille du Grand-Marais bien des fois, lorsqu'elle était enfant, mais elle avait bien changé depuis lors. D'abord il fut très heureux d'être débarrassé de sa compagne de route, mais peu à peu il commença à se sentir mécontent de lui-même. Évidemment il n'aurait guère pu agir autrement, mais il n'aimait pas à se montrer cruel envers qui que ce fût.

Quelques minutes après s'être séparé de Helga, Gudmund dévia de la grand'route et monta un petit chemin étroit qui menait à une grande ferme d'aspect opulent. Au moment où Gudmund arrêta sa voiture devant le perron, la porte d'entrée s'ouvrit et une des filles de la maison apparut sur le seuil. Gudmund la salua en ôtant son chapeau, tandis qu'une légère rougeur colorait son visage.

--Je viens voir si votre père est encore là, dit-il.

--Quel dommage, il est déjà parti pour le tribunal, répondit la jeune fille.

--Ah! bien, il est déjà parti, dit Gudmund. J'étais venu pour lui offrir une place dans ma voiture. J'y vais, au tribunal, moi aussi.

--Père est toujours si pressé, dit la jeune fille d'un ton de regret.

--Il n'y a pas de mal, répartit Gudmund.

--Père aurait été bien content d'y être conduit dans une si jolie charrette tirée par le beau cheval que voilà, ajouta la jeune fille, aimable.

Ces compliments firent sourire d'aise le jeune homme.

--Il faut bien que je reparte alors, dit-il.

--Vous ne voulez pas entrer un moment?

--Merci beaucoup, Hildur, mais il faut me rendre au tribunal. Il ne convient pas que je m'attarde en route.

À présent, Gudmund continua sa route tout droit jusqu'au tribunal. Il était de très belle humeur et ne pensait plus du tout à la rencontre avec Helga. Quelle chance que ce soit Hildur qui soit sortie sur le perron, comme exprès pour admirer la voiture, et la couverture, et le cheval, et le harnais. Elle avait dû tout bien remarquer.

C'était la première fois que Gudmund assistait à une séance du tribunal. Il constata qu'il y avait là bien des choses à apprendre et y resta toute la journée. Il se trouvait donc dans la salle, lorsque l'affaire de Helga fut appelée; il put la voir s'empa-

rer de la Bible et résister héroïquement tant à l'huissier qu'au juge lui-même. Lorsque tout fut fini et que le juge eut serré la main à la jeune fille, Gudmund se leva précipitamment pour sortir. Ayant attelé en toute hâte, il conduisit son équipage devant l'escalier. Son avis était que Helga, s'étant montrée fort brave, méritait d'être honorée. Celle-ci cependant était tellement apeurée qu'elle ne comprit pas ses intentions, et se déroba à l'honneur qui lui était destiné.

Ce même jour, fort tard dans la soirée, Gudmund arriva au Grand-Marais. L'endroit ainsi appelé était une petite cabane située sur la pente de la montagne boisée qui entourait la commune. Le chemin qui y menait n'était guère praticable aux chevaux que pendant l'hiver, à l'époque des traîneaux, et Gudmund avait dû s'y rendre à pied. Néanmoins il avait eu bien de la peine à arriver. Il avait failli se casser les jambes plus d'une fois parmi les troncs d'arbres et les grosses pierres qui jonchaient le chemin, et il lui avait fallu passer à gué bien des ruisseaux qui à plus d'un endroit barraient le passage. S'il n'avait pas fait pleine lune, il n'aurait pu trouver le sentier menant à la petite cabane, et il se disait que c'était là un rude bout de chemin qu'avait dû faire Helga ce jour-là.

La cabane du Grand-Marais se trouvait dans une clairière à mi-chemin de la côte. Gudmund n'y avait jamais été auparavant, mais bien des fois il avait du fond de la vallée aperçu l'endroit, et le connaissait assez pour savoir qu'il ne s'était pas trompé de chemin.

Tout autour de la clairière, il y avait une barrière de branches mortes, très dense et très difficile à franchir. Elle devait sans doute constituer une espèce de barrage ou de défense contre

toute l'ambiance sauvage. La petite cabane était bâtie au bord supérieur de l'enclos. Elle était précédée d'une pelouse en pente, où poussait une herbe courte et fine; en bas de la pelouse, deux petites dépendances en planches grises et un caveau à toiture de tourbe verte. C'était une habitation des plus humbles, mais on ne pouvait nier que l'endroit eût sa beauté. Le marais qui avait donné son nom à la cabane, situé quelque part dans le voisinage, exhalait des brouillards qui, se déroulant magnifiques par le clair de lune, entouraient la montagne d'une couronne argentée. La pointe la plus haute émergeait encore du brouillard et le sommet, hérissé de sapins, se découpait sur le ciel. En bas, sur la vallée, le clair de lune était si intense qu'on discernait aussi bien les champs que les fermes et un ruisseau tortueux, le long duquel le brouillard flottait, tel une fumée légère. La distance n'était pas très grande, mais ce qui était surprenant, c'est que la vallée paraissait néanmoins un monde étranger où tout ce qui était de la forêt n'avait rien à faire. On eût dit que les gens qui habitaient la petite cabane forestière devaient toujours rester sous les arbres protecteurs. Ils n'auraient pu se plaire dans la vallée, pas plus que les coqs de bruyère, les grands-ducs, les lynx, les airelles rouges et les petites étoiles blanches de la forêt.

Gudmund s'approcha de la cabane en traversant la pelouse. Une faible lumière filtrait par la fenêtre dénuée de rideaux. Une lampe allumée était posée sur la table à côté de la fenêtre, auprès de laquelle le père était assis, en train de rapiécer une paire de vieux souliers. La mère se trouvait un peu plus loin dans la pièce, auprès de l'âtre où des branches mortes brûlaient à petit feu. Elle avait devant elle son rouet, mais elle avait cessé son travail pour jouer avec un petit enfant. Elle l'avait sorti de son berceau, et le bruit du jeu arrivait jusqu'à Gudmund. Le visage de la vieille était

sillonné de rides, ce qui lui donnait un air sévère, mais aussitôt qu'elle s'inclinait sur l'enfant, ses traits s'adoucissaient et elle souriait au petit aussi tendrement qu'aurait pu le faire la mère véritable.

Gudmund cherchait des yeux Helga, mais nulle part, dans aucun coin de la cabane, il n'arrivait à la découvrir. Alors il jugea préférable de rester dehors jusqu'à ce qu'elle rentrât. Il s'étonnait qu'elle ne fût pas encore de retour. Peut-être s'était-elle arrêtée en cours de route pour se reposer ou manger chez des amis? En tout cas elle ne pouvait plus tarder, si elle tenait à être à l'abri avant la tombée de la nuit.

Gudmund se tenait au milieu de la pelouse, prêtant l'oreille au moindre bruit. Le silence était complet. Pas le moindre vent. Il lui semblait que jamais jusqu'alors il n'avait remarqué une telle sérénité. C'était comme si la forêt entière retenait son haleine dans l'attente de quelque événement extraordinaire.

Pas un être humain dans la forêt. Aucun bruit de branche cassée, ni de pierre déplacée. Helga était évidemment encore loin.

--Je me demande ce qu'elle dira lorsqu'elle me verra ici, se dit Gudmund. Elle jettera peut-être les hauts cris, elle se sauvera dans la forêt et n'osera pas rentrer de toute la nuit.

À ce moment précis de ses réflexions, il fut frappé par la singularité du fait que depuis ce matin il portait un tel intérêt aux affaires de cette pauvre fille du Grand-Marais.

En rentrant de la séance du tribunal, il était allé comme d'ordinaire raconter à sa mère ce qui lui était arrivé dans la journée. La mère de Gudmund était une femme avisée et généreuse qui

avait su se conduire avec son fils de telle sorte qu'adulte il lui avait conservé la même confiance qu'il avait pour elle dans son enfance. Elle était souffrante depuis bien des années et ne pouvant plus marcher, elle restait la journée entière immobile dans son fauteuil. C'était toujours un régal pour elle, quand Gudmund rentrant de voyage lui apportait des nouvelles.

Quand il eut raconté à sa mère l'aventure de Helga du Grand-Marais, Gudmund la vit toute soucieuse. Elle garda le silence un long moment, les yeux fixés devant elle.

--Tout bon sentiment n'est donc pas éteint chez cette fille-là, dit-elle enfin. Il ne faut rejeter personne pour une première faute. Il se pourrait bien qu'elle fût reconnaissante à celui qui lui viendrait en aide en ce moment.

Gudmund comprit de suite ce que voulait dire sa mère. Ne pouvant plus se tirer d'affaire toute seule, elle avait besoin d'une personne qui fût à son entière disposition. Mais il était toujours très difficile de trouver quelqu'un qui voulut se charger de ce service. Sa mère était très exigeante, très difficile à contenter, et puis, les jeunes gens préféraient un travail qui leur donnât un peu plus de liberté. Or, il était sans doute venu à l'esprit de sa mère de prendre à son service Helga du Grand-Marais, et Gudmund trouva que c'était là une excellente idée. Helga serait sûrement très dévouée à sa maîtresse. Il se pourrait bien qu'ainsi ils fussent tirés d'embarras pour longtemps.

--Ce qu'il y a de plus délicat, c'est l'enfant, dit la mère après une pause; et Gudmund comprit par là qu'elle réfléchissait sérieusement.

--Il pourra bien rester chez les grands-parents, dit-il.--Ce n'est pas certain qu'elle veuille s'en séparer.--Elle sera bien obligée de ne pas trop penser à ce qu'elle veut et à ce qu'elle ne veut pas. Elle m'a paru ne pas manger à sa faim. Ils ne doivent pas avoir grand chose à se mettre sous la dent, là-haut, au Grand-Marais.

À cela la mère ne répondit rien, mais elle aborda un autre sujet de conversation. On voyait bien que d'autres scrupules lui étaient venus qui l'empêchaient de prendre une décision.

Gudmund raconta alors sa visite à Elvokra où il avait vu Hildur. Il rapporta ce qu'elle avait dit de son cheval et de sa voiture et il ne cacha pas la satisfaction que lui causait cette entrevue. Sa mère aussi fut très contente. Immobilisée dans son intérieur, elle s'occupait sans cesse de forger des projets d'avenir pour son fils, et c'était elle qui la première avait proposé à celui-ci d'essayer de gagner la belle fille du propriétaire de Elvokra. C'était là le plus beau mariage qu'il pût faire. Ce fermier était un personnage important. Il possédait la plus grande ferme de toute la commune et en plus beaucoup d'influence et beaucoup d'argent. À vrai dire, c'était presque insensé d'espérer qu'il se contenterait d'un gendre si peu fortuné que Gudmund, mais d'autre part il restait toujours possible qu'il se rangeât à l'avis de sa fille. Et que Gudmund fût capable de gagner Hildur à ce projet, s'il s'y mettait, voilà de quoi sa mère ne doutait pas un seul instant.

C'était la première fois que Gudmund laissait voir à sa mère que ce projet avait pris racine chez lui; ils engageaient maintenant une longue conversation sur Hildur, sur les richesses et avantages qui reviendraient à celui qui l'épouserait, mais bientôt la conversation s'arrêta de nouveau, la mère redevenant pensive:

--Ne pourrais-tu pas envoyer chercher cette Helga? Je voudrais bien la voir avant de la prendre à mon service, dit-elle enfin.

--Je suis très content que vous vouliez bien vous intéresser à elle, dit Gudmund, en ajoutant dans son for intérieur que si sa mère trouvait une garde-malade qui lui plût, sa femme aurait une existence bien plus agréable dans la maison. Vous verrez bien que vous serez contente d'elle, continua-t-il.

--Ce serait du reste une bonne action de l'engager, dit la mère.

Le soir venu, la malade se remit au lit et Gudmund se rendit à l'écurie pour prendre soin des chevaux. Il faisait beau, l'air était pur, la vallée entière baignait dans un clair de lune resplendissant. Il eut l'idée d'aller ce soir même en personne porter au Grand-Marais le message de sa mère. S'il faisait beau le lendemain, on aurait tant à faire à rentrer l'avoine, que ni lui ni aucun autre n'aurait le temps d'y aller.

Il est vrai que là où il était posté devant la cabane, Gudmund ne percevait aucun bruit de pieds, mais, par contre, il y avait d'autres sons qui troublaient le silence à de courts intervalles. C'étaient des plaintes sourdes, un gémissement faible et étouffé coupé de temps en temps par des sanglots. Croyant entendre que les sons provenaient du hangar, Gudmund se dirigea de ce côté. Aussitôt qu'il s'en approcha, les sanglots cessèrent, et il entendit quelqu'un remuer sous le hangar. Tout de suite Gudmund comprit qui c'était.

--C'est toi, Helga, qui restes là à pleurer? demanda-t-il, en se plaçant devant l'ouverture pour empêcher la jeune fille de se sauver sans lui parler.

De nouveau, un silence absolu se fit. Évidemment, Gudmund avait deviné juste: c'était Helga qui restait là tout en larmes; mais elle essaya d'étouffer ses sanglots pour faire croire à Gudmund qu'il s'était trompé et pour le faire partir. Il faisait une obscurité épaisse sous le hangar et elle était sûre qu'il ne pouvait la voir.

Mais Helga était prise ce soir-là d'un tel désespoir qu'il ne lui fut pas facile de retenir ses larmes. Elle ne s'était pas encore montrée aux parents. Elle n'en avait pas eu le courage. Lorsqu'à la tombée de la nuit elle gravissait la côte pénible en se disant que bientôt il lui faudrait leur apprendre qu'elle n'aurait aucun secours de Per Mortensson, alors elle avait ressenti une telle appréhension des paroles dures et cruelles qu'elle attendait d'eux, qu'elle n'avait pas osé entrer. Elle préféra rester dehors jusqu'à ce qu'ils se fussent couchés, car ainsi elle ne serait peut-être pas obligée de raconter son malheur le jour même. Elle s'était donc cachée sous le hangar. Ce n'est qu'une fois assise là, en proie au froid et à la faim, qu'elle eut la pleine et entière sensation de son état misérable. Toute la honte et toute l'angoisse qu'elle avait dû traverser, toute la honte et toute l'angoisse qu'il lui restait à traverser, lui apparurent pour s'appesantir sur elle à la façon d'une masse de plomb. Elle pleura sur elle-même, elle pleura d'être si misérable que personne ne voulait d'elle. Elle se rappela qu'un jour, alors qu'elle était enfant, elle était tombée dans un trou du marais, où elle s'était enfoncée très profondément. Plus elle faisait effort pour en sortir, plus elle s'enfonçait. Toutes les mottes d'herbes et tous les arbrisseaux qu'elle empoignait, avaient cédé. Il en était de même cette fois-ci. Tout ce qu'elle cherchait à saisir pour se soutenir, se dérobait sous sa main. Personne ne voulait l'aider. L'autre fois, quand elle était tombée dans le trou du marais, un petit vacher était enfin venu l'en sortir, mais aujourd'hui

personne n'arrivait à son secours. Il était dit sans doute qu'elle devait périr.

Dès que Helga vint à penser au marais, il lui apparut avec évidence que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de s'y rendre, pour s'y enfoncer en se laissant engloutir par la boue. Un être si misérable, dont personne ne voulait à son service, ne pouvait évidemment rien faire de mieux que de mourir. Pour l'enfant aussi, il vaudrait mieux qu'elle disparût, car la mère de Helga l'aimait bien, quoiqu'elle ne voulût pas le montrer quand Helga était là. Mais celle-ci une fois disparue pour toujours, la grand'mère s'occuperait du petit comme si c'était son enfant à elle.

Elle ne comprenait pas qu'au beau milieu de sa grande misère elle venait d'accomplir une action qui avait inspiré à tous une meilleure idée d'elle. À chaque instant qui s'écoulait, sa certitude se faisait plus grande que le grand marais était son seul vrai refuge. Et mieux elle comprenait cela, plus elle pleurait.

Aussi ne lui fut-il pas facile de commander à ses larmes. Il ne fallut pas attendre longtemps qu'elle se remît à sangloter.

Gudmund ne connaissait rien de pire que d'entendre pleurer une femme. Aussi fut-il sur le point de partir tout de suite, mais puisqu'il s'était donné la peine de grimper jusque là-haut, il était bien obligé de transmettre le message maternel.

--Qu'as-tu donc, demanda-t-il à Helga, d'un ton rude. Pourquoi n'entres-tu pas?

--Oh! je n'oserais pas, lui répondit Helga; et ses dents claquaient quand elle parlait. Je n'oserais pas!

--De quoi as-tu peur? Tu ne t'es laissée effrayer aujourd'hui ni par l'huissier, ni par le juge lui-même. Tu ne peux pourtant pas avoir peur de tes parents?

--Si, si, ils sont bien pires que tous les autres.

--Pourquoi seraient-ils plus fâchés aujourd'hui que les autres jours?

--Parce que je n'aurai pas d'argent.

--Tu es cependant assez brave fille pour gagner ta vie et celle du petit aussi.

--Oui, mais il n'y a personne qui veuille me prendre à son service.

Soudain Helga s'effraya à l'idée que ses parents pourraient percevoir le bruit de leurs voix et venir voir qui parlait. Et en ce cas-là elle serait bien obligée de tout leur raconter. Ainsi elle ne pourrait plus se sauver dans le grand marais. Dans sa frayeur elle s'élança pour dépasser Gudmund. Mais celui-ci fut plus agile. Il la saisit au bras et la retint de force.

--Oh! non. Tu ne m'échapperas pas avant que j'aie pu te parler.

--Laisse-moi passer! dit-elle, le regardant d'un œil farouche.

--Tu as l'air de vouloir te jeter dans le lac! fit-il.

Elle était dehors maintenant et son visage était illuminé par le clair de lune.

--Quel mal y aurait-il, si je le faisais? reprit Helga, rejetant la tête en arrière et le fixant dans les yeux. Ce matin tu n'as même

pas voulu me laisser une place derrière dans ta voiture. Personne ne veut avoir affaire à moi. Tu dois bien comprendre qu'un être tel que moi ferait mieux d'en finir.

Gudmund ne savait absolument que faire. Il aurait voulu être bien loin, mais d'autre part il trouvait qu'il ne pouvait pas abandonner un être humain, en proie à un tel désespoir.

--Écoute-moi bien! Promets seulement d'entendre jusqu'au bout ce que j'ai à te dire; après tu pourras aller où tu voudras.

Elle promit.

--N'y a-t-il pas moyen de s'asseoir ici?

--Le billot est là-bas.

--Eh bien, vas-y alors et tiens-toi tranquille!

Très docilement elle alla s'asseoir.

--Puis, ne pleure plus! dit-il, trouvant qu'il avait déjà une certaine autorité sur elle.

Mais cela, il n'aurait pas dû le dire, car immédiatement elle cacha sa tête dans ses mains, pleurant plus que jamais.

--Ne pleure pas! dit-il, prêt à frapper le sol du pied, dans son exaspération. Il y en a bien qui sont plus mal partagés que toi.

--Oh! non, personne n'est plus malheureux que moi.

--Toi, tu es jeune et en bonne santé. Tu verrais seulement ce que doit supporter ma mère. Elle est si percluse de douleurs qu'elle ne peut plus remuer et pourtant elle ne se plaint jamais.

--Elle n'est pas abandonnée de tous comme moi.

--Tu n'es pas abandonnée, toi non plus. Je viens de parler de toi à ma mère et elle m'a chargé d'un message pour toi.

Les sanglots cessèrent. On avait la sensation d'entendre le grand silence de la forêt qui continuait à retenir son haleine dans l'attente de l'événement merveilleux.

--Je devais te dire de te rendre auprès d'elle demain, pour qu'elle ait l'occasion de te voir de ses propres yeux. Elle se propose de te demander si tu veux venir servir chez nous.

--Elle se propose de me le demander à moi?

--Oui, mais elle veut te voir d'abord.

--Sait-elle que...

--Elle en sait autant que tout le monde.

La jeune fille eut un cri de joie et de stupeur à la fois, et l'instant d'après, Gudmund sentit deux bras autour de son cou. Il en fut tout effrayé et sa première idée fut de se détacher, mais il se ravisa et demeura sans bouger. Il comprit que la jeune fille était transportée de joie au point de ne plus savoir ce qu'elle faisait. À ce moment-là elle aurait pu se jeter au cou du pire gredin, uniquement pour partager avec quelqu'un le grand bonheur qui lui était arrivé.

--Si elle veut bien m'engager, je pourrai vivre! dit-elle en inclinant sa tête contre la poitrine de Gudmund; et de nouveau elle pleura mais avec moins de véhémence que tout à l'heure. Il faut que tu saches que c'était bien mon intention d'aller me jeter dans le marais, dit-elle. Je te remercie d'être venu. Tu m'as sauvé la vie.

Jusque là Gudmund était demeuré immobile mais peu à peu il sentait naître en lui un sentiment confus de douce tendresse. Par un mouvement instinctif il leva la main et lui caressa les cheveux. Alors elle tressaillit comme s'il l'eût réveillée d'un rêve et se dressa toute droite devant lui.

--Je te remercie d'être venu! répéta-t-elle.

Elle était toute rougissante, et lui aussi rougit.

--Ainsi tu viendras nous voir demain, dit-il lui tendant la main en guise d'adieu.

--Je n'oublierai jamais que tu es venu ce soir même, dit Helga chez qui la reconnaissance l'emporta sur le trouble.

--Mais oui, c'est très bien que je sois venu, répondit-il, très calme, tout en se sentant fort satisfait de lui-même. À présent tu vas entrer, je pense? ajouta-t-il.

--Oui, à présent je vais pouvoir entrer.

Gudmund se découvrit subitement pour Helga cette grande sympathie qu'on éprouve si souvent pour ceux qu'on a été amené à aider.

Il restait là, hésitant, ne pouvant se résoudre à partir.

--J'aimerais bien te voir entrer avant de m'en aller.

--J'avais pensé leur laisser le temps de se coucher avant d'entrer.

--Non, tu rentreras tout de suite pour avoir à manger et pour te reposer, dit-il trouvant un certain plaisir à lui imposer sa volonté.

Elle se dirigea immédiatement vers la maison et lui suivait, très content et très fier de la voir obéir sans discussion. Quand elle fut sur le seuil, ils échangèrent de nouveau des saluts d'adieu, mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'elle le rejoignit de nouveau.

--Reste ici, jusqu'à ce que je sois entrée! Cela me sera moins difficile, si je sais que tu es là.

--Oui, fit-il, je resterai ici jusqu'à ce que tu aies passé le moment le plus pénible.

Puis Helga ouvrit la porte, et Gudmund remarqua qu'elle la laissait un peu entre-bâillée, sans doute pour ne pas se sentir complètement séparée du protecteur resté dehors. Aussi ne se fit-il aucun scrupule de voir et d'écouter ce qui se passait à l'intérieur.

Les vieux firent à Helga un accueil des plus affectueux. La mère, ayant remis en hâte le petit dans son berceau, s'approcha de l'armoire d'où elle sortit une écuelle de lait et une miche de pain qu'elle déposa sur la table.

--Voilà! Viens manger maintenant, dit-elle. Puis elle alla à l'âtre ranimer le feu. J'ai entretenu le feu pour que tu puisses sécher tes vêtements et te chauffer toi-même en rentrant, mais mange d'abord. C'est bien de cela que tu dois avoir le plus besoin.

Helga était restée près de la porte tout ce temps-là.

--Vous ne devriez pas me recevoir si bien, dit-elle à voix basse. Je n'aurai pas d'argent de Per. J'ai renoncé à son secours.

--Nous avons déjà eu la visite de quelqu'un qui avait assisté à la séance et qui a vu ce qui s'est passé, dit la mère. Nous savons tout.

Helga restait toujours à côté de la porte, ayant l'air de n'y rien comprendre.

Alors son père, le vieux journalier, déposa son ouvrage, releva ses bésicles, et crachota pour faire un petit discours qu'il avait ruminé toute la soirée.

--C'est que ta mère et moi, Helga, dit-il, solennel, nous nous sommes toujours efforcés d'être des gens honnêtes et braves, et il nous a semblé que par ta faute nous étions tombés dans le déshonneur. C'est à croire que nous ne t'aurions pas appris à distinguer le bien du mal. Mais lorsque nous avons su ce que tu as fait aujourd'hui, nous nous sommes dit, ta mère et moi, que maintenant du moins, les gens seraient obligés de constater que tu avais reçu une bonne éducation et de bons enseignements, et nous avons pensé que nous pourrions peut-être encore avoir lieu d'être contents de toi. Et ta mère n'a pas voulu que nous nous mettions au lit avant ton retour, pour te faire un accueil honorable.

III

Helga du Grand-Marais vint à Närlunda et tout se passa à souhait. Elle était docile, serviable et reconnaissante du moindre mot aimable qui lui était adressé. Elle se considérait toujours comme la plus humble et jamais elle ne se mettait en avant. Aussi

ne fut-elle pas longtemps à gagner et l'estime de ces autres patrons et l'amitié de ses camarades.

Les premiers jours Gudmund eut tout l'air d'avoir peur de s'adresser à Helga. Il craignait que cette fille du Grand-Marais ne se fît des idées, parce qu'il était venu à son secours; mais c'étaient là des soucis inutiles. Helga le jugea bien trop admirable, trop supérieur, pour lever les yeux sur lui. Aussi Gudmund remarqua-t-il bientôt qu'il n'y avait aucune raison de la tenir à distance. Elle était même plus réservée vis-à-vis de lui que vis-à-vis des autres.

Au cours du même automne où Helga était venu à Närlunda, Gudmund fit des visites répétées chez le riche paysan de Elvokra, et le bruit courait qu'il avait des chances sérieuses de devenir le gendre de la maison. Ce n'est cependant que vers Noël qu'on eut la certitude du succès de sa demande. À cette époque le fermier lui-même avec sa femme et sa fille vint en visite à Närlunda et il était évident que le but de leur visite était de se rendre compte de la situation qui y serait faite à Hildur, si elle épousait Gudmund.

C'était la première fois que Helga voyait de près celle qui allait devenir la femme de Gudmund. Hildur Eriksdotter n'avait pas encore vingt ans, mais elle avait cela de particulier que personne ne pouvait la voir sans se dire quelle maîtresse de maison admirable elle ferait un jour. Elle était de haute taille bien fournie, elle était blonde et jolie et paraissait aimer à avoir autour d'elle une nombreuse maisonnée à qui donner des soins. Elle n'était jamais gênée ni intimidée, parlant abondamment et paraissant toujours bien mieux savoir que la personne avec qui elle parlait. Elle avait fréquenté le collège de la ville pendant quelques années et elle portait les plus belles robes que Helga eût vues de sa vie, et pourtant elle ne paraissait ni vaniteuse, ni coquette. Riche et belle

comme elle était, elle n'aurait eu qu'à vouloir pour être mariée à un vrai monsieur, mais elle disait toujours qu'elle ne voulait pas devenir une belle madame et rester les bras croisés. Elle voulait épouser un paysan et diriger elle-même sa maison en vraie paysanne.

Helga trouvait que Hildur était une vraie merveille. Jamais elle n'avait vu personne qui se présentât ainsi à son avantage. Elle n'aurait pas cru qu'un être humain pût être si accompli à tous les points de vue. Il lui semblait un vrai bonheur d'avoir à servir, dans l'avenir, une telle maîtresse.

Tout s'était bien passé pendant la visite des gens de Elvokra et cependant Helga ressentait une vive inquiétude en rappelant ses souvenirs de ce jour-là. C'est que, les hôtes à peine arrivés, elle était venue offrir le café. Lorsqu'elle s'était présentée avec le plateau, la mère de Hildur se penchant vers sa maîtresse lui avait demandé si c'était là la fille du Grand-Marais. Elle n'avait pas parlé si bas que Helga n'entendît très bien la question. Mère Ingeborg avait répondu affirmativement, et l'autre avait dit quelque chose que Helga n'avait pas pu saisir. Mais cela tendait à dire qu'elle trouvait singulier qu'ils voulussent avoir une fille comme elle dans leur maison. Cela faisait à Helga bien du chagrin mais elle se consolait en se disant que c'était la mère et non pas Hildur qui avait prononcé ces paroles.

Un dimanche, vers la fin de l'hiver, Helga et Gudmund vinrent à sortir ensemble de l'église. En descendant la côte, ils s'étaient trouvés au milieu d'une foule d'autres paroissiens, mais ceux-ci les ayant quittés l'un après l'autre, bientôt Helga se trouva seule avec Gudmund.

Aussitôt Gudmund se rappela qu'il n'avait pas été seul avec Helga depuis ce soir lointain où il était allé au Grand-Marais, et le souvenir de ce qui s'était passé à cette occasion se présenta avec intensité à son esprit. Très souvent, au cours de l'hiver, il s'était reporté à leur première rencontre et toujours ce ressouvenir lui avait inspiré une sensation douce et agréable. Se trouvant seul à son travail, il se plaisait à se représenter en mémoire toute cette belle soirée: le brouillard argenté, le clair de lune intense, la forêt obscure, la vallée baignée de lumière et la jeune fille qui lui avait jeté les bras autour du cou en pleurant de bonheur. Cette scène se faisait plus belle chaque fois qu'il s'y reportait. Mais voyant Helga occupée comme les autres à la tâche quotidienne, Gudmund éprouvait de la difficulté à imaginer que c'était celle-là qui y avait figuré. À présent qu'il se promenait seul avec elle sur la route de l'église, il ne put s'empêcher de souhaiter que du moins pour un court moment elle redevînt la même qu'elle avait été ce jour-là.

Helga se mit immédiatement à parler de Hildur. Elle la comblait d'éloges, disant qu'elle était la fille la plus belle et la plus intelligente de toute la contrée, et elle félicitait de tout cœur Gudmund qui allait avoir une femme pareille.

--Il faut lui dire qu'elle me garde à Närlunda, dit-elle. Ça sera un vrai plaisir de servir une telle maîtresse.

Gudmund souriait à son enthousiasme et ne répondait que par monosyllabes, comme s'il n'y prêtait qu'une attention relative. Évidemment c'était très bien qu'elle aimât Hildur à ce point et qu'elle se réjouît tant à l'idée de son mariage.

--Tu t'es plu chez nous cet hiver, je crois, dit-il enfin.

--Certainement. Je ne pourrais pas dire combien mère Ingeborg et vous tous, du reste, avez été bons pour moi.

--Tu n'as pas regretté la forêt?

--Si, au commencement, mais plus maintenant.

--Je croyais que ceux qui étaient de la forêt ne pouvaient se passer d'elle.

Helga se tourna à demi vers son interlocuteur qui se tenait de l'autre côté de la route. Gudmund, lui, était redevenu presqu'un étranger, mais à ce moment il y eut dans sa voix et dans son sourire quelque chose qu'elle crut reconnaître. Mais si, c'était bien le même qui était accouru la sauver au plus fort de sa misère. Bien qu'il dût se marier avec une autre, elle était assurée d'avoir toujours en lui un ami dévoué et un aide fidèle.

Elle ressentit une immense joie à savoir qu'elle pouvait avoir confiance en lui plus qu'en toute autre personne; elle crut devoir lui raconter tout ce qui lui était arrivé depuis leur dernier entretien.

--Il faut que je te dise que les premières semaines j'étais bien malheureuse à Närlunda, commença-t-elle. Mais cela, tu ne dois pas le dire à mère Ingeborg.

--Si tu veux que je me taise, je me tairai.

--Pense seulement, j'ai tant regretté la forêt pour commencer! J'ai été sur le point de tout lâcher pour retourner là-haut.

--Tu avais des regrets? Je croyais que tu étais contente d'être chez nous.

--Je n'y pouvais rien, dit-elle s'excusant. Je comprenais bien combien je devais m'estimer heureuse d'être chez vous. Vous étiez bons, si bons pour moi, et le travail ne dépassait pas mes forces, mais néanmoins j'avais des regrets. Il y avait une force mystérieuse qui m'appelait et m'attirait et voulait absolument me ramener à la forêt. J'avais la sensation, en restant là-bas dans la vallée, de tromper et de trahir quelqu'un qui avait sur moi des droits imprescriptibles.

--C'était peut-être--commença Gudmund; mais il s'arrêta au milieu de la phrase.

--Non, ce n'était pas le petit que je regrettais. Je savais qu'il était bien soigné et que ma mère était bonne pour lui. Ce n'était rien de bien précis. J'avais la sensation d'être un oiseau sauvage qu'on avait mis en cage, et je croyais que je mourrais si l'on ne me relâchait pas.

--Tu étais donc si malheureuse que ça! s'exclamait Gudmund en souriant, car tout d'un coup il crut la reconnaître.

Tout d'un coup ce fut comme s'il n'y eût eu aucun intervalle, mais qu'ils se fussent séparés seulement la veille, là-haut devant le Grand-Marais. Helga souriait de nouveau tout en continuant à raconter ses peines.

--La nuit je ne dormais pas, dit-elle, car aussitôt que j'étais au lit, les larmes se mettaient à couler, et quand je me levais le matin, l'oreiller était tout mouillé. Le jour, en travaillant parmi vous autres, je pouvais retenir mes larmes, mais aussitôt redevenue seule, les larmes me montaient aux yeux.

--Tu as versé bien des larmes, toi, dans ta vie, fit Gudmund.

Mais il n'avait pas l'air compatissant en prononçant ces paroles. Il donnait plutôt l'impression d'être travaillé tout le temps par un rire silencieux qu'il retenait difficilement.

--Toi, tu ne comprendras sans doute jamais combien grande a été ma peine, dit-elle avec une ardeur avivée par le désir de se faire comprendre par lui.

--Il y avait sur moi une langueur qui me ravissait à moi-même. Pas un instant je ne pouvais me sentir heureuse. Rien n'était beau, rien ne me faisait plaisir, personne à qui je pusse m'attacher. Vous étiez tous aussi étrangers qu'au jour même où pour la première fois j'ai franchi le seuil de votre maison.

--Mais, demanda Gudmund, ne disais-tu pas tout à l'heure que tu désirais rester chez nous?

--Si, certainement.

--Alors, tu n'as plus de regrets maintenant?

--Non, tout cela est passé. J'ai été guérie. Attends un peu, tu sauras tout.

À ces mots, Gudmund traversant la route se mit à marcher à côté d'elle. Il continuait à sourire. Il paraissait content de l'écouter parler mais, sans doute, il n'attachait pas grande importance à ce qu'elle disait. Peu à peu Helga aussi se sentait animée du même état d'esprit. Tout lui semblait léger, ensoleillé. La route de l'église qui d'ordinaire était si longue et si pénible, ne la fatiguait pas du tout aujourd'hui. Il y avait quelque chose qui la soulevait. Elle continuait à raconter parce qu'elle avait commencé, mais ça lui importait bien moins maintenant de parler. Elle aurait éprouvé le même plaisir rien qu'à marcher silencieuse à côté de lui.

--Comme j'étais au plus fort de mes peines, dit-elle, je demandai à mère Ingeborg, un samedi soir, de rentrer chez moi pour y passer le dimanche. Et en gravissant ce soir-là la côte du Grand-Marais, j'étais bien convaincue que jamais plus je ne retournerais à Närlunda. Mais là-haut je retrouvai père et mère tellement contents de me savoir en si bonne place dans une maison si considérée, que je n'osai pas leur dire que je ne pouvais plus y rester. Du reste, aussitôt que je me trouvai de nouveau dans la forêt, toute mon angoisse, toute ma peine avaient complètement disparu. Il me semblait que tout cela n'avait été qu'un cauchemar. Et puis, le petit me causait du chagrin. Mère s'en était chargée pour de bon. Il n'était plus à moi. Évidemment c'était bien ainsi, mais j'avais tant de peine à m'y habituer.

--Peut-être même que tu t'es mise à nous regretter? interjeta Gudmund.

--Oh! non. Lundi matin, à mon réveil, lorsque je me disais qu'il fallait repartir, ce sentiment de langueur m'envahissait de nouveau. Je restais à pleurer et à me torturer, car la seule solution raisonnable était d'aller reprendre mon service mais d'autre part je me sentais devenir malade, folle même, en le faisant. Alors tout d'un coup je me suis rappelée avoir entendu dire qu'en emportant un tant soit peu des cendres de son propre foyer pour le répandre sur le foyer étranger, on était délivré de toute nostalgie.

--C'était là au moins un remède facile à appliquer, fit Gudmund.

--Oui, mais il y avait, paraît-il, un inconvénient à s'en servir: depuis, on était réduit à ne plus se plaire ailleurs. Si l'on quittait

l'endroit où l'on avait transporté les cendres, alors on était à tout jamais tourmenté par le désir d'y retourner autant qu'avant par le désir de s'en aller.

--Est-ce qu'on ne pourrait pas se munir d'un peu de cendres à chaque nouveau déplacement?

--Non, cela ne se fait qu'une seule fois. Puis, il n'y avait pas de retour. De sorte que le risque était grand d'essayer un tel remède.

--Moi, je n'aurais jamais osé, dit Gudmund; et elle entendait bien qu'il ne faisait que se moquer d'elle.

--Mais moi, je l'ai osé quand même, dit Helga. Cela valait pourtant mieux que de paraître ingrate envers mère Ingeborg et envers toi qui avais bien voulu m'aider. J'ai emporté un peu de cendres en partant, et arrivée à Närlunda j'ai profité de la première occasion où il n'y avait personne dans la pièce pour les répandre sur votre foyer.

--Et à présent tu crois que ce sont les cendres qui t'ont porté secours?

--Attends un peu, tu sauras la suite! Je me suis remise immédiatement au travail et ne pensai plus aux cendres de toute la journée. Je ressentais la même langueur qu'auparavant, et j'étais dégoûtée de tout comme d'habitude. Il y avait beaucoup à faire ce jour-là, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la maison, et lorsqu'au soir, ayant enfin fini ma tâche à l'étable, je m'apprêtais à rentrer, le feu brûlait déjà au foyer.

--À présent, me voilà très curieux de savoir la suite, dit Gudmund.

--Pense que déjà en traversant la cour, il me semblait reconnaître dans la flamme du feu un vieil ami, et en ouvrant la porte, j'eus la sensation rapide mais nette d'entrer dans notre cabane à nous où je devais retrouver mes parents assis autour du foyer. Oui, cela ne faisait que m'effleurer comme un songe, mais en entrant je fus toute surprise de trouver à la pièce un aspect si gentil, si agréable. Jamais jusque-là je n'avais trouvé à mère Ingeborg, ni à vous autres, une mine si aimable que ce soir-là, en vous voyant réunies autour du foyer. J'eus une sensation de véritable bien-être, cela ne m'était pas arrivé encore. J'en fus tellement surprise que je faillis me mettre à crier et à battre des mains. Vous me paraissiez complètement transfigurés. Vous n'étiez plus pour moi des étrangers; je pouvais vous parler de n'importe quoi. Tu dois comprendre combien je m'en réjouis; mais d'autre part, je ne pus m'empêcher de m'étonner du changement. Je me demandais si j'avais été ensorcelée. Et du même coup je me rappelai les cendres que j'avais répandues sur votre foyer.

--C'est là un cas bien singulier, dit Gudmund.

Il n'ajoutait aucune foi aux superstitions ni aux sorcelleries mais il ne lui déplaisait pas d'en entendre parler par la bouche de Helga.

--Voilà enfin revenue la petite toquée de la forêt, se dit-il. Peut-on comprendre qu'une personne qui a traversé tant de malheurs, soit restée si enfantine.

--N'est-ce pas que c'est singulier? dit Helga. Aussitôt le feu allumé au foyer, je ressentais chez vous la même sécurité, le même bien-être qu'autrefois chez nous. Mais aussi y-a-t-il sans doute quelque mystère attaché au feu. Peut-être pas à n'importe quel

feu, mais sûrement à celui qui brûle dans un foyer autour duquel se réunit, chaque soirée, la famille entière. Il vous devient si familier. Il joue, danse et pétille pour votre plaisir, mais parfois il paraît comme aigri et de mauvaise humeur. C'est comme s'il avait le pouvoir de distribuer le bien-être ou le mal-être. Maintenant il me semblait que le feu de chez moi m'avait accompagnée dans mon déplacement et qu'il donnait à toutes choses le même aspect familier et ami qu'aux choses de chez moi.

--Mais si maintenant on t'obligeait à quitter Närlunda? dit Gudmund.

--Alors je le regretterais toute ma vie, répondit-elle; et à l'entendre on comprenait bien que c'était très sérieux.

--Eh bien, ce ne sera pas moi qui te chasserai, dit Gudmund, et bien qu'il rît en le disant, il y avait de la chaleur dans l'expression de sa voix.

Puis ils ne renouèrent plus la conversation, mais marchèrent silencieux jusqu'à la ferme. De temps en temps Gudmund tournait la tête pour regarder celle qui avançait à côté de lui. Elle s'était bien remise, depuis les mauvais jours qu'elle avait eus l'année passée. Maintenant elle avait pris un air de fraîcheur et de pureté. Les traits de son visage étaient fins et délicats, les cheveux ébouriffés entouraient sa tête d'une vraie auréole, les yeux étaient drôles à n'y rien comprendre. Elle avait la marche rapide et légère. Sa parole était prompte mais pourtant timide. Elle avait toujours peur d'être tournée en ridicule, mais il lui fallait néanmoins dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Gudmund se demandait à lui-même s'il aurait désiré que Hildur fût ainsi, mais cela, non, il ne le voudrait pas. Cette Helga

n'était pas une personne qu'on épouse.

Quelques semaines plus tard, Helga apprit qu'il lui fallait quitter Närlunda au mois d'avril; Hildur Eriksdotter ne voulait pas demeurer sous le même toit qu'elle.

Ce n'est pas que ses maîtres le lui déclarassent ouvertement, mais mère Ingeborg laissa tomber que quand la belle-fille serait arrivée, ils n'auraient probablement plus besoin de tant de domestiques, grâce à l'aide qu'elle ne manquerait pas de leur apporter dans le ménage. Une autre fois elle dit qu'elle avait entendu parler d'une très bonne place où Helga serait bien mieux que chez eux.

Il ne fallut pas plus à Helga pour comprendre qu'elle devait s'en aller, et elle déclara tout de suite qu'elle voulait partir, mais qu'elle ne désirait aucune autre place: elle retournerait chez elle.

On voyait bien que ce n'était pas de plein gré que les gens de Närlunda renvoyaient Helga.

Au jour de son départ, il y eut, au repas, un tel nombre de plats qu'on aurait dit une vraie fête, et mère Ingeborg lui remit une telle provision de vêtements et de chaussures, que la jeune fille qui était arrivée, un petit baluchon sous le bras parvenait à peine maintenant à caser ses effets dans un grand coffre.

--Je n'aurai jamais une meilleure domestique que toi, dit mère Ingeborg. Et maintenant, n'aie pas trop mauvaise idée de moi parce que je te renvoie. Tu comprends bien que ce n'est pas de mon plein gré. Je ne t'oublierai pas. Tant qu'il restera en mon pouvoir de l'aider, tu n'auras pas à craindre la misère.

Il fut convenu avec Helga qu'elle se mettrait à tisser des draps et des serviettes pour le compte de mère Ingeborg. Celle-ci lui donna de l'ouvrage pour six mois au moins.

Gudmund coupait du bois, au bûcher, à l'heure du départ de Helga. Il ne venait pas faire ses adieux bien que le traîneau fût déjà devant la porte. Il paraissait si affairé qu'il ne voyait pas ce qui se passait. Elle fut bien obligée de se rendre près de lui pour prendre congé.

Il déposa la hache, prit la main de Helga et dit, non sans précipitation:

--Merci du temps que tu as passé chez nous!

Et puis il se remit au travail. Helga aurait voulu lui dire qu'elle comprenait bien l'impossibilité de la garder et que tout cela était de sa propre faute; c'était elle-même qui s'était mise dans une si mauvaise position. Mais Gudmund donnait de tels coups que les éclats de bois s'envolaient autour d'eux, et elle n'arrivait à rien dire.

Mais ce qu'il y eut de plus singulier dans ce départ, c'est que ce fut le patron lui-même, le vieux Erland Erlandsson, qui reconduisit Helga au Grand-Marais.

Le père de Gudmund était un petit homme sec, à la tête chauve, aux yeux clairs et intelligents. Il était très réservé et si taciturne qu'il lui arrivait de ne pas prononcer un seul mot de toute la journée. Tant que tout marchait à souhait, on ne s'apercevait pas de son existence, mais aussitôt qu'il y avait quelque accroc, il arrivait toujours au bon moment pour dire et faire ce qu'il fallait, et remettre les choses en état. Il était habile à la tenue des livres

et jouissait de l'estime des gens de sa commune, aussi l'avait-on chargé de toutes sortes de missions de confiance et il était plus considéré que bien des gens qui possédaient de grandes fermes et des fortunes considérables.

Erland Erlandsson reconduisait Helga sur des routes rendues mauvaises par la fonte des neiges, et néanmoins il ne lui permît pas de descendre dans les côtes pour alléger le fardeau du cheval. Après leur arrivée au Grand-Marais, il s'attardait longtemps à la cabane pour causer avec les parents de Helga, leur racontant combien et lui et mère Ingeborg avaient été contents d'elle. Ce n'était que parce que dorénavant ils n'auraient plus besoin de tant de domestiques, qu'on avait dû la renvoyer. Comme elle était la plus jeune, c'était à elle de partir. Il leur avait paru injuste de renvoyer de vieux domestiques qui étaient chez eux depuis de longues années.

Les paroles d'Erland Erlandsson eurent l'effet visé de préparer à Helga un bon accueil de la part des parents. En apprenant qu'elle avait reçu de si grandes commandes de tissus qu'elle était sûre de gagner sa vie à ce métier, ils se déclaraient contents de la garder auprès d'eux.

IV

Il semblait à Gudmund qu'il avait aimé Hildur Eriksdotter jusqu'au jour où elle lui extorqua la promesse de renvoyer Helga de Närlunda. Du moins n'y eut-il jusqu'à ce jour-là aucun être au monde qu'il admirât et estimât plus qu'elle. Jamais jeune fille ne lui avait paru digne d'être comparée à Hildur et il s'était senti très

fier d'avoir réussi à la gagner. Il avait trouvé un réel plaisir à imaginer l'avenir à côté d'elle. Ils seraient riches et considérés et il avait le sûr pressentiment qu'il ferait bon vivre dans une maison dirigée par Hildur. Il ne lui répugnait pas non plus de penser à tout l'argent qu'il aurait par son mariage avec cette jeune fille. Il allait pouvoir améliorer la culture, reconstruire les vieux bâtiments délabrés et agrandir la ferme de manière à devenir un vrai grand paysan.

Le même dimanche où il avait fait le retour de l'église en compagnie de Helga, il était parti au soir pour Elvokra. Là, Hildur s'était mise à parler de Helga, disant qu'elle ne voulait pas venir à Närlunda avant d'avoir vu partir cette fille. Gudmund avait d'abord voulu prendre cette idée pour une plaisanterie, mais bientôt il avait compris que Hildur était très sérieuse en parlant ainsi. Alors Gudmund plaida avec beaucoup de chaleur la cause de Helga, disant qu'elle était si jeune au moment où on l'avait envoyée en place, que vraiment il n'y avait pas de quoi s'étonner si cela tournait mal, surtout qu'elle était tombée sur un mauvais patron comme Per Mortensson. Depuis que la mère de Gudmund s'était chargée d'elle, elle s'était toujours bien conduite.

--Ça ne peut pas être juste de la repousser, dit-il. Alors il se pourrait bien qu'elle eût de nouveaux malheurs.

Mais Hildur ne voulait pas entendre raison.

--Si cette fille doit rester à Närlunda, je n'y mettrai jamais les pieds, dit-elle. Je ne pourrai jamais supporter la présence, dans ma maison, d'une telle personne.

--Tu ne sais pas ce que tu fais, dit Gudmund. Personne n'a su si bien qu'Helga soigner ma mère. Nous avons tous été très heu-

reux de sa venue parmi nous. Auparavant, mère était souvent difficile et d'humeur sombre.

--Je ne pense pas t'obliger à la renvoyer, dit Hildur; mais c'était l'évidence même que si Gudmund ne lui accordait pas satisfaction, elle était décidée à renoncer aux projets de mariage.

--Eh bien, ça sera comme tu voudras, lui dit alors Gudmund.

Il jugea impossible de risquer tout son avenir à cause de Helga. Mais il était très pâle en faisant cette concession et il resta silencieux et abattu toute la soirée.

Cet incident faisait craindre à Gudmund que peut-être Helga ne fût pas telle qu'il se l'était imaginée. Il n'aimait évidemment pas qu'elle eût pu lui imposer sa volonté, mais ce qui était pis, il n'arrivait pas à se persuader qu'elle eût eu raison. Il se disait qu'il se serait fait un plaisir de céder devant elle, si elle s'était montrée généreuse, mais au lieu de cela elle lui était apparue mesquine et dépourvue de cœur.

Toutes les fois que Gudmund revoyait sa fiancée, il restait aux aguets pour voir si ce trait de caractère qu'il croyait avoir découvert chez elle, réapparaîtrait encore. Sa méfiance une fois mise en éveil, il ne fut pas longtemps à découvrir bien des choses qui n'étaient pas comme il aurait désiré.

--Je crois bien qu'elle est de celles qui pensent d'abord à elles-mêmes, murmurait-il par devers lui chaque fois qu'il la quittait, et il se demandait combien durerait l'amour qu'elle avait pour lui s'il était mis à l'épreuve.

Il essayait de se consoler en se disant que tout le monde pense d'abord à soi-même, mais à cette idée l'image de Helga se présen-

tait immédiatement à son esprit. Il la revoyait dans la salle d'audience s'emparant de la Bible, et de nouveau il l'entendait crier:

--Je renonce au procès. Je l'aime encore. Je ne veux pas qu'il soit parjure.

C'est ainsi qu'il aurait voulu Hildur. Helga lui était devenue une mesure avec laquelle il mesurait les gens.

En vérité, il n'y en avait pas beaucoup pour égaler cette fille-là en amour et en charité.

Chaque jour, son amour pour Hildur diminuait davantage, mais il ne lui vint pas à l'idée de renoncer à ce mariage. Il essayait de se persuader que son découragement n'était qu'une lubie. À peine quelques semaines auparavant ne la tenait-il pas pour la meilleure de toutes!

Si c'eût été au début des fiançailles, il se serait sans doute retiré. Mais maintenant les bans étaient publiés, le jour du mariage fixé, et chez lui on avait déjà commencé à faire de vastes réparations. Et puis, il ne tenait pas non plus à renoncer à la belle fortune et à la bonne situation qui l'attendaient. Enfin, quelle raison invoquerait-il pour une rupture? Ce qu'il avait à redire contre Hildur était si peu de chose que cela n'eût plus été que du vent entre ses lèvres, s'il avait essayé de le formuler.

Mais souvent le cœur lui pesait, et chaque fois qu'il avait des courses à faire au village ou en ville, il se fournissait de bière et de vin dans les boutiques pour retrouver sa belle humeur en buvant. Après avoir vidé quelques bouteilles, il était de nouveau fier de son mariage et épris de Hildur. Alors il ne comprenait plus ce qui l'avait tourmenté.

Gudmund pensait souvent à Helga et désirait ardemment la revoir. Mais il se disait que Helga devait tenir pour un misérable l'homme qui l'avait fait renvoyer, malgré l'engagement contraire, donné de plein gré. Ne pouvant ni s'expliquer, ni s'excuser, il évitait de se rencontrer avec elle.

Un matin, Gudmund, se trouvant sur la route, y rencontra Helga qui revenait du village où elle était allée chercher du lait. Gudmund fit demi-tour et se mit en devoir de raccompagner. Elle ne parut pas très heureuse de la compagnie: elle se mit à marcher très vite comme si elle désirait lui échapper, et elle ne disait rien. Gudmund aussi se taisait, ne sachant comment engager la conversation.

Alors une voiture parut au loin. Gudmund, absorbé par ses pensées, ne s'en aperçut pas, mais Helga l'ayant vue se tourna brusquement vers lui.

--Ce n'est pas la peine que tu m'accompagnes plus loin, Gudmund, car si je ne me trompe, voici la voiture des gens d'Elvokra qui arrive là-bas.

Gudmund ayant jeté un rapide coup d'œil et reconnaissant le cheval et la voiture, fit un mouvement comme pour retourner sur ses pas. Mais l'instant après, se redressant fièrement, il continua sa marche à côté de Helga jusqu'à ce que la voiture eût passé. Alors il ralentit le pas. Helga continuant à marcher aussi vite qu'avant, ils se séparèrent sans qu'il lui eût adressé un seul mot. Mais le restant de la journée il était plus content de lui-même qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps.

V

Il avait été décidé que le mariage de Gudmund et de Hildur serait célébré à Elvokra, le lundi de la Pentecôte. Le vendredi de la semaine précédente, Gudmund se rendit à la ville pour faire quelques emplettes en vue d'une fête de bienvenue qu'on devait donner à Närlunda au lendemain du mariage. En ville, il se rencontra avec des jeunes gens de sa commune. Sachant que c'était sa dernière promenade en ville avant le mariage, ils en prirent prétexte pour organiser une véritable orgie. Tous prenant à tâche de faire boire Gudmund, ils firent si bien qu'à la fin celui-ci se trouva ivre-mort.

Il ne rentra qu'au matin suivant, si tard, que son père et le valet étaient déjà partis au travail, et il resta au lit jusqu'après-midi. En se levant pour s'habiller, il constata que son veston était déchiré à plusieurs endroits.

--Il paraît que je me suis battu cette nuit, se dit-il, faisant effort pour se rappeler ce qu'il avait bien pu faire.

Il se rappela tout juste que vers onze heures il avait quitté l'auberge en compagnie de ses amis, mais il n'arriva pas à démêler où ils s'étaient rendus par la suite. C'était là vouloir pénétrer de son regard l'obscurité la plus absolue. Il ne savait pas s'ils n'avaient fait que se ballader par les rues ou bien s'ils étaient entrés quelque part. Il ne se rappelait pas si c'était lui-même ou bien un autre qui avait attelé le cheval et il ne gardait aucun souvenir de son retour.

En entrant dans la salle, il la trouva lavée et rangée en vue de la fête. Le travail était fini pour la journée, et les gens étaient en

train de goûter. Personne ne fit allusion au voyage de Gudmund. C'était chose convenue qu'il aurait pleine liberté de faire ce qu'il voulait, ces dernières semaines.

Gudmund s'assit à table pour prendre son café comme tout le monde. Tandis qu'il le versait de la tasse dans la soucoupe, et de là de nouveau dans la tasse pour le faire refroidir, mère Ingeborg, ayant achevé de boire, prit le journal qui venait d'arriver et se mit à lire. Elle lut à voix haute colonne après colonne, et Gudmund, son père et tous les autres l'écoutaient.

Parmi les nouvelles qu'elle débitait ainsi, se trouvait le récit d'une rixe survenue la nuit passée sur la grande place entre un groupe de paysans ivres et des ouvriers. Aussitôt la police arrivée, les combattants s'étaient enfuis à l'exception d'un seul resté inanimé au milieu de la place. Celui-ci avait été transporté au poste de police et aucune blessure extérieure n'ayant été constatée, on avait essayé de le rappeler à la vie. Tous les efforts étant restés vains, on avait enfin découvert une lame de couteau enfoncée dans la tête. C'était une lame de grandeur considérable, qui ayant pénétré dans le cerveau s'était cassée presque au ras du crâne. Le meurtrier s'était enfui avec le manche du couteau; mais la police, connaissant fort bien ceux qui avaient pris part à la rixe, gardait bon espoir de le retrouver sous peu.

Tout en écoutant la lecture, Gudmund déposa sa tasse, mit la main à la poche, d'où il retira son couteau sur lequel il jeta un regard indifférent. Soudain il eut un mouvement brusque, retourna le couteau dans la main et le remit dans sa poche si vite qu'on aurait dit qu'il le brûlait. Puis, il ne toucha plus au café mais resta longtemps immobile, ayant l'air fort soucieux. Son front se rida

de plis profonds. Il était manifeste qu'il cherchait à toute force à pénétrer un mystère.

À la fin il se leva, s'étira, bâilla et se dirigea lentement vers la porte de sortie.

--Il faut bien me remuer un peu. Je n'ai pas été dehors de toute la journée, dit-il en quittant la pièce.

Presque en même temps Erland Erlandsson se leva aussi. Ayant fini sa pipe il entra dans sa chambre chercher du tabac. S'attardant un peu à bourrer sa pipe, il aperçut Gudmund qui passait. La chambre où il se trouvait ne donnait pas sur la cour comme la salle mais sur un jardinet où se dressaient quelques pommiers énormes. En bas du jardinet était un petit marécage où se formaient au printemps de grandes flaques d'eau, mais qui séchait complètement au courant de l'été. Rarement voyait-on quelqu'un se diriger de ce côté-là. Erland Erlandsson, se demandant ce qu'allait y faire Gudmund le suivait des yeux. Il vit son fils mettre la main à la poche pour en retirer un objet qu'il lança au loin dans le marécage. Puis il traversa le jardinet, sauta une barrière et disparut du côté de la route.

Aussitôt le fils hors de vue, Erland sortant à son tour se dirigea vers le marécage. Il passa hardiment dans l'eau vaseuse où bientôt il se baissa pour ramasser un objet contre lequel son pied venait de buter. C'était un grand couteau dont la grande lame était brisée. Il le retourna de tous les côtés, l'examinant avec un soin minutieux, pendant qu'il restait encore les pieds dans l'eau. Puis il le mit dans sa poche, mais le retira de nouveau pour l'examiner encore plusieurs fois avant de retourner à la maison.

Gudmund ne rentra que lorsque tout le monde fut couché. Il se mit au lit sans toucher au repas qui l'attendait sur la table de la salle.

Erland Erlandsson et sa femme couchaient dans la pièce donnant sur le jardinet. Au premier jour, Erland crut entendre un bruit de pas sous la fenêtre. Il se leva, écarta le rideau et vit de nouveau son fils qui se dirigeait vers le marécage. Là ôtant chaussures et chaussettes, il se mit dans l'eau qu'il explora dans tous les sens comme quelqu'un qui cherche un objet perdu. Il continua ainsi un bon moment, puis regagna la terre ferme comme s'il eût pensé s'en aller, mais retourna aussitôt à sa recherche. Une heure entière le père resta à le regarder. Alors Gudmund retourna vers la maison et rentra se coucher.

Le dimanche de la Pentecôte, Gudmund devait aller à l'église. Au moment où il attelait le cheval, son père traversa la cour.

--Tu as oublié d'astiquer le harnais aujourd'hui, dit-il en passant, car le harnais aussi bien du reste que la voiture, étaient sales et crasseux.

--J'ai eu autre chose à faire, répondit Gudmund avec indolence; et il partit sans y rien changer.

Après la messe, Gudmund accompagna sa fiancée à Elvokra où il passa le reste de la journée. Il y avait là une nombreuse réunion de jeunes gens qui devaient fêter la dernière soirée de jeune fille de Hildur, et l'on dansa jusque fort tard dans la nuit. Il y avait beaucoup à boire mais Gudmund ne toucha à rien. De toute la soirée il ne dit guère mot à personne, mais il dansait frénétiquement et riait parfois d'un rire bruyant et aigu sans que personne comprît au juste ce qui l'amusait.

Gudmund ne rentra que vers deux heures et aussitôt qu'il eut remisé son cheval, il se dirigea vers le marécage derrière la maison. Il se mit pieds nus, retroussa son pantalon et entra dans l'eau. C'était une claire nuit d'été et le père se trouvait derrière le rideau de sa chambre, regardant les manœuvres de son fils. Il le vit marcher incliné vers la surface de l'eau, cherchant obstinément comme la nuit précédente. De temps à autre il regagnait le bord comme s'il eût désespéré de rien trouver, mais l'instant d'après il se remettait à l'eau. À un moment donné il s'en fut chercher un seau de l'étable à l'aide duquel il se mit en devoir de puiser l'eau des petites mares stagnantes comme s'il eût pensé les vider, mais constatant bientôt que c'était peine perdue, il déposa le seau. Il essaya encore une épuisette. Il en sillonna le marécage entier sans en retirer autre chose que de la vase. Quand il rentra, l'heure était si avancée que la maison commençait à s'animer. Il était alors si fatigué et si épuisé par l'insomnie qu'il trébuchait en marchant et il se jeta sur son lit sans se déshabiller.

À huit heures sonnantes, le père vint le réveiller. Gudmund était couché sur le lit, les vêtements éclaboussés de vase et de boue, mais le père ne lui demanda pas ce qu'il avait pu faire, il lui dit seulement que c'était l'heure de se lever, puis il ferma la porte. Quelques minutes après, Gudmund descendit dans la salle, habillé de son beau costume de noces. Il était pâle, ses yeux brûlaient d'un éclat anxieux, mais personne ne l'avait jamais vu si beau. Les traits du visage étaient comme illuminés par une lumière intérieure. On croyait voir un être fait d'âme et de volonté et non pas de chair et de sang.

Dans la salle tout avait pris un air solennel. La mère avait mis sa robe noire et jeté un beau châle de soie sur ses épaules, bien

qu'elle ne dût pas assister au mariage. Tous les domestiques avaient de même mis leurs plus beaux costumes. Le foyer était décoré de feuilles fraîches de bouleau. La table était recouverte d'une nappe blanche et chargée de plats variés et succulents.

Après le repas, mère Ingeborg lut un psaume et quelques versets de la Bible. Puis, s'adressant à Gudmund, elle le remercia d'avoir toujours été un bon fils, lui souhaita du bonheur pour l'avenir et lui donna sa bénédiction. Mère Ingeborg savait fort bien tourner ses phrases et Gudmund en fut tout ému. À plusieurs reprises ses yeux se voilèrent, mais il réussit cependant à vaincre son envie de pleurer. Le père aussi prononça quelques mots.

--Il nous sera bien dur de te perdre, dit-il; et de nouveau Gudmund fut près d'éclater en sanglots.

Tous les domestiques venaient aussi lui serrer la main en le remerciant du temps passé. Les larmes brillaient aux cils de Gudmund pendant toute cette scène. Il toussotait et faisait de vains efforts pour parler, mais arrivait à peine à prononcer un mot intelligible.

Le père devait l'accompagner à Elvokra pour assister au mariage. Il sortit pour atteler le cheval, et rentra peu après annoncer que le moment était venu de partir. En prenant place dans la voiture, Gudmund constata qu'elle était nettoyée. Tout était aussi reluisant, aussi bien soigné qu'il le voulait d'ordinaire lui-même. Du même coup il fut frappé du bel ordre qui régnait dans la cour. L'avenue était sablée de frais, des tas de vieux bois et d'autres fatras qui s'y trouvaient depuis des années et des années, avaient été enlevés. Des deux côtés de l'entrée étaient placés en guise

d'arc de triomphe deux beaux bouleaux, à la girouette était suspendue une magnifique couronne de fleurs de prunier sauvage, de toutes les lucarnes sortaient des branches vert clair de bouleau fraîchement coupées. De nouveau, Gudmund se sentit prêt à pleurer. Il serra violemment le bras de son père au moment où celui-ci allait fouetter le cheval. C'était comme s'il eût voulu empêcher le départ.

--Qu'y a-t-il? demanda le père.

--Rien, répondit Gudmund, ce n'était rien. Il faut bien partir.

Gudmund n'était pas encore bien loin qu'il dut faire encore un adieu. C'était Helga du Grand-Marais. Elle l'attendait à la barrière qui séparait de la route le petit sentier conduisant chez elle. Le père, qui conduisait, arrêta le cheval en apercevant Helga.

--Je vous ai attendus, parce que je voulais apporter mes vœux de bonheur à Gudmund aujourd'hui même, dit Helga.

Gudmund se baissa hors de la voiture pour serrer la main à Helga. Il crut voir qu'elle avait maigri, ses yeux étaient bordés de rouge. Nul doute qu'elle ne passât ses nuits à pleurer et à regretter Närlunda. Mais aujourd'hui elle voulait avoir l'air heureux et elle lui souriait de son plus beau sourire. Il fut de nouveau très ému mais ne put rien dire. Son père, qui cependant avait la réputation de ne jamais parler sans être poussé par la plus extrême nécessité, eut cette exclamation:

--Je crois bien que ce vœu-là fera plus de plaisir à Gudmund que tout autre.

--Oui, c'est bien vrai cela, dit Gudmund.

Ils se serrèrent la main encore une fois, puis on repartit. Gudmund resta tourné en arrière, fixant Helga du regard. Un groupe d'arbres venant à la cacher, il retira vivement le tablier de la voiture comme pour sauter à bas.

--Tu avais donc autre chose à dire à Helga? demanda le père.

--Oh non, rien, répondit Gudmund en reprenant sa place sur le siège.

Ils firent encore un petit bout de chemin. Le père conduisait tout doucement. On aurait dit qu'il trouvait plaisir à rester ainsi à côté de son fils. Il ne se souciait pas d'arriver vite.

Tout à coup, Gudmund, inclinant la tête vers l'épaule de son père, éclata en sanglots.

--Qu'as-tu donc? demanda Erland, tirant à lui les rênes si vivement que le cheval s'arrêta.

--C'est que vous étiez tous si bons pour moi, et je ne le mérite pas.

--Tu n'as pourtant pas commis de mauvaise action?

--Si, père, j'en ai commis une.

--Je ne veux pas le croire.

--Si, j'ai tué un homme.

Le père poussa un gros soupir. On aurait dit un soupir de soulagement et Gudmund levant la tête le regarda surpris. Le père remit le cheval en marche, puis, doucement, il dit:

--Je suis heureux que tu me l'aies dit toi-même.

--Vous le saviez donc déjà, père?

--J'ai bien vu samedi soir qu'il y avait quelque chose de travers. Et puis, j'ai trouvé ton couteau dans le marécage.

--Ah, c'est donc vous qui l'aviez trouvé?

--Je l'ai trouvé et j'ai vu qu'une des lames était brisée.

--Oui père, je sais que la lame est brisée, mais je ne peux pas me mettre cette idée dans la tête que c'est moi qui ai fait cela.

--Tu as dû le faire étant ivre.

--Je ne sais rien, je ne me rappelle rien. J'ai vu à l'état de mes vêtements que je m'étais battu, et je sais que la lame a disparu.

--Je comprends que tu avais l'intention de te taire, dit le père.

--Je me suis dit que sans doute mes camarades étaient aussi ivres que moi, et qu'ils ne se rappelaient pas plus que moi. Il n'y avait peut-être pas d'autre preuve contre moi que le couteau et c'est pour cela que je m'en suis débarrassé.

--J'ai compris que tu raisonnais ainsi.

--Vous comprenez, père: je ne sais pas qui est mort, je ne l'ai peut-être jamais vu. Je ne me rappelle pas l'avoir fait. J'ai trouvé que ce n'était pas mon devoir de payer pour ce que je n'avais pas fait exprès. Bientôt donc j'en suis venu à me dire que j'avais été fou de jeter le couteau dans le marécage. Il se dessèche, l'été, et alors n'importe qui aurait pu le trouver. Voilà pourquoi j'ai essayé de le retrouver moi-même, la nuit d'hier et cette nuit-ci.

--Tu n'as pas eu l'idée d'avouer?

--Non, hier, je n'ai pensé qu'à une chose, à savoir comment je pourrais tenir la chose secrète, et j'ai tâché de danser et de m'amuser, pour que personne ne puisse rien voir de changé dans mon attitude.

--C'était donc ton intention de te marier aujourd'hui sans avouer? Tu acceptais là une grosse responsabilité. N'as-tu pas compris que si tu étais découvert, tu entraînerais dans ta misère Hildur et toute sa famille?

--Il m'a semblé que je les épargnais encore mieux en ne disant rien.

Ils allaient maintenant très vite. Le père paraissait très pressé d'arriver. Il continuait cependant de parler à son fils. De toute sa vie il ne lui avait adressé autant de paroles.

--Je me demande ce qui a pu te faire changer d'avis, dit-il.

--C'est Helga, en venant m'apporter ses vœux de bonheur. Alors j'ai senti fléchir la dureté de mon cœur. Elle m'a tout ému. J'ai bien été ému ce matin par mère et par vous-même, et j'ai été sur le point de vous dire que je n'étais pas digne de votre amour, seulement mon cœur restait dur et résistait encore; mais à l'arrivée de Helga, c'en fut fini de moi. J'estimais qu'elle devait plutôt me haïr, moi qui l'avais fait renvoyer de chez nous.

--Maintenant je pense que tu es d'accord avec moi pour faire savoir tout cela immédiatement à la famille de Hildur, dit le père.

--Oui, répondit Gudmund à voix basse. Oui, pour sûr! ajouta-t-il tout de suite après, d'un ton plus ferme. Je ne voudrais pas lier Hildur à mon mauvais sort. Elle ne me le pardonnerait jamais.

--Les gens d'Elvokra tiennent à leur honneur, comme tout le monde, dit le père. Et il faut que tu saches, Gudmund, que ce matin en partant, je me suis dit que je serais forcé de tout raconter moi-même au père de Hildur, si tu ne te décidais pas à le faire. Jamais je n'aurais pu assister silencieux à l'union de Hildur avec un homme qui à tout moment peut être accusé d'assassinat.

Il faisait claquer son fouet pour aller plus vite encore.

--Nous avons devant nous le moment le plus pénible, dit-il. Nous ferons en sorte qu'il soit vite passé. Je pense que les parents de Hildur trouveront très bien de ta part de t'accuser toi-même, et j'espère que cela les rendra plus bienveillants envers toi.

Gudmund ne répondit rien, il avait l'air toujours plus abattu à mesure qu'on s'approchait d'Elvokra. Le père continuait de parler pour lui inspirer courage.

--J'ai déjà entendu raconter un cas pareil, dit-il. Il s'agissait d'un fiancé qui avait eu le malheur de tuer son camarade de chasse. Il ne l'avait pas fait exprès, et l'on n'avait pas su que c'était lui qui avait tiré le coup meurtrier; mais peu après, au jour même du mariage, en arrivant dans la maison où tout était prêt pour la cérémonie, il se rendit auprès de sa fiancée et lui dit: «Il n'y aura pas de mariage. Je ne veux pas t'entraîner dans la misère qui m'attend.» Mais la fiancée, qui déjà avait mis la couronne et le voile, le prit par la main et le conduisit dans la salle où les hôtes se trouvaient réunis pour assister à la bénédiction nuptiale. Là, elle raconta à haute voix ce que son fiancé venait de lui dire. «J'ai raconté ceci, pour que tout le monde sache que tu n'as pas usé de fausseté envers moi, ajouta-t-elle en se tournant vers son fiancé. Maintenant je veux qu'on nous donne immédiatement la

bénédiction. Car tu restes le même qu'auparavant, malgré le malheur qui te frappe, et quelque misère qui t'attende, je veux que nous la supportions en commun.»

Au moment même où le père eut fini son histoire, ils arrivèrent à l'avenue étroite conduisant à Elvokra. Gudmund se tourna vers lui, un sourire mélancolique sur les lèvres.

--Cela ne se passera pas ainsi pour nous, dit-il.

--Qui sait? dit le père en se redressant sur le siège.

Il regarda le fils et encore une fois il s'étonna de voir comme il était beau ce jour-là.

--Je ne serais pas trop surpris qu'il lui arrivât quelque chose de grand et d'inattendu, se dit-il tout bas.

On devait se marier à l'église et une foule de gens se trouvaient déjà réunis à la ferme, pour prendre part au cortège nuptial. Des parents étaient venus de loin. Ils étaient assis sur le perron, en grand apparat, tout prêts à partir pour l'église. Les charrettes et les chars-à-bancs étaient déjà sortis dans la cour et l'on entendait dans l'écurie le piaffement des chevaux qu'on était en train de panser. Le violoniste de la commune, assis seul sur l'escalier de la remise, accordait son violon. D'une croisée de l'étage supérieur, la fiancée, tout accoutrée, guettait l'arrivée de son futur, pour l'apercevoir avant qu'il n'eût pu la découvrir lui-même.

Erland et Gudmund descendirent de voiture et demandèrent immédiatement à avoir un entretien privé avec Hildur et ses parents. Bientôt tous se retrouvaient dans une petite pièce servant de bureau au fermier.

--Je suppose que vous avez lu dans les journaux le récit d'une rixe qui a eu lieu en ville, dans la nuit de vendredi et où un homme a été tué, dit Gudmund, si vite qu'on eût dit qu'il répétait une leçon apprise.

--Évidemment, j'ai lu ça, dit le fermier.

--C'est que cette nuit-là j'étais à la ville, continua Gudmund.

Cette fois il n'y eut pas de réponse. Un silence de mort plana. Il parut à Gudmund que tout le monde le fixait de regards si terrifiés qu'il ne put continuer. Mais alors le père lui vint en aide.

--Gudmund avait été traité par des amis. Il a dû boire un peu trop cette nuit-là, car en rentrant il ne savait pas ce qu'il avait pu faire. Mais on voyait bien qu'il s'était battu, car ses vêtements étaient déchirés.

Gudmund vit la terreur de l'assistance croître à chaque mot, mais lui-même devenait au contraire plus calme. Un sentiment de défi s'empara de lui et il prit de nouveau la parole:

--Aussi, lorsque le journal est arrivé samedi soir et que j'y ai lu le récit de la rixe et de la lame qu'on avait trouvée, enfoncée dans le crâne, j'ai sorti mon couteau et j'ai constaté qu'une lame manquait.

--C'est là une bien grave nouvelle que Gudmund nous apporte, dit le fermier. Il aurait mieux valu nous raconter cela hier.

Gudmund se taisait mais de nouveau son père lui vint en aide.

--Ce n'était pas une tâche bien aisée pour Gudmund. C'était bien tentant de ne rien dire. Il perd beaucoup en faisant cet aveu.

--Oui, oui, il faut bien s'estimer heureux qu'il se soit enfin résolu à parler, de sorte que nous ne soyons pas entraînés dans cette misère, dit le fermier avec aigreur.

Gudmund tenait les yeux fixés sur Hildur tout le temps. Elle était parée de la couronne et du voile nuptial, et à ce moment il la vit lever la main pour retirer une des grandes épingles qui retenaient la couronne. Elle paraissait le faire presqu'inconsciemment. S'apercevant que le regard de Gudmund était posé sur elle, doucement elle remit l'épingle en place.

--Il n'est pas encore pleinement démontré que ce soit Gudmund le meurtrier, dit le père, mais je comprends qu'il est désirable d'ajourner le mariage jusqu'à ce que tout soit tiré au clair.

--Ce n'est pas la peine de parler d'ajournement, dit le fermier. Je pense bien que Gudmund est assez certain de son affaire pour que nous puissions tout de suite, d'un commun accord, abandonner toute idée de mariage entre lui et Hildur.

Gudmund ne répondit pas tout de suite à cet appel. Il s'approcha de sa fiancée, et lui tendit la main. Elle resta immobile et eut l'air de ne pas le voir.

--Ne veux-tu pas me dire adieu, Hildur?

À ces mots, elle leva vers lui ses grands yeux où il vit passer une lueur froide.

--C'était cette main-là qui tenait le couteau? demanda-t-elle.

Sans un mot, Gudmund se tourna vers le fermier.

--Oui, maintenant je suis sûr de mon affaire, dit-il. Ce n'est pas la peine de parler d'ajournement.

Sur cette parole, l'entretien prit fin et Gudmund et Erland partirent. Ils avaient à traverser toute une série de pièces et de corridors, avant de gagner la sortie, et partout ils voyaient des préparatifs de noces. La porte de la cuisine étant ouverte, ils purent voir s'y agiter une foule de gens empressés. Il en sortait une odeur mêlée de rôtis et de petits pâtés, l'énorme fourneau était entièrement recouvert de grandes et petites marmites, même les casseroles en cuivre qui d'ordinaire ornaient les murs, en avaient été décrochées pour servir. «Penser, que c'est pour mon mariage qu'on se donne toute cette peine!» se disait Gudmund, en passant.

Il put entrevoir la richesse de la vieille ferme en traversant la maison. Il vit la salle à manger, où les grandes tables étaient couvertes d'une longue rangée de gobelets et de canettes en argent. Il passa devant la garde-robe, dont le plancher était garni de grands coffres et les murs d'une quantité infinie de vêtements divers. En sortant dans la cour, il vit le nombre considérable de voitures vieilles et neuves, les chevaux superbes qu'on sortait de l'écurie, les belles couvertures de voyage posées sur les sièges des voitures. Il embrassa du regard plusieurs corps de logis, entourés d'étables, d'écuries, de bercails, remises, granges et greniers, et encore d'autres dépendances. «Tout cela aurait pu être à moi», se dit-il en remontant dans sa charrette.

Il fut pris subitement de regrets cuisants. Il aurait voulu se jeter hors de la voiture, pour aller leur dire que ce n'était pas vrai, ce qu'il leur avait raconté. Il n'avait fait que se moquer d'eux, les effrayer. C'était horriblement bête à lui de faire des aveux. Quelle utilité y avait-il à agir ainsi? Qui cela avançait-il? Le mort restait

bien mort. Non, cet aveu n'aurait pas d'autre résultat que celui d'entraîner encore la perte d'un homme, la sienne.

Les dernières semaines, il n'avait plus été si avide de ce mariage, mais maintenant qu'il se voyait forcé à y renoncer, il l'appréciait enfin à sa juste valeur. C'était beaucoup de perdre Hildur Eriksdotter et tout ce 'qui s'ensuivait. Qu'importait qu'elle fût égoïste et autoritaire? Elle était néanmoins la première de toutes les femmes du pays et, grâce à elle, il serait arrivé d'un seul coup au sommet de l'honneur et de l'influence.

Ce n'était pas uniquement Hildur elle-même et ses biens qu'il regrettait, mais mille petites choses de moindre importance. À ce moment précis, il devait partir pour l'église, et tous ceux qui l'auraient vu passer, l'auraient envié. Et c'était aujourd'hui qu'il devait avoir la première place au festin nuptial. C'était aujourd'hui qu'il devait être le centre des danses et des plaisirs. C'était son grand jour qui lui tournait le dos.

Erland se tourna à plusieurs reprises vers son fils pour le regarder. Celui-ci n'était plus si beau, si illuminé que le matin; il restait abattu, hébété, le regard éteint. Le père se demandait si son fils regrettait ses aveux, et il allait le lui demander, mais jugea préférable de se taire.

--Où allons-nous, maintenant? demanda Gudmund, après un court silence. Ne vaudrait-il pas mieux aller directement chez le commissaire?

--Il faut bien que tu rentres te reposer un peu, dit le père. Tu n'as pas dû dormir beaucoup ces dernières nuits.

--Mère sera bien effrayée de nous voir revenir.

--Elle ne sera guère étonnée, dit le père. Elle en sait autant que moi. Elle sera certainement heureuse d'apprendre que tu as fait des aveux.

--Je crois que mère et vous tous, là-bas, serez heureux de m'envoyer en prison, dit Gudmund avec amertume.

--Nous savons que tu perds beaucoup, en agissant selon la justice, dit le père. Et nous ne pouvons pas nous empêcher de trouver heureux que tu aies su te vaincre toi-même.

Il parut impossible à Gudmund de rentrer pour écouter tous ces gens le louer d'avoir détruit, gaspillé son avenir. Il cherchait un prétexte pour éviter de voir qui que ce fût avant d'avoir retrouvé un peu de calme.

À ce moment, ils passaient devant l'endroit où débouche le sentier du Grand-Marais.

--Voulez-vous arrêter ici, père? Je crois que j'irai causer un peu avec Helga.

De bonne grâce le père arrêta le cheval.

--Tâche de rentrer aussi tût que possible, pour te reposer, dit-il.

Gudmund s'enfonça dans la forêt et bientôt fut hors de vue. Il n'avait nullement l'intention de retrouver Helga, il était seulement très content d'être seul pour n'avoir plus besoin de se retenir. Il éprouvait une colère irraisonnée contre tous et contre tout, il donnait des coups de pied violents aux pierres qui se trouvaient sur son chemin, et parfois il s'arrêtait pour arracher des branches entières, uniquement parce qu'une feuille l'avait frappé au visage.

Il suivit le chemin jusqu'au Grand-Marais, mais dépassa la cabane et se dirigea vers le sommet de la montagne. Ici, il eut de la peine à se frayer un chemin. Il avait perdu le sentier, et, pour arriver au sommet, il était obligé de franchir une large bande de roches pointues. Ce fut une promenade périlleuse, par-dessus les rocs escarpés, et il aurait pu se casser bras et jambes s'il avait fait un faux pas. Il en eut la sensation très nette, mais continua néanmoins sa marche, comme s'il eût pris plaisir à s'exposer au péril.

--S'il m'arrive un malheur ici, personne ne me retrouvera, se dit-il. Mais, qu'est-ce que cela peut bien me faire? J'aime autant mourir ainsi que de croupir de longues années entre les murs d'une prison.

Tout se passa bien, pourtant, et quelques minutes plus tard, il avait atteint le Grand Pic. Autrefois, un incendie avait ravagé la forêt, de ce côté-là. La partie la plus haute restait encore nue, et de là on jouissait d'une vue magnifique. Il vit des vallées et des lacs, des forêts noires et de riches campagnes, des églises, des châteaux, de petites cabanes et de grands villages. Dans un lointain reculé, il aperçut la ville, enveloppée d'un voile de brume blanche, d'où émergeaient quelques tours qui brillaient au soleil. Des routes tortueuses sillonnaient les vallées, et un train passait, rapide, à la lisière de la forêt. C'était une province entière qu'il avait devant ses yeux.

Il se jeta par terre, sans détourner cependant le regard de cette vue splendide. Il y avait dans ce spectacle quelque chose d'auguste et de grandiose devant quoi il se sentait tout petit, lui et ses chagrins.

Il se rappela qu'ayant lu dans son enfance que le Tentateur avait conduit Jésus-Christ sur une haute montagne pour lui montrer toute la splendeur de ce monde, il s'était toujours imaginé qu'ils s'étaient trouvés là-haut, sur le Grand Pic, et il répéta l'antique parole:

--Je te donnerai tout cela, si tu te prosternes devant moi pour m'adorer.

Alors, il eut la soudaine impression d'avoir eu à subir lui-même une tentation identique ces jours derniers.

En vérité, le Tentateur l'avait bien conduit sur une haute montagne, d'où il lui avait montré toute la splendeur de la richesse et de la puissance.

--Tu n'as qu'à taire ce que tu crois avoir fait, avait-il dit, et je te donnerai tout cela.

À cette réflexion, Gudmund eut enfin un vague sentiment de satisfaction.

--J'ai pourtant répondu non, dit-il; et du même coup, il vit distinctement le sens de ce qui s'était passé.

S'il s'était tu, n'aurait-il pas alors été obligé de servir le Tentateur toute sa vie? Un homme lâche et vil, voilà ce qu'il serait devenu, rien qu'un esclave de ses biens. La crainte de la découverte aurait toujours pesé sur lui. Jamais plus il n'aurait pu se sentir un homme libre.

Un grand calme s'empara de Gudmund. Il se sentit heureux de comprendre enfin qu'il avait bien agi. En se reportant aux jours passés, il eut la sensation d'avoir tâtonné dans une grande obscu-

rité. C'était un vrai miracle qu'il s'y fût retrouvé. Il se demandait comment il ne s'y était pas égaré.

--C'est parce qu'on a été si bon pour moi, chez nous, pensait-il, et puis, ce qui m'a aidé encore plus, c'est Helga, en venant m'apporter ses vœux de bonheur.

Il resta quelque temps sur la montagne, mais bientôt il se dit qu'il fallait rentrer au plus vite, et raconter aux parents qu'il avait enfin retrouvé la paix de son âme. En se levant pour commencer la descente, il aperçut Helga, assise sur un gradin inférieur de la montagne.

Elle n'avait pas la vaste et large vue circulaire là où elle était assise; seul un tout petit coin de la vallée lui était visible. C'était du côté de Närlunda et probablement elle pouvait voir une partie de la ferme. En découvrant la jeune fille, Gudmund sentit son cœur qui toute la journée était resté oppressé d'une lourde angoisse, commencer à battre à coups légers et joyeux, et en même temps il éprouva une sensation de bonheur si vive qu'il s'arrêta net, se demandant ce qui lui arrivait.

--Qu'est-ce qui me prend? Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il donc? pensa-t-il, sentant le sang bouillonner dans ses veines et le bonheur le saisir si violemment qu'il en eut presque une sensation douloureuse. Enfin, il se dit à lui-même d'une voix étonnée:

--Mais c'est elle que j'aime! Penser que j'ai attendu jusqu'à maintenant pour le savoir!

Cette révélation le surprit avec la force d'un torrent déchaîné. Il avait été lié tout le temps qu'il avait connu Helga. Il avait dû renfermer tout ce qui l'avait attiré vers elle. Maintenant seule-

ment qu'il était enfin délivré de l'idée de se marier avec une autre, maintenant seulement il était libre de l'aimer.

--Helga! cria-t-il; et il se mit à descendre à toutes jambes la côte raide. Elle se retourna avec un cri d'effroi.

--N'aie pas peur! Ce n'est que moi!

--Tu n'es donc pas à l'église pour te marier?

--Oh, non, il n'y aura pas de mariage aujourd'hui. Elle ne veut plus de moi, elle, Hildur.

Helga se leva. Elle posa la main sur son cœur et ferma les yeux. Elle dut penser à ce moment que ce n'était pas Gudmund qui arrivait. Évidemment elle avait eu yeux et oreilles fascinés par quelque esprit de la forêt! Mais sa venue lui était douce et chère, quand même ce ne serait qu'une apparence, et elle ferma les yeux et resta immobile pour retenir cette illusion quelques instants encore.

Gudmund avait la tête tournée par le grand amour qui s'était éveillé en lui. Aussitôt arrivé près de Helga il la prit dans ses bras et l'embrassa sur la bouche, et elle se laissa faire, car elle était tout abasourdie et ravie par la surprise. C'était pour elle un trop grand miracle d'admettre que lui qui à ce moment précis devait se trouver à l'église à côté de sa fiancée, fût en réalité venu à elle dans la forêt. Ce revenant, ce fantôme de Gudmund venu là pouvait bien l'embrasser!

Mais le baiser de Gudmund réveilla la jeune fille et elle le repoussa vivement. Puis elle se mit à l'accabler de questions. C'était vraiment lui-même? Qu'avait-il à faire dans la forêt? Lui était-il arrivé quelque malheur? Pourquoi le mariage était-il renvoyé?

Est-ce que Hildur était malade? Est-ce que le pasteur avait été frappé de congestion en pleine église?

Gudmund aurait voulu ne lui parler que de son amour, mais elle l'obligea à raconter ce qui s'était passé. Tandis qu'il parlait, elle restait à écouter très attentivement.

Elle n'interrompit que lorsqu'il parla de la lame brisée. Alors, elle sursauta et demanda s'il s'agissait de son couteau ordinaire, celui qu'il avait quand elle était encore à leur service.

--Oui, précisément celui-là! dit-il.

--Combien de lames brisées y avait-il? demanda-t-il.

--Il n'y en avait qu'une seule.

Il y eut un bourdonnement dans la tête de Helga. Les sourcils froncés, elle faisait un effort visible pour se rappeler quelque chose. Comment ça? Mais oui, elle se souvenait fort bien que ce couteau-là, elle le lui avait emprunté pour faire des bûchettes la veille de son départ. Elle l'avait cassé en s'en servant, mais elle n'avait jamais eu l'occasion de le lui dire.

Il l'avait évitée et n'avait pas voulu engager de conversation avec elle à ce moment-là. Et depuis il avait dû garder le couteau dans sa poche sans s'apercevoir qu'il était cassé.

Elle leva la tête et voulut lui raconter tout cela, mais comme déjà il abordait le récit de sa visite à Elvokra, au milieu des préparatifs de la noce, elle préféra le laisser achever. Ayant appris de quelle manière il s'était séparé de Hildur, elle trouva que c'était là un malheur si terrible qu'elle se mit à le combler de reproches.

--C'est ta propre faute, dit-elle. Voilà que toi et ton père venez l'effrayer à mort avec cette nouvelle épouvantable. Elle n'aurait pas fait une telle réponse, si elle n'avait pas été hors d'elle. Crois-moi, elle doit le regretter dès maintenant.

--Qu'elle ait le regret qu'elle voudra, dit Gudmund. Je sais maintenant qu'elle est de celles qui ne pensent qu'à elles-mêmes. Je suis heureux d'en être quitte.

Helga pinça les lèvres comme pour empêcher le grand secret de lui échapper. Tout cela lui donnait beaucoup à réfléchir. Il ne s'agissait pas seulement de laver Gudmund de cette accusation de meurtre. Il s'en était suivi une brouille entre lui et sa fiancée. Est-ce qu'elle ne pourrait pas, elle, aplanir ce conflit à l'aide de ce qu'elle savait?

De nouveau elle garda le silence pour réfléchir. Gudmund se mit à lui parler de son amour pour elle. Mais cela lui parut le plus grand des malheurs qui s'étaient acharnés sur lui ce jour-là. C'était déjà mal qu'il fût sur le point de manquer un mariage avantageux, ce serait bien pis, s'il s'avisait de vouloir épouser une fille telle que Helga.

--Oh! non, il ne faut pas venir me raconter de telles sottises, dit-elle, se levant brusquement.

--Pourquoi ne te dirais-je pas cela? dit Gudmund en pâlissant. C'est peut-être la même chose pour toi que pour Hildur: tu as peur de moi?

--Oh non, ce n'est pas cela.

Elle voulait lui expliquer qu'il préparait ainsi sa propre perte, mais il ne l'écoutait pas.

--J'ai entendu dire qu'autrefois il y eut des femmes qui portèrent aide aux hommes, au moment du malheur, mais cela ne doit plus se faire aujourd'hui.

Helga eut un tressaillement. Elle eût voulu jeter ses bras autour du cou de Gudmund, mais elle ne bougea pas. Aujourd'hui c'était son devoir de rester raisonnable.

--Il est bien vrai que je n'aurais pas dû te demander de devenir ma femme le jour même, où je dois aller en prison, mais vois-tu, si je savais que tu veuilles attendre ma libération, je supporterais toutes ces horreurs d'un cœur léger.

--Ce n'est pas à moi de t'attendre, Gudmund.

--Tout le monde va dès maintenant me considérer comme un malfaiteur, un individu qui boit et qui assassine. Mais s'il y avait une seule personne pour me regarder avec amour! C'est cela qui me soutiendrait plus que toute autre chose.

--Tu sais que je ne penserai jamais que du bien de toi, Gudmund.

Helga se faisait très douce. Les prières de Gudmund étaient bien près d'avoir raison d'elle. Elle ne savait plus comment lui échapper, mais Gudmund n'en comprit rien, bien au contraire, il commença à croire qu'il s'était trompé. Elle ne devait pas avoir pour lui les mêmes sentiments qu'il avait pour elle. Il s'approcha près d'elle et la regarda comme s'il eût voulu voir le fond de son âme.

--N'as-tu pas choisi cette roche, exprès pour pouvoir voir Närlunda?

--Oui, c'est cela.

--Est-ce que tu n'y penses pas, jour et nuit?

--Si, mais je ne regrette personne en particulier.

--Et moi, je te suis donc complètement indifférent?

--Oh non, mais je ne veux pas me marier avec toi.

--Qui est-ce donc que tu aimes?

Helga ne répondit pas.

--Est-ce Per Mortensson?

--Oui, j'ai bien dit que je l'aime, n'est-ce pas? dit-elle à bout de forces.

Gudmund resta quelques moments à lui faire des yeux farouches:

--Eh bien, il faut donc nous quitter. Dorénavant nos chemins ne vont plus se rencontrer.

Et, sur ces mots, il se mit à descendre rapidement, de gradin en gradin, et bientôt il disparut sous les arbres.

VI

À peine Gudmund fut-il hors de vue que Helga, par un autre chemin, descendit de la montagne en toute hâte. Elle dépassa le Grand-Marais sans s'arrêter et dévala la côte en courant de toutes ses forces, jusqu'à la grand'route. Dans la première ferme

qu'elle gagna, elle demanda à emprunter cheval et voiture pour aller à Elvokra. Elle dit qu'il y allait de la vie, et elle promit de payer le dérangement. Déjà, des gens, en revenant de l'église, avaient apporté la nouvelle du mariage remis. Tout le monde était bouleversé et rempli de compassion; on ne refusa donc pas d'aider Helga, puisqu'elle paraissait avoir un message important pour les gens de la noce.

À Elvokra, Hildur Eriksdotter se tenait dans la petite pièce de l'étage supérieur, où le matin elle avait mis son costume de noces. Elle avait autour d'elle sa mère et d'autres paysannes. Hildur ne pleurait pas mais elle gardait un silence inaccoutumé; elle était si pâle qu'on s'attendait à la voir tomber malade d'un instant à l'autre. Les femmes parlaient de Gudmund sans interruption. Toutes le blâmaient et se donnaient l'air de trouver heureux pour Hildur d'avoir échappé à ce mariage. Certaines trouvaient que Gudmund avait fait montre de peu d'égards envers les beaux-parents en ne révélant pas dès le jour de la Pentecôte le mauvais pas où il s'était engagé. D'autres disaient que celui qu'attendait un si grand bonheur, eût du savoir mieux se garder. D'autres encore félicitaient Hildur de ne pas avoir épousé un homme qui se soûlait au point de ne pas savoir ce qu'il faisait.

Au milieu de tous ces bavardages Hildur parut s'impatienter et se leva pour sortir. À peine eut-elle refermé la porte derrière elle, que sa meilleure amie, une jeune fille du pays, vint lui dire à l'oreille:

--Il y a là-bas quelqu'un qui te demande.

--Est-ce Gudmund? demanda Hildur, dont le regard s'anima soudain.

--Non, mais je crois que ça peut être de sa part. Elle ne veut rien dire à personne sauf à toi.

Or, Hildur s'était répété tout le long de la journée que quelque chose devait forcément survenir qui mît fin à cette misère. Elle n'admettait pas qu'un malheur si terrible pût lui arriver. Il fallait quelque événement extraordinaire qui lui permît à elle de remettre la couronne et le voile, au cortège de se rendre à l'église, et à la noce entière de reprendre son train régulier. Apprenant qu'on la demandait de la part de Gudmund, elle accourut empressée vers Helga qui l'attendait sur le perron de la cuisine.

Hildur fut sans doute un peu surprise que Gudmund lui eût délégué Helga, mais elle se dit qu'en pleine fête il n'avait peut-être pas pu trouver d'autre messager. Elle salua donc aimablement.

Elle fit signe à Helga de l'accompagner dans la laiterie, de l'autre côté de la cour.

--Je ne vois pas d'autre endroit où nous puissions causer en paix, dit-elle. La maison est encore toute remplie de gens.

Aussitôt entrée, Helga s'approcha de Hildur et la regarda bien en face.

--Avant de rien dire, il faut que je sache si vous aimez Gudmund.

Hildur eut un mouvement de révolte. Il lui déplaisait vivement d'avoir à échanger un seul mot avec cette Helga et elle n'avait aucune envie d'en faire sa confidente. Mais dans l'état d'accablement où elle se trouvait, elle fit un effort sur elle-même pour répondre:

--Pourquoi cette question? Si je ne l'aimais pas crois-tu que j'aurais voulu me marier avec lui?

--Je voulais dire: si vous l'aimez toujours.

Hildur fut comme pétrifiée et ne put mentir sous le regard scrutateur de l'autre.

--Je crois bien ne jamais l'avoir tant aimé qu'aujourd'hui, dit-elle, mais d'une voix si basse, qu'on eût pu croire que les paroles lui faisaient mal en sortant de sa bouche.

--Alors venez tout de suite! dit Helga. J'ai une voiture là-bas sur la route. Allez donc chercher un manteau, et nous irons ensemble à Närlunda.

--À quoi bon y aller? demanda Hildur.

--Vous devez y aller pour dire à Gudmund que vous voulez être à lui quoi qu'il ait pu faire, et que vous voulez l'attendre fidèlement, tant qu'il restera en prison.

--Pourquoi faut-il dire cela?

--Pour tout arranger entre vous deux.

--Mais c'est impossible. Je ne peux pourtant pas épouser un homme qui a fait de la prison.

Helga recula de quelques pas comme si elle se fût heurtée contre un mur. Mais elle reprit vite courage. Elle aurait dû comprendre que les gens riches et considérés comme Hildur, raisonnent ainsi.

--Je ne serais pas venue vous demander d'aller à Närlunda, si je ne savais Gudmund innocent, dit-elle.

Ce fut maintenant Hildur qui fit un pas vers Helga.

--Le sais-tu réellement, ou est-ce simplement ton idée à toi?

--Il vaut mieux que nous gagnions la voiture, ainsi je pourrai tout vous raconter en route.

--Non, il faut que tu m'expliques d'abord ce que tu veux dire. J'ai besoin de savoir ce que je fais.

Helga était prise d'une telle ardeur qu'elle pouvait à peine tenir en place, mais il fallut néanmoins raconter à Hildur comment elle avait su que ce n'était pas Gudmund le meurtrier.

--Tu n'as donc pas dit cela à Gudmund tout de suite?

--Non je vous le dis maintenant à vous. Il n'y a pas d'autre personne qui le sache.

--Et pourquoi viens-tu me dire cela à moi?

--Pour que tout s'arrange entre vous deux. Il saura bientôt qu'il n'a rien fait de mal, mais je veux que vous vous rendiez chez lui comme de vous-même, pour arranger les choses.

--Ne dois-je pas dire que je sais qu'il est innocent?

--Il faut venir par votre seule volonté, sans raconter que je vous ai parlé. Autrement il ne vous pardonnera jamais vos paroles de ce matin.

Hildur l'écoutait en silence. Il y avait là-dedans quelque chose qu'elle n'avait jamais rencontré auparavant dans la vie, et elle faisait des efforts pour se l'expliquer.

--Sais-tu que c'est moi qui t'ai fait renvoyer de Närlunda?

--Je sais bien que ce n'est pas à mes patrons que je dois d'avoir été renvoyée.

--Alors je ne comprends pas que tu sois venue ici aujourd'hui pour m'aider.

--Vous n'avez qu'à m'accompagner et tout s'arrangera!

Mais Hildur regarda Helga, sans sortir de ses réflexions.

--C'est peut-être que Gudmund t'aime, toi? hasarda-t-elle.

Mais à ce mot la patience de Helga prit fin.

--Est-ce que je pourrais être une femme pour lui? dit-elle avec emportement. Vous savez bien que je ne suis que la fille d'un pauvre journalier et que ce n'est même pas là le pire.

Les deux jeunes filles quittèrent la ferme sans être aperçues et gagnèrent la voiture. Helga se chargea de conduire et ne ménagea pas le cheval. On mena bon train et toutes deux gardèrent le silence. Hildur ne quittait pas Helga des yeux. On eût dit que la jeune fille l'étonnait plus que tout le reste.

Au moment où elles approchèrent de la ferme, Helga remit les rênes à Hildur en disant:

--Maintenant vous irez seule là-bas parler à Gudmund. Je viendrai dans un moment raconter l'histoire du couteau. Mais vous ne devez pas laisser entendre par un seul mot que c'est moi qui suis venue vous chercher.

Gudmund se trouvait dans la salle, en train de causer avec sa mère. Le père assis à quelque distance fumait sa pipe. Il avait l'air satisfait et ne prononçait pas un seul mot. On voyait bien qu'à

son avis tout marchait à souhait et qu'il n'avait plus besoin d'intervenir.

--Qu'est-ce que vous auriez dit, mère, si je vous avais proposé Helga pour belle-fille? dit Gudmund.

Mère Ingeborg leva la tête et dit d'une voix ferme:

--J'accueillerai avec plaisir la belle-fille qu'il te plaira de choisir, si je sais qu'elle t'aime de l'amour qu'une femme doit avoir pour son mari.

À peine ces mots furent-ils prononcés qu'ils virent Hildur Eriksdotter arriver dans la cour. Un instant après, elle fit son entrée; cependant elle n'était presque plus reconnaissable. Elle n'avança pas dans la pièce avec son assurance habituelle, elle eut presque l'air de vouloir rester près de la porte comme une pauvre mendiante.

Elle vint cependant serrer la main à mère Ingeborg et à Erland Erlandsson. Puis, s'adressant à Gudmund:

--Je voudrais bien te dire un mot, dit-elle.

Gudmund se leva, et ils entrèrent tous deux dans la pièce à côté. Il avança une chaise à Hildur, mais elle ne s'assit point. Elle était rouge d'embarras, et les paroles arrivaient gauches et timides.

--J'étais sans doute... Oui, c'est peut-être bien un peu trop dur ce que je t'ai dit ce matin...

--Nous sommes venus un peu brusquement, dit Gudmund.

Elle devint encore plus rouge de honte.

--J'aurais dû réfléchir un peu. Nous aurions pu... Il aurait mieux valu...

--Je crois, moi, que tout est pour le mieux, Hildur. Ce n'est plus la peine d'en parler. Mais c'est gentil à vous d'être venue.

Elle cacha son visage dans ses mains et poussa un soupir qui ressemblait à un sanglot, mais tout de suite, elle releva la tête.

--Non, dit-elle. Je n'y tiens plus. Je ne veux pas te faire croire que je sois meilleure que je ne suis. Quelqu'un est venu me dire que tu étais innocent, en me conseillant de me rendre ici au plus vite, pour tout arranger. Et je ne devais pas dire que je connaissais ton innocence, car alors tu ne ferais pas grand cas de ma venue. J'aimerais bien avoir eu cette idée moi-même, seulement, je ne l'ai pas eue, mais je t'ai regretté toute la journée, en souhaitant que tout redevienne entre nous comme auparavant. Et, de quelque façon que cela finisse, il faut que je te dise que je me réjouis bien vivement de ton innocence.

--Qui est-ce qui est venu te donner ce conseil-là? demanda Gudmund.

--Je ne devais pas le dire.

--Je suis étonné que quelqu'un le sache déjà. Père ne fait que revenir de chez le commissaire. Il a télégraphié en ville, et on lui a répondu que le vrai meurtrier est déjà retrouvé.

À ces mots, Hildur sentit ses jambes fléchir sous elle, et elle se laissa tomber sur la chaise. Elle eut peur devant l'attitude calme et aimable de Gudmund, et elle commença à s'apercevoir qu'elle n'avait plus son ancien empire sur lui.

--Je le comprends, vous ne pouvez pas oublier ma conduite de ce matin.

--Mais si, et je ne vous en garde nulle rancune, dit-il, du même ton calme. Nous n'en parlerons plus.

Elle tressaillit, baissa les yeux, et garda une attitude d'attente.

--Il faut nous estimer heureux, Hildur, dit-il, en venant lui prendre la main, que cela se soit terminé ainsi; car, aujourd'hui, j'ai acquis la certitude que j'en aime une autre. Je crois que je l'aimais depuis longtemps, seulement je ne l'ai su qu'aujourd'hui.

--Qui est-ce que vous aimez, fit-elle d'une voix sourde.

--Ce n'est pas la peine de le dire. Je ne l'épouserai pas, car elle ne m'aime pas, mais je n'en épouserai pas une autre non plus.

Hildur leva la tête. Il est difficile de dire au juste ce qui se passa en elle, mais elle eut la sensation nette, dès ce moment, qu'elle, la fille du grand fermier, avec toute sa beauté et tous ses biens, elle n'était rien pour Gudmund; mais elle avait sa fierté, et elle ne voulut pas se séparer de lui sans lui faire voir, qu'outre ces choses-là, elle avait aussi une valeur personnelle.

--Je veux, Gudmund, que tu me dises si c'est Helga du Grand-Marais que tu aimes.

Gudmund ne répondit pas.

--Car, si c'est Helga, alors je peux te dire qu'elle t'aime de son côté. C'est elle qui est venue m'apprendre ce que j'avais à faire pour regagner ton amour. Elle savait que tu étais innocent, mais elle ne te l'a pas dit à toi, parce qu'elle voulait me le faire savoir d'abord.

Gudmund la fixa dans les yeux.

--Et cela te semble prouver qu'elle a pour moi un grand amour?

--Tu peux en être sûr, Gudmund. Je m'en porte garante. Personne au monde ne pourra t'aimer plus qu'elle.

Il fit quelques pas rapides sur le plancher. Puis il s'arrêta devant Hildur.

--Mais toi, alors, pourquoi me dis-tu cela?

--C'est que je ne voulais pas le céder à Helga en fait de générosité.

--Ah! Hildur, Hildur! s'écria-t-il, lui posant les mains sur les épaules et la secouant en proie à la plus vive émotion. Tu ne sais pas, toi, tu ne sais pas combien je t'aime, en ce moment. Tu ne sais pas combien tu m'as rendu heureux!...

. . . . . .

Helga était assise au bord de la route. Le menton sur la main, elle regardait le sol. Elle essayait de se figurer quel bonheur pourrait être celui de Gudmund et de Hildur.

Tandis qu'elle restait là, un valet de Närlunda vint à passer. Il s'arrêta en l'apercevant.

--Helga, as-tu entendu cette histoire de Gudmund?

Elle répondit oui de la tête.

--Heureusement que ce n'était pas exact. Le vrai meurtrier est déjà sous les verrous.

--Je savais bien que cela ne pouvait pas être vrai, dit Helga.

Puis, l'homme s'en alla, mais Helga resta toujours assise au bord de la route.

Donc, ils le savaient déjà à la ferme!... Elle n'avait plus besoin d'aller le leur raconter.

Elle se sentit étrangement abandonnée. Dans la journée, elle avait été animée d'une telle ardeur. Elle n'avait pas pensé à elle-même, elle n'avait eu qu'une seule idée, celle de remettre sur pied l'union de Gudmund avec Hildur. Mais maintenant il lui apparut combien elle était seule. Et cela était bien dur de n'être plus rien pour ceux qu'on aime. Maintenant, Gudmund n'avait plus besoin d'elle, et son enfant, à elle, sa mère l'avait fait sien. C'est à peine si on lui accordait de le regarder.

Elle se disait qu'il fallait se lever pour rentrer. Mais les côtes lui paraissaient longues et pénibles. Elle ne savait pas où elle trouverait la force de les monter.

Une voiture s'approcha du côté de Närlunda. Elle crut y découvrir, assis côte à côte, Gudmund et Hildur. Sans doute, ils s'étaient déjà mis en route pour porter à Elvokra la nouvelle de leur réconciliation. Et demain le mariage aurait lieu.

En découvrant Helga, ils arrêtèrent le cheval. Gudmund remit les rênes à Hildur, et sauta à bas. Hildur salua Helga de la tête et repartit.

Gudmund resta sur la route devant Helga.

--Je suis heureux que tu sois là, Helga, dit-il. Je croyais que j'allais être obligé de grimper jusqu'au Grand-Marais pour te

retrouver.

Il dit cela sur un ton brusque, presque dur, et, d'un geste résolu, il la saisit par le bras. Et elle lut dans ses yeux que maintenant il savait à quoi s'en tenir. Maintenant, elle ne voyait plus moyen de lui échapper.

LA MINE D'ARGENT

Le roi Gustave III voyageait en Dalécarlie. Pressé par le temps, il voulait avancer constamment à toute allure. La vitesse était telle que les chevaux avaient l'air de lanières tendues sur la route et que la voiture ne roulait plus que sur deux roues dans les tournants, et pourtant le roi passait la tête à la portière pour crier au cocher:

--Pourquoi nous fais-tu traîner comme ça? Crois-tu conduire un convoi de coquilles d'œufs?

À rouler à cette allure endiablée sur des routes mauvaises, c'eût été miracle que harnais et voiture tinssent bon. C'est du reste ce qu'ils ne firent point: au pied d'une pente raide, le timon se cassa, et voilà le roi en panne. Les gentilshommes de la suite sautèrent vivement hors du carrosse et se mirent à invectiver le cocher, ce qui du reste ne changea rien au dégât. Il y avait impossibilité absolue de continuer le voyage, avant d'avoir réparé la voiture.

Comme les courtisans promenaient leurs regards autour d'eux pour trouver quelque chose qui pût divertir le roi durant l'attente, ils virent un peu plus loin, sur le chemin, un clocher qui émergeait d'un bouquet d'arbres. Ils proposèrent au roi de prendre place dans une des voitures de la suite pour se laisser

conduire à l'église. C'était un dimanche et le roi pouvait toujours écouter la messe pour passer le temps, jusqu'à ce que le grand carrosse royal fût prêt.

Le roi, ayant accepté, se dirigea vers l'église. Jusqu'à ce moment il n'avait vu, de longues heures durant, que de vastes forêts noires; ici le paysage prenait un aspect plus gai: parmi des champs assez étendus et des villages, la Dalelf roulait ses flots clairs et splendides entre les aulnes innombrables.

Mais le roi n'eut pas de chance; au moment même où il descendait de voiture sur la place de l'église, il entendit le chantre entonner le psaume de sortie et les gens commencèrent à s'en aller. En les voyant passer devant lui, le roi s'arrêta un pied dans la voiture, l'autre sur le marchepied, et resta ainsi immobile, fasciné par le spectacle. Jamais il n'avait vu de gens de si belle tenue. Les hommes, qui tous dépassaient la taille moyenne, avaient des figures graves et intelligentes; les femmes avançaient dignes et majestueuses, comme si la paix dominicale se fût reflétée dans leur maintien.

Toute la journée le roi avait parlé de la désolation du pays qu'il parcourait et il ne cessait de répéter à sa suite:

--Je dois en ce moment traverser la partie la plus misérable de mon royaume.

Mais à présent qu'il voyait les habitants vêtus du beau costume national, il oubliait complètement de penser à leur pauvreté. Bien au contraire, il se sentit le cœur tout réchauffé et se dit à lui même: «Le roi de Suède n'est pas en si mauvaise posture que le croient ses ennemis. Tant que mes sujets garderont cet aspect-là, je serai bien en état de défendre mon trône et mon pays».

Sur son ordre, les courtisans annoncèrent aux passants que l'étranger survenu au milieu d'eux, était leur roi, et les firent grouper autour de lui pour qu'il pût leur parler.

Et ainsi le roi fit un discours au peuple. Il parla du haut de l'escalier qui mène à la sacristie, et la marche étroite sur laquelle il se tenait se trouve là aujourd'hui encore.

Le roi commença à exposer combien les affaires du pays allaient mal. Il dit que les Suédois avaient été assaillis à la fois par les Russes et par les Danois. Dans d'autres circonstances cela n'eût pas été bien dangereux, mais à l'heure actuelle, l'armée était tellement envahie de traîtres, qu'il n'osait plus s'y fier. Voilà pourquoi il ne lui était resté d'autre ressource que de parcourir en personne le pays pour demander à ses sujets s'ils voulaient se joindre aux traîtres ou bien rester fidèles au roi et lui fournir leur aide en hommes et en argent, pour lui permettre de sauver la patrie.

Les paysans gardèrent le silence tant que dura le discours du roi et même quand il eut fini, ils ne donnèrent aucun signe, ni d'approbation, ni de désapprobation.

Le roi trouva lui-même qu'il avait été très éloquent. Les larmes lui étaient montées aux yeux plusieurs fois pendant qu'il parlait. Mais comme les paysans persistaient dans leur attitude hésitante et gênée, sans se décider à lui donner une réponse, il fronça les sourcils et eut l'air mécontent.

Les paysans comprirent que le roi commençait à trouver l'attente longue, et à la fin, l'un d'eux sortant de la foule s'avança.

--Il faut que tu saches, roi Gustave, que nous ne nous attendions pas à une visite royale pour aujourd'hui, dit le paysan; voilà pourquoi nous ne sommes pas prêts à te répondre sur le champ. Or, je te conseille d'entrer dans la sacristie pour parler à notre pasteur pendant que nous délibérerons sur ce dont tu nous as saisis.

Le roi comprit qu'il n'en saurait pas davantage pour le moment et jugea bon de suivre le conseil du paysan.

En entrant dans la sacristie, il n'y trouva personne, si ce n'est un individu qui avait l'aspect d'un vieux paysan. Il était de haute et forte taille, ses mains étaient grosses et usées de labeur; il ne portait ni col, ni robe, mais des culottes de cuir et un long manteau de bure blanche, comme tous les autres hommes du pays.

Il se leva et s'inclina devant le roi qui entrait:

--Je croyais que je trouverais ici le pasteur, dit le roi.

L'autre sentit la rougeur lui monter au visage. Voyant que le roi le prenait pour un paysan, il lui parut désagréable de dire que c'était lui le pasteur de la commune.

--Mais oui, le pasteur est d'habitude ici à cette heure-ci, fit-il.

Le roi s'installa dans un grand fauteuil à haut dossier qui se trouvait alors dans la sacristie et qui s'y trouve encore aujourd'hui, tout pareil, à cela près que depuis la commune en a orné le dossier d'une couronne royale dorée.

--Avez-vous un bon pasteur par ici? demanda le roi qui voulait avoir l'air de s'intéresser aux affaires de l'endroit.

Le roi posant la question ainsi, il parut au pasteur qu'il était absolument impossible de révéler qui il était. «Il vaut mieux que le roi garde son idée que je ne suis qu'un paysan,» se dit-il, et il répondit que le pasteur n'était pas trop mauvais. Il prêchait la parole de Dieu d'une façon claire et pure, et tâchait de vivre selon son enseignement.

Le roi trouva que c'était là un bel éloge, mais ayant l'oreille fine, il crut s'apercevoir d'une certaine hésitation dans la voix de son interlocuteur.

--Il paraît qu'on n'est pourtant pas tout à fait content du pasteur, dit-il.

--Il est bien un peu arbitraire, fit l'autre.

Il se disait que si le roi venait à apprendre qui il était, il fallait éviter, du moins, d'avoir l'air de ne s'être attribué que des éloges; c'est pour cela qu'il crut devoir porter quelques critiques.

--Il y en a bien qui disent que le pasteur veut être seul à tout décider dans cette commune, continua-t-il.

--Dans ce cas, fit le roi, il a dû tout décider et arranger de la meilleure façon. Il n'aimait pas que le paysan se plaignît de son supérieur. Il me paraît à moi qu'ici règnent les bonnes mœurs et la simplicité du bon vieux temps.

--Les gens d'ici sont assez honnêtes, poursuivit le pasteur, mais aussi ils vivent loin de tout, dans l'isolement et la pauvreté. Ils ne seraient guère meilleurs que les autres si les tentations de ce monde venaient plus près d'eux.

--Heureusement, il n'est pas à craindre que cela arrive, dit le roi en haussant les épaules.

Il ne dit plus rien mais se mit à tambouriner des doigts sur la table. Il estima avoir échangé assez de paroles gracieuses avec ce rustre, et se demanda avec impatience quand les autres auraient enfin préparé leur réponse.

--Les paysans d'ici ne sont pas très empressés de venir au secours de leur roi, pensa-t-il. Si j'avais au moins mon carrosse, je m'en irais de suite loin d'eux et de leurs délibérations.

Le pasteur, de son côté, restait là en proie à une lutte intérieure, au sujet d'une décision importante qu'il fallait prendre. Il commença à se féliciter de n'avoir pas dit au roi qui il était. Il estimait pouvoir ainsi lui parler de choses qu'il n'aurait pas osé aborder autrement.

Après une pause, le pasteur rompit de nouveau le silence pour demander au roi s'il était vrai que les ennemis allaient tomber sur eux et que la patrie était en danger.

Le roi trouvait que ce rustre aurait dû avoir le bon goût de ne plus le déranger. Il le regarda avec de gros yeux sans rien dire.

--Je le demande parce que j'étais à l'intérieur et n'arrivais pas à bien saisir les paroles, dit le pasteur. Mais si vraiment il en est ainsi, je voudrais vous dire que le pasteur de cette commune serait peut-être en état de procurer au roi autant d'argent qu'il lui en faut.

--Il me semble avoir entendu tout à l'heure que tout le monde par ici est pauvre, dit le roi, pensant tout bas que cet homme ne savait pas au juste ce qu'il disait.

--Oui, c'est vrai reprit l'autre, et le pasteur possède encore moins que personne. Mais si le roi veut être assez gracieux pour m'écouter un moment, je vais lui raconter comment il est au pouvoir du pasteur de l'aider.

--Parle! fit le roi. Tu parais avoir moins de peine à faire sortir les mots de tes lèvres que tes amis et voisins là-bas, qui n'arrivent pas à formuler leur réponse.

--Ce n'est pas si facile de répondre au roi. J'ai bien peur que ce ne soit le pasteur qui ait à répondre au nom et lieu des autres.

Le roi passa une jambe sur l'autre, s'enfonça dans le fauteuil, se croisa les bras et inclina la tête sur la poitrine.

--Maintenant tu peux commencer, dit-il du même ton que s'il dormait déjà.

--Il y avait une fois cinq hommes de cette commune qui chassaient l'élan dans la forêt, commença le pasteur. L'un d'eux était le pasteur, dont nous parlons. Deux des autres étaient soldats, et s'appelaient Olof et Erik Svärd, le quatrième était l'aubergiste du village où nous sommes et le cinquième était un paysan du nom de Israëls Per Persson.

--Ce n'est pas la peine de donner tant de noms, murmura le roi, laissant retomber la tête sur le côté.

--Ces hommes-là étaient de bons chasseurs, à qui la veine souriait toujours. Mais ce jour-là ils avaient fait de longues marches sans rien prendre. À la fin, ils renoncèrent complètement à toute recherche et s'assirent par terre pour causer. Ils se disaient entre eux que dans la forêt entière, il n'y avait pas un seul endroit qui

convînt à la culture. Il n'y avait partout que des rochers et des marais.

--Le seigneur n'a pas été juste envers nous, en nous donnant un pays si pauvre à habiter, dit l'un d'eux. Dans d'autres contrées les gens peuvent se procurer de la richesse et du superflu, tandis qu'ici avec tous nos efforts, nous arrivons à peine à gagner notre pain quotidien.

Le pasteur s'interrompit un instant, se demandant, si le roi écoutait, mais celui-ci remua un peu le petit doigt, pour montrer qu'il était encore éveillé.

Au moment même où les chasseurs échangeaient ces paroles, le pasteur vit quelque chose briller dans la roche à un endroit d'où son pied, par hasard, avait enlevé la mousse.

--En voilà une roche singulière, se dit-il, et d'un nouveau coup de pied il enleva encore une motte. Il ramassa un éclat de pierre qui adhérait à la motte et qui brillait de la même façon que tout le restant.

--Ce n'est pas Dieu possible que ce soit là du plomb? fit-il.

À ces mots les autres se levèrent vivement, et se mirent à enlever la mousse à coups de crosses. Cela fait, ils virent tous distinctement un filon de minerai qui traversait la roche.

--Que pensez-vous que cela puisse être? dit le pasteur. Les hommes détachèrent de nouveaux éclats, et y mordirent à pleines dents.

--Ça doit être au moins du plomb ou du zinc, opinèrent-ils.

--Et le rocher entier en est plein, ajouta l'aubergiste.

Comme le pasteur en était là de son récit, il vit la tête du roi se soulever un peu et un œil s'ouvrir.

--Sais-tu si quelqu'un de ces hommes-là s'y connaissait en fait de roches ou de minerais? demanda-t-il.

--Non, ils n'y comprenaient rien, répondit le pasteur. Alors la tête du roi retomba, et les deux yeux se fermèrent.

--Et le pasteur et ceux qui étaient avec lui se réjouirent grandement de la trouvaille, continua le narrateur sans se laisser distraire par l'indifférence du roi. Ils pensèrent qu'ils venaient de découvrir quelque chose qui devait les rendre riches, eux et leurs descendants.

--Jamais plus je n'aurai besoin de travailler, dit l'un d'eux.

--J'aurai les moyens de ne rien faire de toute la semaine, et le dimanche j'irai à l'église en carrosse doré.

C'étaient d'habitude de fort braves gens, mais la grande découverte leur avait tourné la tête, au point de les faire parler comme des enfants. Ils gardaient cependant assez de sang-froid pour remettre tout en état en recouvrant le filon de mottes de mousse. Après quoi ils marquèrent bien l'endroit et s'en retournèrent chez eux.

Avant de se quitter, ils décidèrent d'un commun accord que le pasteur devait aller à Falun demander à l'inspecteur des mines quel genre de minerai on avait trouvé. Il devait revenir aussitôt que possible, et en attendant ils s'engagèrent mutuellement par un serment solennel à ne révéler à aucun être humain l'endroit où l'on avait trouvé le minerai.

De nouveau le roi releva un tant soit peu la tête, mais il n'interrompit plus le narrateur d'un seul mot. Il parut enfin commencer à croire que l'autre devait avoir quelque chose de vraiment important à lui dire, puisqu'il ne se laissait pas impressionner par son indifférence.

--Ainsi le pasteur se mit en route, quelques échantillons du minerai dans ses poches. Il se réjouissait tout autant que les autres de l'idée de devenir riche. Il se disait dans son for intérieur que bientôt il allait pouvoir rebâtir le presbytère, qui avait l'air d'une simple cabane; et puis il allait se marier avec la fille du doyen qu'il aimait beaucoup. Il avait toujours cru qu'il aurait à attendre bien des années avant de pouvoir l'épouser! Il était pauvre et obscur, et il savait que de longs jours passeraient avant qu'il eût un poste assez bien rémunéré pour pouvoir se marier.

Le pasteur gagna Falun en deux jours, et passa le troisième dans l'attente de l'inspecteur qui était absent. Enfin il put le voir et lui montrer les morceaux de minerai. L'inspecteur les mit dans sa main. Il regarda d'abord les morceaux, puis le pasteur.

Celui-ci raconta qu'il les avait trouvés dans une montagne de sa commune, et que maintenant il se demandait si cela ne pouvait pas être du plomb.

--Non, ce n'est pas du plomb, dit l'inspecteur.

--Peut-être alors que c'est du zinc? demanda le pasteur.

--Ce n'est pas du zinc non plus, dit l'inspecteur.

Il sembla au pasteur que tout espoir s'évanouissait. Il y avait longtemps qu'il ne s'était senti si abattu.

--Est-ce que dans votre commune vous avez beaucoup de morceaux de pierre de ce genre? demanda l'inspecteur.

--Nous en avons une montagne entière, dit le pasteur.

Alors l'inspecteur des mines s'approcha de lui, et le frappa sur l'épaule en disant:

--Je vous souhaite d'en faire un tel usage, que cela profite tant à vous qu'à la patrie, car c'est là de l'argent!

--De l'argent, répéta le pasteur, et il resta là comme abasourdi. C'est de l'argent!

L'inspecteur se mit à lui expliquer comment il fallait s'y prendre pour acquérir le droit légal sur la mine, et lui donna une foule de bons conseils, mais le pasteur demeura tout étourdi et n'écouta pas ce qu'on lui disait. Il ne faisait que retourner dans sa tête cette idée merveilleuse que là-bas dans sa pauvre commune, il y avait une montagne entière de minerai d'argent qui l'attendait.

Le roi leva la tête si vivement que le pasteur s'arrêta net.

--Je suppose, dit le roi, que lorsqu'il fut de retour et qu'il se mit à travailler la mine, il constata que l'inspecteur n'avait fait que se moquer de lui.

--Mais non, l'inspecteur ne l'avait pas trompé, dit le pasteur.

--Tu peux continuer, dit le roi qui se rassit pour écouter.

--Lorsqu'enfin le pasteur fut de retour dans sa commune, poursuivit le narrateur, il jugea que son premier devoir était d'informer ses camarades de chasse de la valeur de leur trouvaille. Et

comme il passait devant l'auberge de Sten Stensson il décida d'entrer chez lui pour raconter que ce qu'on avait trouvé était de l'argent. Mais en arrivant devant la porte, il vit qu'il y avait des draps devant les fenêtres et qu'une large traînée de sapin haché conduisait à l'escalier d'entrée.

--Qui est-ce qui est mort par ici? demanda-t-il à un gamin qui musait près de la barrière.

--C'est l'aubergiste lui-même, répondit le gamin.

Et il raconta au pasteur que depuis une semaine l'aubergiste se soûlait tous les jours.

--Ah que d'eau-de-vie! que d'eau-de-vie on a fait couler! s'exclama le gamin.

--Comment cela se fait-il, demanda le pasteur. L'aubergiste ne se soûlait jamais auparavant.

--Il buvait, dit le gamin, parce qu'il prétendait avoir trouvé une mine. Il était tellement riche, disait-il. Il n'aurait jamais plus besoin de faire autre chose que de boire. Et hier soir, il partit en voiture tout bu qu'il était; la voiture versa et il fut tué net.

Lorsque le pasteur eut tout appris, il reprit son chemin. Il était bien attristé de ce qu'on lui avait raconté. Il était revenu si heureux, se réjouissant à l'idée de communiquer la grande nouvelle.

À peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit Israëls Per Persson s'avancer vers lui. Il avait son aspect ordinaire, et le pasteur se dit qu'heureusement, la fortune n'avait pas tourné la tête à celui-là. Il ne fallait pas tarder à le rendre heureux en lui annonçant que, dès maintenant, il était un homme riche.

--Bonjour! dit Per Persson. Tu reviens de Falun, maintenant?

--Oui, répondit le pasteur, et je viens te dire que tout s'est passé bien mieux que nous n'aurions pu l'imaginer. L'inspecteur des mines m'a dit que c'est du minerai d'argent que nous avons trouvé.

À ce moment même, Per Persson eut l'aspect d'un homme devant qui la terre vient de s'ouvrir.

--Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu dis? C'est de l'argent?

--Oui, reprit le pasteur, nous sommes riches, nous tous, à présent, et nous pourrons vivre à l'aise.

--C'est de l'argent! répéta Per Persson encore une fois; et il eut l'air encore plus accablé.

--Mais certainement, c'est de l'argent, affirma le pasteur, tu ne penses pas que je veuille te tromper. N'aie pas peur de te réjouir.

--Me réjouir, dit Per Persson. Moi, me réjouir! Je croyais que ce que nous avions trouvé n'était que du mica, et, comme je préférais le certain à l'incertain, je viens de vendre ma part de la mine à Olof Svärd pour cent écus.

Il était désespéré, et lorsque le pasteur le quitta, il resta à pleurer sur la grand'route.

Une fois rentré chez lui, le pasteur envoya son valet annoncer à Olof Svärd et à son frère que c'était de l'argent qu'on avait trouvé. Il avait assez de colporter lui-même la bonne nouvelle.

Mais quand le pasteur se retrouva seul le soir, le bonheur reprit ses droits. Il sortit dans l'obscurité, et monta sur la colline où

il pensait bâtir le nouveau presbytère. Naturellement, il serait magnifique, aussi magnifique que n'importe quel évêché. Il resta longtemps dehors cette nuit-là, et il ne se contenta pas de reconstruire le presbytère. Il lui vint à l'esprit que, du moment qu'il y avait tant de richesse dans la commune, il devait y affluer une quantité de gens, et, à la fin, peut-être une ville entière serait construite autour de la mine. Et alors il serait bien obligé de bâtir une nouvelle église à la place de la vieille. Une grande partie de sa fortune y passerait sans doute. Mais il ne s'arrêta pas là, car il se disait que quand son église serait prête, le roi et un grand nombre d'évêques viendraient la consacrer, et alors le roi serait bien satisfait de l'église, mais il ferait observer qu'il n'y avait point là de logis digne de le recevoir, lui, le roi. Et alors, il serait bien obligé de construire un château royal dans la nouvelle ville.

À ce moment, un gentilhomme de la suite du roi ouvrit la porte pour annoncer que le grand carrosse était réparé.

Le premier mouvement du roi fut pour partir sur le champ, mais il se ravisa:

--Il te sera permis d'achever ton histoire, dit-il au pasteur. Mais il faut aller plus rapidement. Nous savons maintenant ce que pensait et rêvait l'homme en question. Nous voulons savoir comment il agit.

--Mais, comme le pasteur était encore au beau milieu de ses rêves, continua le pasteur, on vint lui dire qu'Israëls Per Persson s'était suicidé. Il n'avait pu supporter l'idée d'avoir vendu sa part de la mine. Il s'était dit sans doute qu'il ne pourrait pas voir tous les jours un autre se réjouir d'une richesse qui aurait pu être la sienne.

Le roi changea de position dans le fauteuil. Il avait les deux yeux grands ouverts.

--En vérité, fit-il, si j'avais été ce pasteur-là, j'aurais eu assez de cette mine!

--Le roi est un homme riche, lui dit le pasteur. Il a tout ce qu'il lui faut. Il n'en est pas ainsi d'un pauvre pasteur qui ne possède rien.

Voyant que la bénédiction de Dieu n'était pas sur son entreprise, il se disait: je ne rêverai plus de devenir riche et honoré moi-même à l'aide de ces trésors, mais je ne pourrai pas laisser l'argent inutile dans la terre. Il faut que je l'en sorte pour le bien des pauvres et des miséreux. J'exploiterai la mine pour mettre la commune entière à son aise.

Donc, un beau jour, le pasteur s'achemina vers la demeure de Olof Svärd pour causer avec celui-ci et avec son frère de ce qu'il fallait faire tout d'abord de la montagne d'argent.

En s'approchant de la maison du soldat, il rencontra une charrette entourée de paysans armés. Et, dans la charrette, un homme était assis, les mains liées derrière le dos et les chevilles entourées de cordes.

Lorsque le pasteur vint à passer, la charrette s'arrêta, et il eut le temps de regarder le prisonnier. Sa tête était bandée de telle sorte qu'il n'était pas facile de discerner qui c'était, mais il sembla cependant au pasteur qu'il reconnaissait Olof Svärd.

Il entendit le prisonnier demander à ceux qui le surveillaient de lui permettre de dire quelques mots au pasteur.

Il s'approcha donc, et le prisonnier se tourna vers lui.

--Maintenant, tu vas bientôt être seul à savoir où se trouve la mine d'argent, dit Olof.

--Qu'est-ce que tu dis, Olof? dit le pasteur.

--C'est que, vois-tu, pasteur, depuis que nous avons su que c'était une montagne d'argent que nous avions trouvée, mon frère et moi nous n'avons pas pu rester aussi bons amis qu'auparavant: nous nous prenions constamment de querelle. Hier soir, nous nous sommes disputés sur le point de savoir qui de nous cinq avait le premier découvert la mine, et nous en sommes venus aux mains. Et maintenant, j'ai tué mon frère, et lui m'a blessé là sur le front. Je serai pendu, et après tu seras seul à connaître l'emplacement de la mine. C'est pourquoi je veux te demander une chose.

--Dis ce que tu as sur le cœur, fît le pasteur. Je ferai ce que je peux pour toi.

--Tu sais que je laisse une nombreuse nichée, commença le soldat.

Mais le pasteur l'interrompit immédiatement.

--Pour cela, tu peux être tranquille. Ce qui devait être ta part de la mine, leur reviendra comme si tu étais toujours en vie.

--Non, dit Olof Svärd, ce n'était pas cela que je voulais te demander. Je te demande de ne donner à aucun d'eux la moindre chose qui provienne de cette mine!

Le pasteur recula d'un pas, puis s'arrêta, muet de stupeur.

--Si tu ne me promets pas cela, je ne pourrai pas mourir tranquille, dit le prisonnier.

--Oui, dit le pasteur, lentement et avec effort. Je te promets ce que tu me demandes.

Puis on emmena le meurtrier, et le pasteur demeura tout seul sur la route à se demander comment il allait tenir la promesse qu'il avait faite au prisonnier. Pendant tout le retour, il ne pensait qu'à cette fortune dont il s'était tant réjoui. Mais s'il se trouvait maintenant, que les gens de sa commune ne supportaient pas la richesse? Déjà, il en avait vu périr quatre, tous, auparavant, hommes braves et fiers. Il lui sembla voir, devant lui, tous ses paroissiens, et il se figura que la mine d'argent allait les perdre l'un après l'autre. Convenait-il que lui, qui était préposé à veiller sur les âmes de ces pauvres gens, déchaînât au contraire sur eux ce qui devait les perdre?

Le roi se redressa tout d'un coup dans le fauteuil et regarda fixement son interlocuteur.

--En vérité, dit-il, en vérité, tu me fais comprendre qu'un pasteur de ces contrées reculées doit nécessairement être un homme peu ordinaire!

--Il ne suffisait même pas de ce qui était déjà arrivé, continua le pasteur; à mesure que la nouvelle de la découverte se répandait parmi les habitants de la commune, ils cessaient de travailler et on les voyait se promener oisifs, attendant le jour où la grande richesse devait affluer sur eux. Tous les gens sans aveu qui se trouvaient dans la contrée accoururent, et bientôt le pasteur n'entendit parler que de soûleries et de rixes sanglantes.

Une foule de gens ne faisaient que parcourir la forêt en tous sens, à la recherche de la mine, et le pasteur remarquait que, aussitôt qu'il s'éloignait de chez lui, il était guetté par des gens qui tâchaient de le surprendre en route pour la mine, afin de lui voler son secret.

Les choses en étant là, le pasteur convoqua ses paroissiens en assemblée communale.

Pour commencer, il leur rappela tous les malheurs que la découverte de la montagne d'argent leur avait attirés, et il leur demanda s'ils voulaient se laisser perdre ou s'ils tenaient à se sauver eux-mêmes. Puis il leur dit qu'il ne fallait pas attendre de lui, leur pasteur, qu'il contribuât à leur perdition. Maintenant il avait décidé de ne révéler à personne où se trouvait la montagne d'argent et jamais non plus il n'en tirerait aucun profit pour lui-même. Enfin il demanda aux paysans comment ils désiraient l'avenir. S'ils choisissaient de continuer leur vaine recherche de la mine et d'attendre une richesse à venir, il s'en irait assez loin d'eux pour que jamais aucun bruit de tout cela ne pût arriver jusqu'à lui. Mais s'ils voulaient enfin cesser de penser à cette mine d'argent pour redevenir ce qu'ils étaient auparavant, alors il resterait parmi eux.

--Mais quel que soit votre choix, rappelez-vous que de ma bouche jamais personne ne saura rien de la montagne d'argent!

--Eh bien, dit le roi, quel fut le choix des paysans?

--Il fut celui que désirait le pasteur. Ils comprirent qu'il voulait leur bien, puisqu'il choisissait lui-même de rester pauvre à cause d'eux. Et ils chargèrent leur pasteur d'aller à la forêt cacher le filon de minerai sous les pierres et les branches mortes si bien que

jamais personne ne pût le retrouver, ni eux-mêmes, ni leurs descendants.

--Et après cela le pasteur a vécu ici aussi pauvre que les autres?

--Oui, répondit le pasteur, il a vécu ici aussi pauvre que les autres.

--Il a cependant dû se marier et se faire construire un nouveau presbytère, dit le roi.

--Non, il n'a pas eu les moyens de se marier et il demeure toujours dans la vieille cabane.

--C'est là une belle histoire que tu m'as racontée, dit le roi en inclinant la tête.

Le pasteur resta silencieux devant le roi. Après quelques instants celui-ci reprit:

--C'est à la mine d'argent que tu pensais tout à l'heure quand tu m'as dit que le pasteur d'ici pourrait me procurer autant d'argent qu'il me faut?

--Oui, répondit l'autre.

--Mais je ne peux pourtant pas lui mettre des poucettes, dit le roi; et comment veux-tu autrement que j'obtienne d'un tel homme qu'il me montre le chemin de la mine? D'un homme qui a renoncé, non seulement à sa fiancée, mais à tous les biens de la terre.

--Cela, c'est autre chose, dit le pasteur. Mais si c'est la patrie qui a besoin du trésor, alors il se laissera sûrement fléchir.

--Tu m'en réponds? demanda le roi.

--Oui, j'en réponds, répondit le pasteur.

--Tu ne te soucies donc point du sort qui attend les gens de ta commune?

--Que Dieu leur soit clément!

Le roi se leva de son fauteuil et s'approcha de la fenêtre. Il resta un moment à regarder la foule du dehors. Plus il regardait, plus ses grands yeux brillaient d'un vif éclat et tout son être semblait grandir.

--Tu peux dire de ma part au pasteur de cette commune, dit le roi, qu'il n'existe pas de vue plus belle aux yeux du roi de Suède que la vue de gens tels que ceux-là.

Puis le roi se tourna vers le pasteur et le regarda. Il se mit à sourire.

--Est-ce par hasard que le pasteur de cette commune serait si pauvre qu'aussitôt la messe finie il ôte ses habits noirs pour se mettre en paysan? demanda le roi.

--Oui, il est si pauvre, fut la réponse, et de nouveau la rougeur monta au rude visage du pasteur.

Le roi retourna à la fenêtre. On voyait bien qu'il était de la plus belle humeur. Tout ce qu'il y avait en lui de sentiments nobles et généreux avait été réveillé par ce qu'il venait d'entendre.

--Tu devrais laisser cette mine en paix, dit le roi. Puisque tu as trimé et peiné une vie entière pour rendre les gens d'ici tels que

tu les désirais, il faut bien que tu les gardes tels qu'ils sont maintenant!

--Mais si la patrie est en danger? demanda le pasteur.

--La patrie est mieux servie par des hommes que par de l'argent, dit le roi.

Et ayant dit cela, il prit congé du pasteur et quitta la sacristie.

Au dehors, la foule était aussi silencieuse, aussi avare de paroles que lorsqu'il l'avait quittée. Mais comme le roi descendait les marches de l'escalier, un paysan s'avança vers lui.

--As-tu vu notre pasteur? dit le paysan.

--Oui, dit le roi, j'ai parlé à votre pasteur.

--Alors tu as dû avoir notre réponse, dit le paysan. Nous t'avons prié d'aller causer avec notre pasteur pour que ce fût lui qui te donnât notre réponse.

--Oui, j'ai eu la réponse, dit le roi.

LA LÉGENDE DE LA ROSE DE NOËL

La femme du brigand, qui habitait la caverne, là-haut, dans la forêt de Göinge, s'était, un beau jour, mise en route vers la plaine pour mendier. Le brigand lui-même étant homme interdit et n'osant pas quitter la forêt, devait se contenter de tendre des guet-apens aux voyageurs qui s'aventuraient dans la zone forestière. Mais à cette époque, les voyageurs n'abondaient pas dans le nord de la Scanie. Si, par cette raison, il arrivait que la chasse de l'homme fût infructueuse, la femme faisait sa tournée. Elle amenait cinq gosses, tous munis de vêtements de peaux et de chaus-

sures en écorce de bouleau; sur le dos, chacun avait une besace aussi longue que lui-même. Quand elle entrait dans une ferme, personne n'osait lui refuser ce qu'elle demandait, car si elle n'avait pas été bien reçue, elle ne se gênait pas pour revenir mettre le feu à la maison, la nuit suivante. La femme du brigand et ses gosses étaient plus redoutés qu'une bande de loups et plus d'un aurait bien voulu leur enfoncer sa pique dans le corps, mais cela n'arrivait jamais, car on savait que l'homme était resté là-haut dans la forêt, prêt à la vengeance, s'il était arrivé quelque chose à la femme ou aux enfants.

Dans ses tournées de mendiante à travers les fermes, la femme du brigand arriva un beau jour à Oved, qui dans ces temps-là était un couvent. Elle sonna à la porte et demanda de quoi manger. Le concierge ouvrit un petit judas au milieu de la porte et lui tendit six pains ronds, un pour elle et un pour chacun de ses enfants.

Pendant que la mère s'était arrêtée devant la porte, les gosses fouinaient tout autour. Tout à coup, l'un d'eux vint la tirer par sa jupe pour attirer son attention sur quelque chose qu'il venait de trouver; elle le suivit.

Le couvent était tout entier entouré d'un mur haut et solide, mais le gosse avait réussi à découvrir une petite porte dissimulée, qui restait entre-bâillée. Quand la femme du brigand y arriva, elle eut tôt fait d'ouvrir la porte toute grande et d'entrer sans seulement demander la permission, selon son habitude.

Le couvent d'Oved était en ce moment-là dirigé par l'abbé Hans, qui s'entendait à la culture des plantes. À l'intérieur du

mur il avait installé un petit jardin et c'est là que la femme du brigand fit irruption.

Au premier coup d'œil, la femme du brigand fut tellement stupéfaite qu'elle s'arrêta à l'entrée. C'était en plein été et dans le jardin de l'abbé Hans les fleurs se pressaient tellement nombreuses que le regard n'y pouvait distinguer qu'un flamboiement de bleu, de rouge et de jaune. Mais bientôt un sourire de satisfaction s'épanouit sur son visage et elle s'engagea dans un sentier étroit qui se déroulait entre de nombreuses petites plates-bandes.

Dans le jardin, un jeune frère lai était en train d'arracher les herbes folles. C'était lui qui avait laissé la porte entre-bâillée pour pouvoir jeter sur le tas d'ordures au dehors les prêles et les poules grasses qu'il venait d'arracher. Voyant entrer dans le jardin la femme du brigand avec les cinq gosses, il s'élança au-devant d'eux, en leur ordonnant de s'en aller. Mais la mendiante continua son chemin. Elle jetait des regards de tous côtés autour d'elle, fixant tantôt les lis rigides et blancs qui s'épanouissaient sur une plate-bande, tantôt le lierre qui grimpait haut sur le mur du couvent, et elle semblait ne pas s'apercevoir de la présence du frère lai.

Le frère lai pensa qu'elle ne l'avait pas compris. Il voulut la saisir par le bras pour la tourner vers la sortie, mais quand la femme du brigand se rendit compte de son intention, elle lui adressa un regard qui le fit reculer. Elle avait jusque-là marché le dos voûté sous la besace mais maintenant elle se redressa de toute sa hauteur.

--Je suis la femme du brigand de Göinge, dit-elle. Touche-moi maintenant, si tu oses.

Et il était évident qu'ayant dit cela, elle se sentit tout aussi sûre de n'être plus inquiétée, que si elle eût été la reine du Danemark en personne.

Pourtant, le frère lai osa l'inquiéter, seulement sachant qui elle était, il lui parla doucement.

--Tu dois savoir, toi, la femme du brigand, fit-il, que ceci est un couvent de moines et qu'aucune femme du pays n'a la permission d'entrer dans ces murs. Si tu ne t'en vas pas, les moines m'en voudront d'avoir oublié de fermer la porte, et ils me chasseront peut-être et du couvent et du jardin.

Mais de telles prières étaient vaines devant la femme du brigand. Elle continuait son chemin vers le coin des roses et regardait l'hysope aux fleurs gris de lin et le chèvrefeuille couvert de corymbes orange.

Alors le frère lai ne vit pas d'autre solution que de courir au couvent chercher du secours.

Il revint avec deux moines robustes et la femme du brigand comprit aussitôt que maintenant, c'était sérieux. Elle se planta, les pieds écartés, au milieu du sentier et se mit à crier d'une voix aiguë toute la vengeance terrible qu'elle allait exercer contre le couvent, si on ne lui permettait pas de rester dans le jardin autant qu'elle le désirait. Mais les moines, jugeant qu'ils n'avaient pas à la craindre, ne pensaient qu'à l'expulser. Alors la femme du brigand poussa des cris formidables, se jeta sur eux à coups de griffes et de dents et les gosses en firent autant. Les trois hommes ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle était plus forte qu'eux. Il ne leur restait pas autre chose à faire que de rentrer au couvent chercher du renfort.

En suivant l'allée qui menait à l'intérieur du couvent, ils rencontrèrent l'abbé Hans qui accourait pour savoir la cause du vacarme que l'on entendait venir du jardin. Ils durent avouer que la femme du brigand du Göinge était dans le couvent et que n'ayant pu parvenir à l'expulser, ils avaient été forcés de chercher du renfort.

Mais l'abbé Hans leur reprocha d'avoir eu recours à la violence, et leur interdit de chercher du secours. Il renvoya les deux moines à leurs occupations et, bien qu'il fût un vieil homme chétif, il n'emmena que le frère lai avec lui dans le jardin.

Comme l'abbé Hans y pénétrait, la femme du brigand se promenait comme auparavant entre les plates-bandes. Il ne revenait pas de son étonnement en la voyant. Il était convaincu qu'elle n'avait jamais de sa vie vu un jardin. Et pourtant elle se promenait entre les plates-bandes dont chacune était semée d'une sorte de fleurs différente et inconnue, les regardant comme si elles avaient été de vieilles amies. Elle avait tout l'air de connaître et le lierre, et la sauge, et le romarin. Devant quelques-unes, elle souriait, devant d'autres elle secouait la tête.

L'abbé Hans aimait son jardin autant qu'il lui était possible d'aimer quelque chose de terrestre et périssable. Quelque sauvage et dangereuse que parût la femme étrangère, il ne put s'empêcher d'admirer qu'elle eût lutté contre trois moines pour pouvoir regarder le jardin à son aise. Il s'approcha d'elle et lui demanda doucement, si le jardin lui plaisait.

La femme du brigand se retourna brusquement vers l'abbé Hans, car elle ne s'attendait qu'aux guet-apens et attaques, mais voyant ses cheveux blancs et son dos voûté, elle dit paisiblement:

--Au premier abord, il m'a semblé n'avoir jamais vu jardin plus joli, mais maintenant je m'aperçois qu'il ne vaut pas certain autre que je connais.

L'abbé Hans avait certainement escompté une autre réponse. Quand il entendit que la femme du brigand avait vu un paradis plus joli que le sien, une faible rougeur envahit sa joue ridée.

Le frère lai, qui était resté tout près, avait hâte de remettre à sa place la femme du brigand.

--Celui-ci, dit-il, est l'abbé Hans lui-même, qui avec une grande persévérance et beaucoup de soins a réuni de près et de loin les plantes de son jardin. Nous savons tous qu'il n'y a pas un jardin plus riche que le sien dans tout le pays de Scanie et il n'est pas convenable, que toi qui vis toute l'année dans la forêt sauvage, estimes peu son œuvre.

--Je ne veux nullement m'ériger en maître-juge, ni vis-à-vis de lui, ni vis-à-vis de toi, dit la femme du brigand, je dis seulement que, s'il vous était permis de voir le paradis auquel je pense, vous arracheriez toutes les fleurs qui sont ici et vous les rejetteriez comme de l'ivraie.

Mais l'aide-jardinier était presque aussi fier des fleurs que l'abbé Hans lui-même, et entent dans ces paroles, il se mit à ricaner.

--Je comprends, dit-il, que tu bavardes de cette façon rien que pour nous taquiner. J'aimerais voir le joli jardin que tu as dû t'arranger entre les genièvres et les pins de la forêt de Göinge. J'oserais jurer sur le salut de mon âme que tu n'es jamais entrée jusqu'ici dans un jardin.

La femme du brigand devint pourpre de colère, se voyant si honteusement soupçonnée de mensonge, et s'écria:

--Il est possible que je ne sois pas entrée dans un jardin avant aujourd'hui, mais vous autres moines, qui êtes des hommes saints, vous devriez tout de même savoir que chaque nuit de Noël la grande forêt de Göinge se change en un vrai paradis pour fêter l'heure de la naissance de Notre Seigneur. Nous autres qui vivons dans la forêt, nous avons vu cela chaque année et dans ce jardin-là j'ai vu des plantes tellement splendides que je n'ai pas osé lever la main pour les cueillir.

Le frère lai voulait continuer à lui répondre, mais l'abbé Hans lui fit signe de se taire. Car depuis son enfance il avait entendu dire que la nuit de Noël, la forêt revêt sa parure de gala. Souvent, il avait désiré voir le mirage mais il n'y était jamais parvenu. Aussi, il se mit à prier et à implorer la femme du brigand de le laisser devenir l'hôte de la caverne durant la nuit de Noël. Si seulement elle voulait envoyer un de ses enfants pour lui montrer le chemin, il s'y rendrait tout seul à cheval et jamais il ne les trahirait; au contraire il les récompenserait du mieux qu'il pourrait.

La femme du brigand refusa d'abord, car elle pensait au brigand, son homme, et au danger que celui-ci pourrait courir par suite de la venue de l'abbé Hans à leur caverne. Mais le désir de montrer au moine que le jardin qu'elle connaissait était plus joli que le sien, l'emportant sur la crainte, elle acquiesça.

--Tu n'amèneras qu'un seul compagnon, dit-elle. Et tu ne nous tendras ni guet-apens ni embûches, aussi vrai que tu es un homme saint.

L'abbé Hans promit et là-dessus la femme du brigand s'en alla. Mais l'abbé intima au frère lai l'ordre de ne rien révéler à personne de ce qui avait été convenu. Il craignait que ses moines, mis au courant de ses projets, ne permissent point à un homme de son âge de se rendre à la caverne des brigands.

Quant à lui, il se promettait bien de ne divulguer son plan à âme qui vive. Or il advint que l'archevêque Absalon de Lund arriva à Oved et y coucha une nuit. Pendant que l'abbé Hans montrait son jardin à son hôte, la visite de la femme du brigand lui revint à l'esprit et le frère lai qui y travaillait l'entendit raconter à l'évêque le cas du brigand vivant depuis des années interdit dans la forêt. Et il entendit l'abbé demander une lettre d'absolution pour le brigand afin que celui-ci pût recommencer une vie honnête parmi les autres hommes.

--Si cela continue comme maintenant, dit l'abbé Hans, ses enfants deviendront en grandissant des criminels plus grands que lui-même et vous aurez bientôt toute une bande de brigands à supporter là-haut dans la forêt.

L'évêque Absalon répondit qu'il ne pouvait cependant pas laisser le mauvais brigand de là-haut se mêler aux honnêtes gens de la plaine. Il valait mieux pour tout le monde qu'il demeurât là-haut dans sa forêt.

L'abbé Hans s'exaltant se mit alors à raconter à l'évêque l'histoire de la forêt de Göinge qui chaque année se revêt de sa parure de Noël.

--Si ces brigands ne sont pas trop misérables pour que la splendeur de Dieu se montre à leurs yeux, dit-il, ils ne sauraient

tout de même être trop méchants pour mériter la clémence des hommes.

Mais l'archevêque savait comment répondre à l'abbé Hans.

--Je peux te promettre une chose, dit-il en souriant. N'importe quel jour où tu m'enverras une fleur du jardin de Noël à Göinge, je te donnerai une lettre d'absolution pour tous les interdits en faveur desquels tu en demanderas.

Le frère lai comprenait que l'évêque ne croyait pas plus que lui-même au récit de la femme du brigand, mais l'abbé Hans ne s'en apercevait pas; il remercia Absalon de sa bonne promesse en ajoutant que sans faute il lui enverrait la fleur demandée.

* * *

L'abbé Hans exécuta son projet, et, le jour de Noël suivant, il n'était pas assis chez lui à Oved, mais se trouvait en route pour la forêt de Göinge. Un des gosses sauvages de la femme du brigand courait devant lui et comme compagnon il avait le frère lai, le même qui avait abordé la femme du brigand dans le jardin.

L'abbé Hans avait vivement désiré de faire ce voyage et maintenant il était très heureux qu'il eût vraiment lieu. Mais il en était tout autrement du frère lai, qui l'accompagnait. Il chérissait beaucoup l'abbé Hans et il n'aurait pas volontiers permis à un autre de raccompagner et de veiller sur lui; mais il ne croyait point qu'il leur serait donné de voir le jardin de Noël. Il pensait que tout cela n'était qu'un piège tendu avec beaucoup d'astuce par la femme du brigand à l'abbé Hans pour que celui-ci tombât entre les mains de son homme.

En cheminant vers le nord, vers la forêt, l'abbé Hans remarquait que partout on se préparait à célébrer la Noël. Dans chaque ferme on faisait du feu à la buanderie pour chauffer le bain de l'après-midi. On transportait de grandes quantités de pain et de viande des garde-manger à la maison, et de grandes bottes de paille étaient amenées des granges pour garnir le plancher.

En passant devant les petites églises de campagne, ils voyaient le curé et son bedeau en train d'accrocher leurs plus jolies tentures et quand il arriva au chemin qui menait au couvent de Bosjö, il vit les pauvres de l'endroit revenir chargés de grands pains et de longues bougies, qu'on leur avait distribués à la porte du couvent.

Quand l'abbé Hans vit tous ces préparatifs, sa hâte s'en accrut. Il pensait qu'une fête l'attendait, plus grande que celle qu'allait célébrer n'importe quel autre homme.

Mais le frère lai gémissait et se lamentait, en voyant qu'il n'y avait pas de ferme si petite qu'on ne s'y préparât à célébrer la Noël. Il devenait de plus en plus inquiet, et conjurait l'abbé Hans de retourner et de ne pas se jeter exprès entre les mains des brigands.

L'abbé Hans continuait sa route sans se soucier de ces plaintes. Il laissa derrière lui la plaine et arriva aux confins sauvages et déserts de la grande forêt. Le chemin devenait de plus en plus mauvais. Il ne ressemblait plus qu'à un sentier semé de pierres et hérissé d'aiguilles de pin; ni pont ni passerelle n'aidait le voyageur à traverser les rivières et les ruisseaux. Plus ils avançaient, plus il faisait froid, et bientôt ils rencontrèrent un sol couvert de neige.

Ce fut un voyage long et difficile. Ils s'engouffraient dans des sentiers latéraux raides et glissants, ils parcouraient des landes et des marécages, ils traversaient des broussailles et franchissaient des arbres abattus par le vent. Juste au moment où le jour baissa, le petit des brigands les conduisit dans un pré bordé de hauts arbres nus et de pins recouverts de leurs aiguilles. Derrière le pré se dressait un rocher, et dans le rocher ils aperçurent une porte faite de planches épaisses.

L'abbé Hans comprit qu'ils étaient arrivés au but et descendit de cheval. L'enfant lui ayant ouvert la lourde porte, il aperçut l'intérieur d'une pauvre caverne creusée dans le rocher lui-même dont les flancs nus restaient visibles. La femme du brigand était assise à côté d'un grand feu de bûches, allumé au milieu de la caverne. Le long des murs il y avait des couches de brindilles et de mousses, et sur l'une d'elles le brigand dormait.

--Entrez donc, vous là-bas, cria sans se lever la femme du brigand. Et entrez les chevaux avec vous dans la maison pour que la nuit froide ne leur fasse pas de mal.

L'abbé Hans entra hardiment et le frère lai le suivit. La maison avait un aspect pauvre et dénudé et rien n'était fait pour célébrer la Noël. La femme du brigand n'avait préparé ni bière, ni pain, elle n'avait ni nettoyé ni astiqué. Ses enfants grouillaient par terre, autour d'une grande marmite, mais le manger que celle-ci contenait n'était pas bien fameux: la soupe à l'eau.

La femme du brigand parlait avec autorité et aisance comme une femme de paysan riche.

--Assieds-toi ici, à côté du feu, abbé Hans, fit-elle, et mange si tu as apporté de quoi manger. Car je pense que la nourriture que

nous préparons ici dans la forêt, tu ne voudrais pas y goûter. Et si le voyage t'a fatigué, tu peux t'étendre sur une de ces couches. Tu n'as pas besoin d'avoir peur de dormir trop longtemps. Je veille ici à côté du feu et je t'éveillerai afin que tu puisses regarder le miracle pour lequel tu es venu.

L'abbé Hans, obéissant à la femme du brigand, sortit ses provisions. Mais le voyage l'avait tellement fatigué qu'il pouvait à peine manger, et il ne fut pas plutôt allongé sur la couche qu'il s'endormit.

Le frère lai aussi fut invité à prendre une couche pour se reposer, mais il n'osa pas s'endormir, se croyant obligé de surveiller le brigand pour l'empêcher de se lever et de tuer l'abbé Hans. Peu à peu, cependant, le sommeil eut raison de lui et il s'endormit. En se réveillant il s'aperçut que l'abbé Hans, ayant quitté sa couche, était assis à côté du feu, en conversation avec la femme du brigand. L'homme interdit, le brigand lui-même était assis aussi à côté du feu. C'était un grand homme maigre et qui avait l'air lourdaud et mélancolique. Il tournait le dos à l'abbé Hans, affectant de ne pas écouter la conversation.

L'abbé Hans parlait de tous les préparatifs pour le Noël qu'il venait devoir chemin faisant et il rappelait à la femme du brigand toutes les fêtes et danses de Noël auxquelles elle avait dû prendre part dans sa jeunesse, quand elle était encore parmi les hommes paisibles.

--Vos enfants me font pitié, dit l'abbé Hans; ils ne pourront jamais courir dans la rue du bourg en travesti, ou jouer dans la paille de Noël.

Tout d'abord, la femme du brigand s'était contentée de donner des réponses courtes et sèches, mais peu à peu elle devint plus confidentielle, et écouta avec plus d'attention. Tout d'un coup, le brigand se tourna vers l'abbé Hans, tendant son poing fermé vers le visage de celui-ci.

--Mauvais moine, es-tu venu pour m'arracher ma femme et mes enfants par tes paroles? Ne sais-tu pas que je suis interdit et qu'il m'est défendu de descendre des hauteurs de la forêt?

L'abbé Hans le regarda fermement dans les yeux.

--Mon intention est de te procurer une lettre d'absolution de l'archevêque, dit-il.

À ces mots l'homme interdit et sa femme se mirent à rire bruyamment. Ils ne savaient que trop bien quelle grâce pouvait attendre un brigand des forêts de la part de l'évêque Absalon.

--Bon, si je reçois une lettre de grâce d'Absalon, dit le brigand, je ne volerai jamais plus la valeur d'une oie, je te le promets.

Le frère lai trouva mauvais que les brigands osassent rire de l'abbé Hans, mais celui-ci parut fort satisfait. Le frère lai ne l'avait jamais vu plus serein ni plus doux parmi les moines à Oved qu'il le vit ici chez les sauvages brigands.

Tout d'un coup la femme du brigand se leva.

--Voilà que tu nous parles de manière à nous faire oublier la forêt, dit-elle. Maintenant on peut entendre jusqu'ici le son des cloches de Noël.

À peine eut-elle parlé, que tout le monde se leva et se porta au dehors. Mais dans la forêt ils ne trouvèrent encore que la nuit

noire et l'hiver brumeux. On distinguait le tintement des cloches, qu'apportait de loin le vent du sud, et rien de plus.

--Comment le son des cloches va-t-il pouvoir réveiller la forêt morte? se demandait l'abbé Hans. Car maintenant, entouré des ombres de l'hiver, il lui semblait bien plus impossible qu'il ne l'avait cru jusque-là que la forêt pût se changer en jardin.

Mais quand les cloches eurent sonné quelques instants, une lueur subite traversa la forêt. Puis l'obscurité se reforma aussi épaisse qu'auparavant mais de nouveau la lumière apparaissait. Elle luttait telle un brouillard étincelant entre les arbres noirs. Et elle transformait la nuit en aurore naissante.

Alors l'abbé Hans s'aperçut que la neige disparaissait du sol comme si l'on avait enlevé un tapis, et la terre commença à verdoyer. Les fougères firent saillir leurs pousses, enroulées comme des crosses d'évêques. La bruyère de la colline et la myrte bâtarde du marais se revêtirent vivement d'une parure vert clair. Les touffes de mousse grossirent et s'élevèrent, et les fleurs printanières poussèrent des boutons vigoureux déjà striés de couleurs.

Le cœur de l'abbé Hans se mit à battre très fort quand il aperçut les premiers signes de l'éveil de la forêt.

--Me sera-t-il donné, à moi, un homme déjà vieux, pensa-t-il, de voir un tel miracle?

Et les larmes perlaient à ses yeux.

Par moments l'obscurité se faisait tellement dense qu'il craignait que la nuit ne remportât de nouveau.

Mais bientôt une nouvelle vague de lumière fit irruption. Elle était accompagnée du bruissement des ruisseaux et du rugissement des chutes d'eau déchaînées. Alors les feuilles des arbres percèrent si vite qu'on eût dit un essaim de papillons verts venu s'abattre sur les branches. Or ce n'était pas seulement les arbres et les plantes qui se réveillaient. Les becs-croisés commencèrent à sauter sur les branches. Les pics se mirent à marteler les troncs d'arbres en faisant voler autour d'eux les éclats de bois. Un groupe d'étourneaux en route vers le nord s'abattit dans le feuillage d'un arbre pour se reposer. C'étaient des étourneaux merveilleux. Le bout de chaque plume flamboyait d'un rouge écarlate, et quand les oiseaux remuaient, ils scintillaient comme des pierres précieuses.

De nouveau, il faisait plus sombre, mais bientôt une nouvelle vague lumineuse apparaissait. Un zéphyr tiède soufflait qui semait sur le petit champ de la forêt toutes les petites graines des pays du Midi apportées dans le pays par les oiseaux, les navires et les vents, et qui, à cause des rigueurs de l'hiver, n'avaient pu croître ailleurs: en touchant terre elles poussaient des racines et se revêtaient de bourgeons.

À l'apparition de la vague de lumière suivante les airelles et les myrtilles épanouirent leurs fleurs. Les canards sauvages et les grues crièrent dans l'air, les pinsons se mirent à construire leurs nids et les petits des écureuils commencèrent leurs jeux sur les branches.

Les événements se succédaient maintenant avec une telle rapidité, que l'abbé Hans n'eut pas le temps do saisir la grandeur du miracle qui se déroulait. Il était tout yeux et tout oreilles. La vague suivante apporta l'odeur des terres fraîchement retour-

nées. Au loin les bergères appelaient leurs vaches et les clochettes des moutons tintaient. Les pins et les sapins se criblèrent de pommes rouges si drument que les arbres eurent l'air de porter des manteaux de pourpre. Les baies des genièvres changèrent de couleur d'instant en instant. Les fleurs recouvrirent le sol d'un tapis blanc, bleu et jaune.

L'abbé Hans se pencha et cueillit une fleur de fraisier. Pendant qu'il se redressait, la baie mûrit. La femelle du renard sortit de son trou avec toute une nichée de petits aux pattes noires. Elle s'approcha de la femme du brigand et gratta le bord de sa jupe; la femme se pencha et la complimenta au sujet de ses petits. Le grand-duc, qui venait de commencer sa chasse nocturne, rentra chez lui, effrayé par la lumière, chercha sa crevasse et se percha pour dormir. Le coucou chantait et sa femelle se faufilait près des nids des petits oiseaux, son œuf dans le bec.

Les gosses de la femme du brigand poussaient des gloussements de joie. Ils mangeaient à leur faim les baies qui pendaient des arbrisseaux, gros comme des pommes de pin. L'un d'eux jouait avec une nichée de levrauts; un autre faisait la course avec de jeunes corneilles, qui avaient quitté le nid avant que leurs ailes fussent développées; le troisième avait ramassé une vipère qu'il enroula autour de son cou et de ses bras. Le brigand s'était aventuré au milieu du marais pour manger des fausses mûres. En levant la tête, il vit un grand animal noir qui se promenait à ses côtés. Le brigand brisa une branche de saule dont il frappa le museau de l'ours.

--Reste de ton côté, toi, lui cria-t-il, cette touffe-ci est à moi!

L'ours esquiva le coup et s'en fut docilement d'un autre côté.

Les vagues de chaleur et de lumière se succédaient sans relâche, et l'on entendait le barbotement des canards. Le pollen jaune du seigle flottait dans l'air. Des papillons arrivaient, si grands qu'ils semblaient des lis volants. La ruche des abeilles installée dans un chêne creux débordait déjà de miel, qui coulait le long du tronc. Maintenant s'ouvraient aussi les fleurs qui provenaient des graines venues des pays lointains. Des roses merveilleuses grimpaient sur le rocher en compagnie des ronces. Sur le pré, des fleurs s'épanouissaient, grandes comme des visages d'hommes. L'abbé Hans se souvint de la fleur promise à l'évêque Absalon, mais il hésitait encore à la cueillir. Une fleur succédait à l'autre, de plus en plus merveilleuse, et il voulait choisir la plus belle.

Il survint vague sur vague et maintenant l'air était tellement imprégné de lumière qu'il scintillait. Toute la joie, toute la splendeur et tout le bonheur de l'été souriaient autour de l'abbé Hans. Il lui sembla impossible que la terre pût lui offrir une joie plus grande que celle qui jaillissait autour de lui et il se dit:

--Maintenant je ne sais plus ce que pourrait apporter de plus magnifique la prochaine vague.

Mais la lumière continuait d'affluer, et maintenant elle semblait apporter quelque chose d'un lointain infini. Il se sentit entouré d'une atmosphère surnaturelle et, maintenant qu'il avait goûté déjà toute la joie terrestre, il attendait tout tremblant que la joie céleste lui fût révélée.

L'abbé Hans s'aperçut que tout devenait calme. Les oiseaux se turent, les petits renards ne jouaient plus et les fleurs avaient cessé de croître. La félicité qui s'approchait était telle que le cœur

voulait s'arrêter, l'œil versait des larmes inconscientes, l'âme aspirait au vol vers l'éternité. De loin arrivèrent des sons de harpe et un chant surhumain fut perceptible, pareil à un murmure très doux.

L'abbé Hans joignit les mains et se jeta à genoux. Son visage était transfiguré de béatitude. Jamais il n'aurait osé espérer qu'il pût lui être donné dès cette vie de jouir de la joie céleste et d'entendre les anges chanter des hymnes de Noël.

Or, à côté de l'abbé Hans se tenait le frère lai qui l'avait accompagné. Des pensées troubles traversaient sa tête.

--Ça ne peut pas être un vrai miracle, se dit-il, celui qui se montre même à de misérables criminels. Ceci ne peut pas être l'œuvre de Dieu mais doit avoir son origine dans le mal. Ce miracle nous est envoyé par l'artifice malfaisant du diable. C'est la puissance de l'Ennemi qui nous ensorcèle et nous force de voir ce qui n'existe pas.

Au loin on entendait résonner les harpes des anges, et leur chant harmonieux, mais le frère lai était persuadé que c'étaient les esprits de l'enfer qui approchaient.

--Ils veulent nous tenter et nous séduire, soupira-t-il, jamais nous ne sortirons sains et saufs de tout ceci. Nous serons envoûtés et vendus à l'enfer.

Maintenant les chœurs des anges étaient tellement près que l'abbé Hans put voir des apparitions radieuses parmi les arbres de la forêt. Et le frère lai vit la même chose que lui, mais il n'était préoccupé que du blasphème de ces artifices diaboliques accomplis la nuit même où naquit le Sauveur. Ce moment était évidem-

ment choisi pour pouvoir d'autant plus facilement envoûter les pauvres mortels.

Pendant tout ce temps, des oiseaux avaient voltigé autour de la tête de l'abbé Hans et il avait pu les prendre dans ses mains. Par contre, les animaux avaient eu peur du frère lai: aucun oiseau n'était venu se poser sur son épaule, aucune vipère ne jouait à ses pieds. Mais voilà un petit ramier. Voyant approcher les anges, il fit appel à tout son courage, s'abattit sur l'épaule du frère lai et lui caressa la joue de sa tête. Alors il sembla à celui-ci que le vilain ennemi lui-même le touchait pour le tenter et le séduire. Il porta un coup violent vers le ramier, en criant d'une voix forte qui fit résonner toute la forêt:

--Retourne à l'enfer, d'où tu viens!

Juste en ce moment les anges étaient tellement près que l'abbé Hans percevait le bruissement de leurs grandes ailes et il s'inclina jusqu'à terre pour les saluer. Mais au son des paroles du frère lai leur chant cessa, et les hôtes sacrés se retournèrent pour fuir. Et de même, la lumière et la douce chaleur fuirent devant l'horreur indicible du froid et de l'obscurité d'un cœur humain. La nuit tomba sur la terre comme un voile épais, le froid revint, les plantes du sol se ratatinèrent, les animaux s'enfuirent, le mugissement des cascades s'arrêta, les feuilles tombèrent des arbres, ruisselant comme de la pluie.

L'abbé Hans sentit son cœur, tout à l'heure épanoui de béatitude, se resserrer dans une douleur insurmontable.

--Jamais, pensa-t-il, je ne pourrai survivre à cela, que les anges du ciel étant venus si près aient été mis en fuite, que voulant me chanter des hymnes de Noël ils aient été chassés.

À ce moment même il se souvint de la fleur qu'il avait promise à l'évêque Absalon: il se pencha à terre et se mit à tâtonner parmi la mousse et les feuilles pour tâcher malgré tout d'en cueillir une au dernier moment. Mais il sentit refroidir sous ses doigts la terre et se répandre sur le sol la neige blanche.

Alors son cœur fut déchiré par une douleur encore plus vive. Il ne put plus se relever mais tomba à terre où il resta étendu.

Étant rentrés à tâtons dans la caverne, par l'obscurité profonde, la famille du brigand et le frère lai s'aperçurent que l'abbé Hans avait disparu. Ils prirent des tisons du feu et s'en allèrent le chercher; ils le trouvèrent, mort sur le blanc tapis de neige.

Et le frère lai se mit à pleurer et à gémir. Il comprit que c'était lui qui avait tué l'abbé Hans en lui enlevant la coupe de joie qu'il avait si ardemment désirée.

* * *

Quand, à Oved, où l'on avait transporté l'abbé Hans, on était en train de mettre en bière le mort, les moines découvrirent qu'il gardait sa main droite fortement fermée autour d'un objet qu'il avait dû saisir au moment de la mort. Ayant enfin réussi à ouvrir sa main, ils virent que ce qu'il serrait si fortement était quelques tubercules blancs, qu'il avait dû arracher du sol, couvert de mousse et de feuilles. Voyant ces racines, le frère lai qui avait accompagné l'abbé Hans les ramassa et les planta dans le jardin.

Il les surveilla durant toute l'année dans l'espoir de voir pousser une fleur, mais son attente fut vaine durant le printemps, l'été et l'automne. Lorsque survint l'hiver où meurent toutes les fleurs et les feuilles, il cessa enfin sa surveillance.

Mais la veille de Noël le souvenir de l'abbé Hans devenant très vif, il sortit dans le jardin pour penser à lui. Et voici qu'en passant devant l'endroit où il avait enterré les tubercules nus, il vit pousser des tiges vertes et vigoureuses portant de belles fleurs aux pétales blancs.

Il appela tous les moines d'Oved, et voyant que cette plante fleurissait la veille de Noël, alors que toutes les autres plantes sont comme mortes, ils comprirent que l'abbé Hans l'avait réellement cueillie dans le jardin de Noël de la forêt de Göinge. Mais le frère lai sollicita des moines la permission d'apporter quelques-unes de ces fleurs à l'évêque Absalon.

En se présentant devant l'évêque Absalon, le frère lai lui tendit les fleurs, disant:

--Voilà ce que t'envoie l'abbé Hans. Ce sont les fleurs qu'il avait promis de te cueillir dans le jardin de Noël de la forêt de Göinge.

En voyant les fleurs qui avaient poussé en pleine terre au milieu de l'hiver froid et en entendant ces paroles, l'évêque Absalon devint tout aussi pâle que s'il avait rencontré un mort. Un moment il demeura silencieux, puis il dit:

--L'abbé Hans a bien tenu sa parole, je tiendrai la mienne. Et il fit rédiger une lettre d'absolution pour le brigand qui avait vécu interdit dans la forêt depuis sa jeunesse.

Il donna la lettre au frère lai et celui-ci se mit en route pour la forêt où il retrouva la caverne des brigands. Quand il y entra le jour de Noël, le brigand s'avança sur lui, une hache à la main:

--Je vous abattrai, vous autres moines, quelque nombreux que vous soyez, dit-il. Car c'est certainement pas votre faute que la forêt de Göinge ne s'est pas revêtue de sa parure de Noël cette année.

--C'est par ma faute seulement, dit le frère lai, et je veux bien mourir pour expier cela; mais avant de mourir il faut que je t'apporte la missive de l'abbé Hans.

Et il sortit la lettre de l'évêque et raconta à l'homme qu'il avait reçu l'absolution.

--Dorénavant, toi et tes enfants, vous jouerez dans la paille de Noël et vous célébrerez la Noël parmi les hommes, comme le désirait l'abbé Hans, dit-il.

Le brigand resta pâle et muet, mais la femme dit à sa place:

--L'abbé Hans a tenu sa parole, alors le brigand tiendra la sienne.

Le brigand et sa femme ayant quitté la caverne, le frère lai s'y installa et habita depuis la forêt où il vécut en prières ininterrompues afin que la dureté de son âme lui fût pardonnée.

Mais la forêt de Göinge n'a jamais plus célébré la naissance du Sauveur, et de toute sa splendeur il n'existe plus que la plante que cueillit l'abbé Hans. On l'a surnommée la Rose de Noël et chaque année, vers Noël, elle fait sortir de la terre ses tiges vertes et ses fleurs blanches comme si elle ne pouvait jamais oublier que, dans le temps, elle a poussé dans le grand jardin de Noël.

LA MARCHE NUPTIALE

Maintenant, je vais vous raconter une belle histoire.

Il y a bien des années, on allait célébrer un riche mariage dans la commune de Svartsjö, en Vermland. La bénédiction nuptiale devait être donnée à l'église, et, après, la noce devait durer trois journées entières. Et tant que durerait la noce, on devait danser du soir jusqu'au petit matin.

Puisqu'on devait tant danser, il était de haute importance de trouver un musicien consommé, et Nils Elofson, le riche paysan qui faisait le mariage, se tourmentait à ce sujet plus que pour tout le reste. Quant au musicien qui habitait Svartsjö même, il n'en voulait à aucun prix. Celui-ci s'appelait Jean Oster, et notre paysan savait bien qu'il avait une grande réputation, mais il était si pauvre, que parfois il arrivait aux noces avec un gilet déchiré et sans chaussures aux pieds. Ce n'est pas un tel gueux qu'on aimerait à voir en tête du cortège nuptial.

Enfin, il se décida à envoyer demander à un certain Martin, dit le Joueur, du Jössehärad, canton voisin, s'il était disposé à venir jouer aux noces de Svartsjö.

Martin le Joueur répondit, sans un instant d'hésitation, que jamais il ne jouerait à Svartsjö tant qu'il y aurait dans cette commune le musicien le plus achevé du Vermland entier. Puisqu'on avait celui-là, point n'était besoin d'en faire venir un autre.

Ayant reçu cette réponse, Nils Elofson s'accorda quelques jours de réflexion, puis il envoya demander à Olle de Säby, qui habitait la commune de Stora Kil, s'il ne pourrait pas venir jouer aux noces de sa fille.

Mais Olle de Säby fit la même réponse que Martin. Il envoya dire à Nils Elofson que tant qu'il y aurait à Svartsjö un musicien comme Jean Oster, il n'y viendrait pas jouer.

Nils Elofson ne trouvait pas de son goût la prétention des musiciens de lui imposer celui dont il ne voulait pas. Même, il fut d'avis que, maintenant, c'était pour lui un point d'honneur de trouver un autre musicien que Jean Oster.

Quelques jours après avoir reçu la réponse de Olle de Säby, il envoya son valet à Lars Larsson, le joueur de violon qui habitait à Engsgärdet, dans la commune d'Ullerud.

Lars Larsson était un homme aisé, propriétaire d'une ferme prospère; il était prudent et réfléchi; ce n'était pas une tête chaude comme les autres musiciens.

Mais lui, comme les autres, pensa tout de suite à Jean Oster, et demanda pourquoi on ne s'était pas adressé à celui-là pour ce qu'on désirait.

Le valet de Nils Elofson trouva malin de répondre que, comme Jean Oster habitait Svartsjö, on avait l'occasion de l'entendre tous les jours. Du moment que Nils Elofson faisait des noces extraordinaires, il désirait offrir à ses invités quelque chose de mieux, de plus rare.

--Je doute qu'il trouve mieux, répondit Lars Larsson.

--Maintenant, vous allez sans doute faire la même réponse que Martin le Joueur et Olle de Säby, dit le valet, et il se mit à raconter l'accueil qu'avaient fait ceux-ci aux invitations de son maître.

Lars Larsson écouta attentivement le récit du valet. Puis, il garda le silence un bon moment, pour réfléchir. Enfin, il donna cependant une réponse affirmative.

--Allez dire à votre maître que je le remercie de son invitation et que je viendrai à l'heure fixée, dit-il au valet.

Le dimanche suivant, Lars Larsson s'en fut donc à l'église de Svartsjö. On le vit arriver dans la côte qui mène à l'église, juste au moment où le cortège nuptial était en train de se former pour se mettre en route.

Il arriva dans son propre cabriolet, traîné par un cheval de prix; il était vêtu de beaux habits noirs et il sortit son instrument d'une caisse reluisante. Nils Elofson le reçut avec tous les égards dus à son rang et trouva que c'était là un musicien dont on pouvait être fier.

Peu après l'arrivée de Lars Larsson, on vit aussi s'approcher Jean Oster, son violon sous le bras. Il se dirigea tout droit vers le cortège qui entourait la fiancée, tout comme s'il avait été invité à venir jouer aux noces.

Jean Oster arriva avec son vieux gilet de bure grise qu'on lui voyait porter depuis de longues années; mais, comme il s'agissait d'un si riche mariage, sa femme avait tenté quelques raccommodages aux coudes où elle avait posé de grandes pièces vertes. C'était un bel homme de taille haute qui aurait eu grande mine à la tête du corps nuptial, s'il n'avait pas été si misérablement vêtu et si son visage n'avait été creusé de rides par une lutte incessante contre la misère.

Voyant venir Jean Oster, Lars Larsson parut s'assombrir.

--Vous avez donc invité Jean Oster aussi? fit-il à mi-voix à Nils Elofson. Ce n'est pas trop, en effet, de deux musiciens pour des noces si magnifiques.

--Mais je ne l'ai pas invité du tout, protesta Nils Elofson. Je ne comprends pas du tout pourquoi il est venu. Attends un peu que je lui fasse savoir qu'il n'a rien à faire ici.

--Alors, c'est quelque farceur qui l'aura invité, dit Lars Larsson. Mais, si vous voulez mon avis, ayons l'air de ne nous douter de rien et allez lui souhaiter la bienvenue parmi nous. J'ai entendu dire qu'il a la tête près du bonnet, et l'on ne peut être sûr qu'il n'aille pas faire du scandale, si vous lui disiez qu'il n'est pas invité.

Nils Elofson se rangea sans hésitation à ce conseil. Il eût été mal à propos de s'attirer des ennuis au moment même où le cortège se formait sur la place de l'Église. Il s'approcha donc de Jean Oster et lui souhaita la bienvenue.

Cela fait, les deux musiciens prirent la tête du cortège. Derrière eux, le couple sous le poêle, suivi des garçons et des filles d'honneur, deux par deux; venaient ensuite les parents des jeunes mariés et les divers membres des deux familles, de sorte que le cortège avait vraiment un aspect des plus imposant.

Lorsque tout fut prêt, un garçon d'honneur, s'avançant vers les musiciens, les pria d'entamer la marche nuptiale.

Les deux musiciens firent simultanément le même geste d'appuyer le violon contre le menton. Mais là ils s'arrêtèrent tous les deux, figés dans l'attente.

Car il y avait à Svartsjö une vieille coutume qui voulait que ce fût le musicien le plus habile qui entamât la marche nuptiale.

Le garçon d'honneur regarda Lars Larsson comme s'il voulait que celui-ci commençât, mais Lars Larsson regarda Jean Oster

en disant:

--C'est à Jean Oster de commencer!

Mais il ne venait pas à l'idée de Jean Oster que l'autre, habillé aussi richement que n'importe quel monsieur, ne lui fût pas supérieur, à lui, qui vêtu, d'un vieux gilet de bure, arrivait d'une pauvre cabane où il n'y avait jamais eu que gêne et misère.

--Oh! mais pas du tout, fit-il confus. Oh! mais pas du tout!

Il vit le fiancé toucher le coude de Lars Larsson:

--Lars Larsson doit commencer, dit-il.

En entendant ces mots, Jean Oster retira le violon du menton et fit un pas de côté.

Lars Larsson ne bougea pas; il resta à sa place, l'air tranquille et content de lui-même. Cependant, lui non plus ne leva pas son archet.

--C'est à Jean Oster de commencer, répéta-t-il. Et il appuya sur ses paroles en homme qui a l'habitude de faire à sa volonté.

Il y eut pas mal d'émoi dans le cortège, à cause du retard. Le père du fiancé vint demander à Lars Larsson de commencer. Le suisse de l'église apparut à la porte leur faisant signe de se dépêcher. Le pasteur était déjà devant l'autel; on ne pouvait pas le faire attendre.

--Vous n'avez qu'à demander à Jean Oster qu'il veuille bien commencer, répondit Lars Larsson. Nous autres, musiciens, nous le tenons pour le plus habile de nous tous.

--Cela se peut bien, répliqua le paysan, mais nous autres paysans, nous trouvons que c'est toi, Lars Larsson, qui est le plus habile.

Tous les invités firent cercle autour d'eux.

--Mais commencez donc, firent-ils, le pasteur attend. Nous allons être la risée de tout le monde.

Lars Larsson resta là, aussi tenace, aussi dédaigneux que jamais.

--Je ne comprends pas pourquoi les gens d'ici s'opposent avec tant d'ardeur à ce que leur musicien à eux ait la première place, dit-il.

Mais Nils Elofson s'était mis en colère devant l'obstination de tous à vouloir lui imposer à toute force ce Jean Oster. Il s'approcha de Lars Larsson et lui dit à l'oreille:

--Je comprends que c'est toi qui as fait venir Jean Oster, pour l'honorer devant tout le monde. Mais dépêche-toi maintenant de commencer. Sans cela, je vais chasser ce gueux-la de la place de l'Église, et il n'emportera que honte et confusion.

Lars Larsson le regarda dans les yeux et fit un signe affirmatif de la tête, sans montrer de colère.

--Oui, vous avez raison, il faut en finir, dit-il.

Il fit signe à Jean Oster de reprendre sa place devant le cortège. Puis il s'avança lui-même de quelques pas et se retourna pour que tout le monde pût le voir. Et d'un geste brusque, il jeta au loin son archet, tira son couteau et trancha d'un coup les quatre cordes du violon, qui se brisèrent en rendant un son aigu.

--On ne dira pas de moi que je me considère plus habile que Jean Oster, s'écria-t-il.

Or, il se trouvait que depuis trois ans Jean Oster ruminait un air qu'il sentait palpiter en lui, mais qu'il était incapable de faire sortir des cordes du violon, parce que là-bas, chez lui, il était constamment courbé sous le lourd et triste fardeau des petits soucis misérables et que jamais il ne lui était rien arrivé qui pût le soulever au-dessus de la tâche quotidienne. En entendant éclater les cordes du violon de Lars Larsson, il rejeta la tête en arrière et aspira violemment de l'air dans ses poumons. Les traits de son visage étaient tendus comme s'il écoutait quelque chose lui arriver de bien loin, et soudain il se mit à jouer. Car l'air qu'il avait cherché en vain trois années durant lui apparut tout d'un coup avec une limpidité merveilleuse, et, faisant résonner les notes claires, il se mit à marcher fièrement vers l'église. Et jamais les gens du cortège n'entendirent un air si triomphal. Il les entraîna avec une fougue si irrésistible que Nils Elofson lui-même ne put tenir en place. Et tous étaient si contents, et de Jean Oster et de Lars Larsson, que le cortège entier eut les larmes aux yeux en entrant à l'église.

LE JOUEUR DE VIOLON

Personne ne saurait contester que, sur ses vieux jours, Lars Larsson, le joueur d'Ullerud, ne se montrât d'une humilité et d'une modestie parfaites. Mais il n'avait pas toujours été ainsi. Dans sa jeunesse il paraît avoir été d'une telle morgue et d'une telle vantardise que tout le monde en était peiné pour lui.

On raconte que c'est en une seule nuit qu'il se transforma complètement et voici dans quelles conditions.

. . . . . .

Par une belle soirée de samedi, fort tard du reste, Lars Larsson se promenait le violon sous le bras. Il était d'humeur très enjouée, car il rentrait d'une fête où il avait fait danser jeunes et vieux au son de son violon.

Il remarquait à part lui que tant que son archet était en mouvement, personne n'avait pu tenir en place. Il y avait eu à travers la maison un tournoiement si échevelé et si entraînant que parfois il lui avait semblé voir chaises et tables prendre part à la danse.

--Je crois décidément que jamais ils n'ont eu un tel musicien par ici, pensait-il. Mais aussi, quelles difficultés j'ai eues à vaincre avant de devenir l'homme que je suis! continua-t-il. Ce n'était guère amusant au temps de mon enfance, lorsque mes parents m'envoyaient garder les vaches et les moutons et que j'oubliais tout pour rêver, en faisant vibrer les cordes de mon violon. Quelle misère! on ne voulait même pas chez moi me payer un vrai violon. Je n'avais pour tout instrument qu'une vieille caissette en bois sur laquelle j'avais tendu des cordes.

Dans la journée on me laissait seul dans la forêt et je n'étais pas trop à plaindre, mais ce qui allait moins bien, c'était de rentrer le soir, ayant égaré mon troupeau. Ai-je assez de fois entendu de la bouche de mes parents que j'étais un vaurien, que jamais je ne deviendrais rien de bon!

Dans la partie de la forêt que traversait Lars Larsson un petit ruisseau cherchait sa voie. Le terrain étant pierreux et accidenté, le ruisseau avait beaucoup peine à avancer: il errait par-ci par-là, se hasardait en petites cascades, et néanmoins il donnait l'im-

pression de n'arriver nulle part. Par contre, le chemin que suivait le musicien s'efforçait d'aller aussi droit que possible. C'est pourquoi atout instant il rencontrait le ruisseau tortueux qu'il traversait chaque fois sur un petit pont. Le musicien était donc bien obligé de traverser constamment le ruisseau, et cela ne lui déplaisait pas du reste. Cela lui donnait la sensation d'être accompagné, de n'être plus seul dans la forêt.

Il faisait nuit claire autour de lui. Le soleil ne s'était pas encore levé, mais son absence n'y faisait rien, la clarté étant parfaite quand même.

On sentait cependant qu'on n'était pas en plein jour. La couleur des choses était autre. Le ciel était tout blanc, les arbres et les hautes plantes du sol avaient un ton grisâtre. Mais tout était aussi clairement visible qu'en plein midi. S'étant arrêté sur un des petits ponts pour regarder dans le ruisseau, Lars Larsson pouvait distinguer la moindre bulle d'air sortant du fond de l'eau.

--En regardant un ruisseau sauvage tel que celui-ci, pensa le musicien, je ne peux m'empêcher de revoir ma propre vie. J'ai montré la même obstination à me frayer une route à travers tous les obstacles qui se dressaient devant moi. C'était mon père: il se mettait en travers de ma route, dur comme le roc. C'était ma mère: elle essayait de me retenir en m'enveloppant doucement comme entre des touffes de mousse. Mais j'ai réussi à contourner l'un et l'autre, et je me suis lancé éperdument dans la vie.

Hé oui! Je pense que ma mère reste encore là-bas à pleurer à cause de moi. Mais qu'est-ce que cela me fait? Elle aurait bien dû comprendre qu'il me fallait devenir quelqu'un et qu'elle ne devait pas se mettre en travers de ma route.

D'un geste nerveux, il arracha à un buisson quelques feuilles qu'il jeta dans le ruisseau.

--Voilà de quelle manière je me suis détaché de tout ce qui me retenait là-bas, dit-il en suivant du regard les feuilles parties au fil de l'eau.

--Ma mère sait-elle qu'à présent je suis le joueur de violon le plus habile du Vermland entier? se dit-il en poursuivant son chemin.

Il avança à pas rapides jusqu'au moment où il rencontra de nouveau le ruisseau. Alors il s'arrêta encore pour regarder l'eau.

Ici, le ruisseau arrivait en torrent rapide, faisant un vacarme assourdissant. Comme il faisait nuit, on entendait sortir de l'eau des sons tout différents de ceux qu'on entend dans la journée, et le musicien en fut tout surpris.

Pas de gazouillis dans les arbres, pas le moindre bruissement de feuilles. Pas de grincement de roues sur la route, aucun tintement de clochettes dans la forêt. On n'entendait que la chute d'eau, et c'est pourquoi on l'entendait plus distinctement que dans la journée. On eût dit qu'au fond de l'eau s'agitaient les choses les plus invraisemblables. D'abord on aurait cru entendre moudre du blé entre des meules énormes, parfois un son cristallin montait qui faisait penser à l'entrechoquement des verres dans une fête, d'autres fois il y avait un bourdonnement tel qu'on se serait cru sur la place de l'église, à l'heure de la sortie, quand les gens s'interpellent entre eux et engagent des parlottes animées.

--C'est bien là aussi une espèce de musique, se dit Lars Larsson, bien que je ne puisse trouver que cela vaille grand chose. Du moins je trouve que l'air que j'ai composé l'autre jour était autrement intéressant.

Mais plus il s'attardait à écouter la cascade, mieux il on appréciait la musique.

--Je crois vraiment que tu fais des progrès, lui cria-t-il. Tu as dû comprendre que celui qui t'écoute est le meilleur musicien du Vermland entier.

Au moment même où il prononçait ces paroles, il crut entendre surgir du fond de l'eau des sons métalliques, comme si quelqu'un là-bas était en train d'accorder un instrument.

--Tiens, tiens, voilà le Neck lui-même qui arrive! Je l'entends accorder son violon. Eh bien, voyons maintenant si tu sais mieux jouer que moi! s'écria Lars Larsson on riant. Mais je ne peux pas rester ici toute la nuit à attendre que tu veuilles bien commencer, continua-t-il, tourné vers la cascade. Maintenant il faut que je m'en aille; mais je te promets de m'arrêter sur le prochain pont pour écouter si tu es capable de te mesurer avec moi.

Il continua son chemin, et tandis que le ruisseau poursuivait dans la forêt sa route tortueuse, le musicien se remit à penser aux choses d'autrefois:

--Je me demande ce qu'il en est du petit ruisseau qui longe la cour de notre ferme. Je voudrais bien le revoir encore une fois. Je devrais bien passer chez nous de temps en temps pour voir comment ma mère se tire d'affaire, maintenant que mon père est mort. Mais avec toutes mes occupations, cela devient presque im-

possible. Avec toutes mes occupations actuelles, dis-je, je n'arrive pas à m'intéresser à autre chose qu'à mon violon; dans toute la semaine, il n'y a guère de soir où je sois libre.

Un moment après il rencontra de nouveau le ruisseau, ce qui changea le cours de ses idées. Cette fois, le ruisseau n'arrivait pas en cascades tapageuses mais en flots calmes et profonds. Sous les feuillages gris dans la nuit, il paraissait d'un noir luisant, charriant encore quelques touffes d'écume blanche, souvenirs des cascades passées.

Le musicien s'étant arrêté au milieu du pont, et n'entendant sortir de l'eau qu'un faible clapotis intermittent, se mit à rire bruyamment.

--Je pensais bien que le Neck ne se soucierait pas d'accepter mon rendez-vous; j'ai bien toujours entendu dire qu'il est un musicien fameux, mais que peut-on attendre d'un être qui reste toujours tranquille dans son ruisseau, sans jamais rien entendre de nouveau. Il doit bien savoir qu'ici se trouve quelqu'un qui s'y connaît mieux que lui, et voilà pourquoi il préfère rester sur la réserve.

Ayant dit, il partit, et, de nouveau, perdit de vue le ruisseau.

Il pénétra dans une partie de la forêt qui lui avait toujours semblé lugubre. Le sol était couvert d'immenses amas de pierres, entre lesquels grimaçaient des racines de sapins dénudées et entortillées. S'il y avait, de par la forêt, des esprits maléfiques et dangereux, c'est bien là qu'ils devaient se trouver embusqués.

En s'aventurant parmi ces blocs de pierre d'aspect sauvage, le musicien eut un frisson de peur et commença à se dire qu'il

n'avait pas été très prudent en se vantant devant le Neck.

Il lui sembla que les grosses racines de sapins lui faisaient des gestes de menace.

--Prends garde, toi qui te crois plus fort que le Neck! lui criaient-elles.

Lars Larsson sentit son cœur se contracter d'angoisse. L'oppression fut si violente qu'il ne put presque plus respirer, et ses mains se refroidirent. Il s'arrêta au milieu de la route et essaya de se raisonner.

--Jamais il ne s'est trouvé de musicien dans la cascade, se dit-il. Ce ne sont là que superstitions et racontars. Et alors, peu importe ce que je lui ai dit ou non.

Ayant parlé ainsi, il regarda autour de lui dans la forêt, comme s'il cherchait la confirmation de ses paroles. S'il avait fait jour, il est probable que tout, jusqu'à la moindre feuille, lui eût cligné de l'œil pour lui dire que dans la forêt, il n'y a rien de bien dangereux; mais, comme c'était encore pleine nuit, les arbres se renfrognaient, silencieux, ayant l'air de cacher toutes sortes de dangers mystérieux.

Aussi, Lars Larsson s'alarma de plus en plus. Ce qui l'effraya surtout, c'est qu'il lui fallait traverser le ruisseau encore une fois, celui-ci ne se séparant du chemin qu'un peu plus loin. Il se demanda ce que le Neck allait lui faire, lorsqu'il traverserait le dernier pont. Peut-être verrait-il une grosse main noire sortir de l'eau pour l'attirer au fond.

Il s'était monté la tête au point de se demander s'il ne valait pas mieux rebrousser chemin. Mais alors, il rencontrerait le ruis-

seau de nouveau. Et s'il quittait le chemin pour s'engouffrer dans la forêt, il ne manquerait certainement pas de le rencontrer encore, tant son cours était tortueux.

Il ressentit une telle angoisse, qu'il ne sut plus que faire. Il était pris, enchevêtré, enchaîné par ce terrible ruisseau, et ne voyait aucun moyen d'en sortir.

Enfin, il aperçut devant lui le dernier pont. En face, de l'autre côté du ruisseau, se trouvait un vieux moulin, abandonné depuis bien des années, à ce qu'il paraissait. La grande meule restait immobile, suspendue sur l'eau, la vanne pourrissait par terre, les rayères se couvraient de mousse, et dans les lucarnes vides, la fougère et le lichen poussaient en abondance.

--Si c'eût été autrefois, j'aurais trouvé des gens par ici, pensa le musicien, et j'aurais été hors de tout danger.

Il fut cependant tranquillisé par la vue d'une construction faite de main d'homme, et en traversant le ruisseau, il n'avait presque plus peur du tout. Aussi ne lui arriva-t-il rien d'extraordinaire. Le Neck sembla ne pas lui garder rancune. Il s'indigna contre lui-même d'avoir pu ainsi se monter la tête pour rien, rien du tout.

Il se sentit très content et tout à fait rassuré, et il fut encore plus content en voyant la porte du moulin s'ouvrir et une jeune fille s'avancer vers lui.

Elle avait l'air d'une jeune paysanne. Le fichu de coton sur la tête, la jupe courte et la blouse large, les pieds nus.

Elle s'approcha du musicien et lui dit simplement:

--Si tu veux jouer pour moi, je danserai pour toi.

--Parfaitement! répondit le musicien qui avait retrouvé sa belle humeur, maintenant qu'il n'y avait plus de danger. Je n'y vois pas d'inconvénient. Jamais de ma vie, je n'ai refusé de jouer pour une belle fille qui veut danser.

Il s'installa sur une pierre au bord de l'écluse, ajusta le violon sous le menton et se mit à jouer.

La jeune fille fit quelques pas, mais s'arrêta presqu'aussitôt.

--Qu'est-ce que tu joues? fit-elle. Ça manque absolument d'entrain.

Le musicien changea d'air. Il en essaya un qui était plus vif. La jeune fille resta toujours mécontente.

--Est-ce que je peux danser sur un air si languissant? dit-elle.

Alors, Lars Larsson aborda l'air le plus alerte qu'il connût.

--Si tu n'es pas contente de celui-là, dit-il, il faudra faire venir un musicien plus habile que moi.

À peine ces paroles prononcées, il eut la sensation d'une main qui lui saisit le bras juste au coude et se mit à manier l'archet, tout en accélérant la cadence.

De l'instrument sortit un air tel qu'on n'en avait jamais entendu de pareil. Il était d'un tel mouvement, que Lars Larsson se disait que même une roue lancée à toute vitesse n'aurait pu le suivre.

--Voilà ce que j'appelle un air de danse, s'écria la jeune fille, qui se mit à tournoyer.

Mais le joueur ne la regarda plus. Il était tellement surpris de l'air qu'il jouait qu'il ferma les yeux pour mieux écouter.

Lorsque, quelques minutes après, il les rouvrit, la jeune fille avait disparu, mais il ne s'en étonna pas outre mesure. Il continua à jouer longtemps, longtemps, uniquement parce que jamais encore il n'avait entendu pareille musique.

--Maintenant, je trouve que c'est le moment de m'arrêter, se dit-il enfin; et il voulut déposer l'archet.

Mais l'archet continua à se démener et ne se laissa pas arrêter. Il dansait de-ci de-là sur les cordes, forçant le bras et la main à suivre le mouvement. Et la main qui tenait le manche du violon et qui maniait les cordes, ne pouvait non plus se détacher.

Alors Lars Larsson sentit son front se couvrir d'une sueur froide et s'abandonna à une peur atroce.

--Comment cela finira-t-il? Dois-je rester ici jusqu'au jour du jugement dernier? se demanda-t-il, désespéré.

L'archet continua sa danse effrénée, évoquant, comme par enchantement, des airs sans fin. À chaque instant surgissait un morceau nouveau, si beau que le pauvre musicien était bien forcé d'admettre combien peu valait sa propre maîtrise. Et c'est cela qui le peina bien plus que la fatigue.

--Celui qui se sert de mon violon s'y connaît, mais moi je n'ai jamais été qu'un gâte-métier. C'est maintenant seulement que j'apprends ce que c'est que de jouer.

Pour quelques instants il put se laisser enthousiasmer par la musique au point d'oublier son triste sort. Mais tout à coup il

sentit ses bras endoloris par la fatigue et de nouveau il se laissa envahir par le désespoir.

--Je ne pourrai déposer ce violon avant de m'être tué au jeu. Je comprends que le Neck n'est pas content à moins.

Il se mit à pleurer sur lui-même, tout en continuant à jouer.

--Il aurait bien mieux valu pour moi rester dans la petite cabane auprès de ma mère. À quoi bon toute ma gloire, si je dois finir de cette manière?

Il resta ainsi des heures durant. Le matin parut, le soleil se leva, et les oiseaux commencèrent leurs chants. Mais lui jouait, jouait sans trêve.

Comme le jour naissant était un dimanche, Lars Larsson dut rester seul auprès du vieux moulin. Personne ne prit la route de la forêt. Tout le monde s'en fut vers l'église dans la vallée ou bien vers les villages qui bordaient la grand'route.

La matinée s'écoula et le soleil monta toujours plus haut dans le ciel. Les oiseaux se turent, mais en échange on entendit le bruissement des longues aiguilles des pins.

Lars Larsson ne se laissa pas arrêter par la chaleur de cette journée d'été. Il jouait, jouait.

Enfin le soir vint, le soleil se coucha mais son archet n'avait pas besoin de repos et son bras continua à se mouvoir fébrilement.

--Il est bien certain que cela ne finira que par ma mort, dit-il, et ce sera là la juste punition de mon orgueil.

Très tard dans la soirée, il vit un être humain s'approcher à travers la forêt. C'était une pauvre vieille au dos courbé, aux cheveux gris et au visage ridé par bien des chagrins.

--Voilà qui est singulier, pensa le musicien. Il me semble reconnaître cette vieille femme. Est-il possible que ce soit ma mère? Est-il possible qu'elle soit devenue si vieille et si grise?

Il l'interpella à haute voix pour l'arrêter.

--Mère, mère, viens ici! cria-t-il.

Elle s'arrêta comme à contre-cœur.

--Je me rends compte maintenant, par mes propres oreilles, que tu es le joueur de violon le plus habile du Vermland entier, dit-elle, et je comprends que tu ne te soucies plus d'une vieille femme comme moi.

--Mère, mère, ne passe pas! cria Lars Larsson. Je ne suis pas un joueur habile, je ne suis qu'un vaurien. Viens ici, pour que je puisse te parler!

Alors, la mère s'approcha de lui et s'aperçut de son état. Son visage avait une pâleur mortelle, ses cheveux ruisselaient de sueur et le sang sortait par la racine de ses ongles.

--Mère, je suis tombé dans le malheur à cause de mon orgueil et maintenant il faut que je me tue à force de jouer. Mais auparavant dis-moi si tu peux me pardonner, à moi, qui t'ai laissée seule et pauvre dans tes vieux jours?

La mère se sentit envahir d'une grande pitié pour le fils, et toute la colère qu'elle avait eue contre lui disparut comme par enchantement.

--Pour sûr que je te pardonne, dit-elle.

Mais voyant son angoisse, et empressée à lui faire comprendre que c'était bien là ses sentiments véritables, elle confirma le pardon en prononçant le nom du Seigneur.

--Au nom du Seigneur Jésus-Christ, je te pardonne, dit-elle.

À ces paroles l'archet s'arrêta, le violon tomba par terre et le joueur se leva, délivré et sauvé. Car l'enchantement était rompu du moment que sa vieille mère avait été émue de pitié devant son malheur, au point de prononcer sur lui le nom du Seigneur.

UNE LÉGENDE DE JÉRUSALEM

Dans la vieille et vénérable mosquée d'El Aksa, à Jérusalem, se trouve, dans le bas-côté qui contourne le bâtiment, une large et profonde baie de croisée. Dans cette baie on voit étendu un vieux tapis usé, et assis sur le tapis, jour et nuit, le vieux Mésullam, devin de son métier, et qui pour une somme modeste se charge de prédire aux visiteurs leur sort futur.

Or, il arriva une belle après-midi d'il y a quelques années que Mésullam, assis comme toujours à sa fenêtre, fut de si mauvaise humeur, qu'il ne rendit même pas leur salut aux passants.

Personne cependant ne se sentit froissé de son impolitesse, car on savait qu'il se désolait d'une humiliation subie au courant de la journée.

Un souverain puissant de l'Occident se trouvait en visite à Jérusalem, et au matin de ce jour-là l'hôte illustre, entouré de sa suite, avait traversé El Aksa. Avant son arrivée, l'intendant de la mosquée avait fait balayer et nettoyer tous les petits recoins de la

vieille bâtisse; il avait en plus ordonné que Mésullam fût mis dehors. Il avait trouvé impossible de le laisser là pendant l'auguste visite. Non seulement son tapis était sale et déchiré et les sacs entassés tout autour dans lesquels il fourrait ses biens, d'une malpropreté répugnante; mais lui-même, Mésullam, ne pouvait pas être considéré comme un ornement de la mosquée, loin de là.

À vrai dire, c'était un nègre d'une laideur incroyable. Ses lèvres étaient énormes, la mâchoire inférieure proéminente d'inquiétante façon, le front extrêmement bas et le nez absolument pareil à un groin. Ajoutons que Mésullam avait la peau rude et rugueuse et un corps obèse et difforme à peine couvert d'un châle crasseux, et ne soyons pas trop surpris qu'on lui défendît l'entrée de la mosquée tant que l'hôte illustre s'y trouverait!

Le pauvre Mésullam, qui avait la conscience d'être un homme fort sage malgré sa laideur, éprouva un vif dépit de ne pas être admis à voir l'auguste voyageur. Il avait espéré pouvoir donner à celui-ci quelques preuves des vastes connaissances qu'il possédait en fait de choses secrètes et mystérieuses, pour accroître ainsi sa propre gloire et sa réputation. Cet espoir anéanti, il restait des heures abandonné à sa douleur, dans une attitude singulière, ses longs bras tendus en haut comme s'il implorait du ciel un peu de justice, et la tête fortement penchée en arrière.

À la nuit tombante, Mésullam fut réveillé de cet état de prostration complète par une voix joyeuse qui l'appelait de son nom. C'était un drogman syrien qui, accompagné d'un seul voyageur, s'était arrêté devant le devin. Il lui dit que l'étranger qu'il guidait avait exprimé le désir de voir quelques preuves de la sagesse orientale, et lui, le drogman, n'avait pas manqué d'insister sur la merveilleuse faculté de Mésullam d'interpréter les songes.

Mésullam ne répondit pas un seul mot à tout cela mais resta immobile dans la même position qu'avant. Ce n'est que lorsque le drogman lui demanda une seconde fois s'il voulait bien écouter les songes que l'étranger désirait lui soumettre, qu'il laissa retomber les bras pour les croiser sur la poitrine, et tout en prenant l'attitude humble d'un homme offensé, il répondit que ce soir son âme était si remplie de sa propre douleur qu'il ne saurait guère juger avec justesse de choses qui regardaient un autre.

Mais l'étranger, qui était d'un tempérament très vif et très impératif, ne paraissait pas se soucier de ses objections. Ne trouvant pas de siège, il enleva du pied le tapis de Mésullam et s'assit dans l'embrasure de la fenêtre. Puis, il se mit à raconter, à voix haute et claire, les songes qu'il avait faits, pour que le drogman les traduisît au vieux devin.

--Dites-lui, fit le voyageur, qu'il y a quelques années je me trouvais au Caire, en Égypte. Puisqu'il est un homme savant, il ne doit pas ignorer qu'il y a là une mosquée dite El Azhar, qui est en même temps l'école la plus célèbre de l'Orient entier. Je m'y suis rendu un jour pour la visiter et j'ai trouvé l'énorme bâtiment, les salles aussi bien que les arcades et les couloirs, tout remplis d'étudiants. Il y avait là des vieillards qui avaient consacré leur vie entière aux études, et des enfants en train d'apprendre à écrire leurs premières lettres. Il y avait là des nègres de haute taille venus du cœur de l'Afrique, de beaux et sveltes adolescents des Indes et de l'Arabie, des étrangers venus de la Barbarie, de la Géorgie, de tous les pays dont les habitants embrassent le Coran. Auprès des colonnes--on me dit que dans El Azhar il y a autant de professeurs qu'il y a de colonnes--se tenaient les maîtres accroupis sur leurs peaux de mouton, et les élèves qui faisaient

cercle autour d'eux, écoutaient religieusement leurs leçons en se dandinant. Et dites-lui que bien que El Azhar ne réponde en aucune façon aux idées que nous nous faisons en Occident d'une grande école, j'ai été néanmoins stupéfait de ce que j'ai vu. Et je me suis dit:

«Voici la grande forteresse de l'Islam, c'est d'ici que sortent les jeunes combattants de Mahomet. L'école d'El Azhar prépare les breuvages magiques qui conservent aux enseignements du Coran leur fraîcheur et leur puissance de vie».

Tout cela fut dit presque d'une seule haleine. Ici cependant le voyageur fit une pause pour laisser le drogman traduire. Puis il continua:

--Dites-lui encore que El Azhar m'impressionna tant que la nuit suivante je le revis en songe. Je vis le vaste bâtiment en marbre blanc, et le grand nombre des étudiants, tous vêtus de manteaux noirs et de turbans blancs, selon la coutume de El Azhar. Je parcourus les salles et les préaux, et de nouveau je m'émerveillai de voir cette œuvre magnifique de défense de l'Islam. Enfin, j'arrivai, en songe, au pied du minaret dans lequel le muezzin monte annoncer aux fidèles que l'heure de la prière a sonné. Je vis l'escalier qui s'enroule en spirale autour du minaret et je vis un muezzin le monter. Il était vêtu d'un manteau noir et d'un turban blanc, tout comme les autres, et tout d'abord, lorsqu'il s'engagea dans l'escalier, je ne pus voir son visage. Mais après qu'il y eut fait un tour, il vint à tourner le visage vers moi, et alors je m'aperçus que c'était Jésus-Christ.

L'étranger fit une brève pause et de sa poitrine s'échappa un soupir profond.

--Je n'oublierai jamais, dit-il, bien que ce ne fût qu'un rêve, l'impression ressentie en voyant Jésus-Christ monter l'escalier du minaret d'El Azhar. Le fait qu'il était venu là à cette forteresse de l'Islam pour y crier les heures de la prière, m'a semblé si beau, si plein de sens que je me suis réveillé en sursaut.

Ici, le voyageur fit une nouvelle pause pour laisser le drogman traduire. Cela cependant parut être peine perdue. Mésullam persista à se dandiner tout le temps, les mains sur les hanches et les yeux à moitié fermés. Il avait l'air de dire:

--Puisque je ne puis échapper à ces gens importuns, je leur ferai bien voir que je ne me soucie pas d'écouter ce qu'ils me racontent. Je tâcherai de m'endormir en me berçant. Ce serait là le meilleur moyen de leur montrer le peu de cas que je fais d'eux.

Le drogman fit observer au voyageur que tous leurs efforts resteraient vains et qu'ils ne réussiraient pas à extorquer un seul mot raisonnable à Mésullam du moment qu'il était de cette humeur-là. Mais l'Européen parut être épris de l'extraordinaire laideur et des gestes singuliers de Mésullam. Il le regarda avec le même plaisir que prend un enfant à regarder une bête d'une ménagerie et il eut malgré tout envie de continuer l'entretien.

--Dites-lui que je ne lui aurais pas demandé de m'interpréter ce rêve, fit-il, s'il ne m'était pas pour ainsi dire revenu une seconde fois! Faites-lui savoir qu'il y a quelques semaines j'ai visité la mosquée de Sainte-Sophie à Constantinople, et qu'après avoir fait le tour du merveilleux monument je suis monté dans une des galeries supérieures pour mieux voir la magnifique salle du dôme. Dites-lui encore qu'on m'avait laissé entrer dans la mosquée au cours d'un service lorsqu'elle était remplie de fidèles. Sur

chacun des tapis innombrables qui jonchaient le carreau de la nef du milieu, se trouvait un homme debout faisant sa prière. Tous ceux qui prenaient part au service faisaient simultanément les mêmes gestes. Tous se mettaient à genoux, se prosternaient, se relevaient en même temps. Tous murmuraient tout bas leurs prières, mais de ces mouvements presque imperceptibles de lèvres innombrables naissait un bruissement mystérieux, qui montait vers les voûtes pour mourir et reprendre à des intervalles réguliers, répercuté en chuchotement mélodieux par des couloirs et des galeries éloignées. Tout cela était si étrange qu'on en était à se demander si ce n'était pas l'esprit de Dieu qui soufflait à travers le sanctuaire.

Le voyageur s'arrêta de nouveau. Il observa Mésullam pendant que le drogman traduisait ses paroles. On eut l'impression qu'il s'était réellement efforcé d'attirer l'attention du nègre par son éloquence. Il parut du reste y avoir réussi, car les yeux de Mésullam se prirent tout d'un coup à briller comme des charbons qui commencent à prendre feu. Mais, têtu comme un enfant qui ne veut pas qu'on l'amuse, le devin laissa retomber sa tête sur sa poitrine et se remit à se dandiner encore plus impatiemment qu'avant.

--Dites-lui, reprit l'étranger, dites-lui que jamais je ne vis prier dans un tel recueillement. Il me sembla que c'était la sainte beauté de ce monument merveilleux qui faisait naître cette sensation d'extase. En vérité, me dis-je, voici encore une des forteresses de l'Islam. Voici le foyer du recueillement et de la ferveur; c'est de cette mosquée puissante qu'émanent la foi et l'enthousiasme qui font la puissance de l'Islam.

Il s'arrêta de nouveau pour suivre attentivement le jeu de la physionomie de Mésullam pendant la traduction. Il n'y découvrit aucun signe d'intérêt. Mais l'étranger était évidemment un homme qui aimait s'écouter parler. Il se grisait de ses propres paroles. Il aurait été bien fâché de ne pouvoir continuer.

--Eh bien, dit-il, lorsqu'il put de nouveau parler, je ne puis expliquer au juste ce qui m'arriva. Il est possible que la vague odeur des innombrables lampes à l'huile unie aux murmures et aux gestes monotones des fidèles, me mît dans un état de somnolence, d'assoupissement. Je ne fis que fermer les yeux là où je me trouvai adossé contre une colonne. Immédiatement une sorte de sommeil ou plutôt de léthargie s'empara de moi. Cela ne dura probablement qu'une minute, mais pendant cette minute-là j'étais complètement ravi à la réalité ambiante. Dans mon état léthargique je vis toujours devant moi la mosquée de Sainte-Sophie et la foule des gens en prière, mais maintenant j'aperçus ce que je n'avais pas vu auparavant: là-haut sous la coupole il y avait des échafaudages sur lesquels se trouvaient des ouvriers munis de brosses et de pots de couleurs.

--Dites-lui encore, poursuivit le conteur, s'il ne le sait pas déjà, que la mosquée de Sophie fut autrefois une église chrétienne, et que ses voûtes et sa coupole sont couvertes de mosaïques sacrées, bien que les Turcs aient caché toutes ces images sous une couche de couleur jaune! Or, dans mon songe, il me sembla que la couleur jaune s'était détachée à divers endroits et que les peintres étaient grimpés sur les échafaudages pour réparer la peinture. Mais au moment même où l'un d'eux leva sa brosse pour étaler sa peinture, un autre grand morceau de couleur s'écailla, faisant apparaître à mes yeux une belle image du Christ. De nouveau le

peintre tendit son bras pour couvrir l'image, mais le bras retomba comme paralysé, sans force devant le visage majestueux. Du même coup, la couleur se détacha partout des parois de la coupole et des voûtes, et le Christ apparut dans toute sa splendeur, entouré des anges et des chœurs célestes. À cette vue, le peintre jeta un cri qui fit lever la tête aux fidèles en prière sur le carreau de la mosquée. En apercevant les chœurs célestes qui entouraient le Rédempteur, ils poussèrent un cri d'extase et tous tendirent les mains en haut. Mais devant cet enthousiasme je fus saisi moi aussi d'une telle émotion, que brusquement je me réveillai. Alors tout était comme auparavant, les mosaïques du plafond restaient cachées sous la couleur jaune, et les fidèles continuaient à invoquer Allah.

Lorsque le drogman eut traduit cela, Mésullam ouvrit un œil et regarda l'étranger. Il vit un homme qu'il trouva pareil à tous les autres Occidentaux qui passaient par sa mosquée. «Je ne crois pas que ce pale étranger ait pu avoir des visions, se dit-il. Il n'a pas les yeux sombres qu'il faut pour regarder derrière le rideau du mystère. Je crois plutôt qu'il est venu pour se moquer de moi. Il faut que je prenne garde qu'en ce jour damné je ne sois frappé d'une nouvelle humiliation.»

L'étranger poursuivit son exposé.

--Tu sais, ô devin, dit-il s'adressant cette fois directement à Mésullam comme s'il avait la sensation d'être compris malgré sa langue étrangère, tu sais qu'un hôte célèbre visite actuellement Jérusalem. Les autorités de la ville font leur possible pour lui plaire; il a même été question d'ouvrir à son intention la porte murée de l'enceinte de Jérusalem, celle qu'on appelle la Porte Dorée et qu'on croit être celle par où Jésus-Christ fit son entrée le

dimanche des Rameaux. On avait vraiment conçu l'idée de faire à l'auguste voyageur l'insigne honneur de le faire entrer à Jérusalem par une porte murée depuis des siècles, mais on fut retenu par une vieille prédiction qui proclame que si l'on ouvre cette porte, les occidentaux passeront par là pour s'emparer de Jérusalem.

Mais maintenant, tu vas entendre ce qui m'est arrivé la nuit passée. Il faisait un clair de lune merveilleux, le temps était superbe et j'étais sorti tout seul pour faire une promenade tranquille à travers la ville sainte. Je me trouvais en dehors de l'enceinte sur le sentier étroit qui contourne les murs, et au cours de la promenade mes pensées s'en furent vers des temps si reculés que je ne me rappelais plus guère où j'étais. Tout d'un coup je me sentis fatigué, et je me demandais si je n'allais pas bientôt arriver à une porte de l'enceinte par où rentrer dans la ville et regagner ainsi mon auberge par le plus court. Au moment même que je rumine cela, j'aperçois un homme en train d'ouvrir une grande porte dans l'enceinte tout près de moi. Il l'ouvrit toute grande devant moi, me faisant signe de passer. J'étais tout à ma rêverie et ne me rendais pas compte jusqu'où j'avais poussé ma promenade. J'étais bien un peu surpris de trouver une porte à cet endroit précis, mais je n'y pensais déjà plus au moment de passer. À peine eus-je traversé l'arche profonde, que les deux battants se refermèrent avec un bruit formidable. Je me retournai vivement mais derrière moi il n'y avait plus qu'une porte murée, celle-là précisément que vous appelez la Porte Dorée. Devant moi était la place du Temple, le vaste plateau du Haram, au milieu duquel se dresse la mosquée d'Omar. Et tu sais bien qu'aucune porte de l'enceinte n'y mène, excepté la Porte Dorée qui n'est pas seulement fermée, mais murée.

Tu dois comprendre que j'ai cru devenir fou, que j'ai cru rêver, et qu'en vain j'ai cherché une explication du mystère. Je cherchai des yeux l'homme qui m'avait fait passer par là. Il avait disparu et je ne pus le retrouver. Mais alors je l'ai revu d'autant plus distinctement dans mon esprit: la haute stature un peu voûtée, les beaux cheveux bouclés, le doux visage, la barbe fendue. C'était Jésus-Christ, devin, encore Jésus-Christ!

Et dis-moi maintenant, toi qui peux soulever le rideau du mystère, que signifient mes songes et mes visions, que signifie surtout le fait indéniable que j'ai passé par la Porte Dorée? Encore à cette heure je ne comprends pas comment cela s'est fait, mais je l'ai fait. Dis-moi maintenant ce que signifient ces trois choses?

Le drogman traduisit encore cela à Mésullam, mais le devin persista dans son attitude de méfiance et de méchante humeur. «Il est sûr et certain que cet étranger veut se moquer de moi, se dit-il. Peut-être pense-t-il provoquer ma colère en parlant du Christ avec une telle insistance!»

Il aurait préféré ne pas répondre du tout, mais le drogman insistant, il prononça quelques mots.

Le drogman hésita à les traduire.

--Que dit-il? demanda le voyageur avec empressement.

--Il dit qu'il n'a pas autre chose à vous dire que cela: les songes sont des mensonges.

--Dites-lui alors de ma part, reprit le voyageur un peu irrité, que cela n'est pas toujours vrai. Le tout est de savoir _qui_ a fait les songes!

À peine ces paroles étaient-elles prononcées et traduites que déjà l'Européen se levait, pour s'engager sans retard à pas légers et élastiques dans le long couloir mystérieux.

Mais Mésullam resta immobile à ruminer cette réponse, cinq longues minutes. Puis, il se jeta sur le visage, anéanti.

--Allah, Allah! Deux fois dans la même journée, le bonheur a passé devant moi sans que j'aie su le saisir. Qu'a fait ton serviteur pour te déplaire à ce point?

POURQUOI LE PAPE DEVINT SI VIEUX

C'était à Rome, vers 1890. Léon XIII était au faîte de la gloire et du prestige. Tous les vrais croyants applaudissaient à ses succès et à ses victoires, qui du reste étaient éclatantes.

Il était évident, même pour ceux qui ne comprenaient pas les grands événements politiques, que la puissance de l'Église allait croissant. N'importe qui pouvait constater que partout se fondaient de nouveaux couvents, et que des foules de pèlerins commençaient à affluer en Italie tout comme au temps jadis. En bien des endroits on vit restaurer les vieilles églises délabrées, des mosaïques dégradées furent remises en état et les trésors des églises se remplirent de châsses dorées et d'ostensoirs incrustés de diamants.

Au beau milieu de cette période de prospérité, le peuple romain fut alarmé par la nouvelle que le pape était tombé malade. On prétendait que sa maladie était fort inquiétante. Un bruit allait jusqu'à affirmer qu'il était mourant.

À vrai dire, son état était tout à fait critique. Les médecins du pape publiaient des bulletins qui ne donnaient presque plus d'es-

poir. On faisait remarquer que le grand âge du malade--il avait déjà quatre-vingts ans--rendait bien improbable qu'il survécût.

Cette maladie du pape jeta naturellement la consternation dans toutes les églises de Rome; on se mit à faire des prières pour son rétablissement. Les journaux étaient remplis de communications sur le cours de la maladie. Les cardinaux commençaient à prendre des mesures en vue de préparer l'élection d'un nouveau pape.

Tout le monde déplorait la disparition imminente de l'illustre souverain. On craignait que la fortune qui avait accompagné la bannière de l'Église sous Léon XIII, ne lui fût pas fidèle sous un successeur. Beaucoup avaient espéré que ce pape réussirait à reprendre Rome et les États pontificaux. D'autres avaient rêvé qu'il ramènerait quelque grand pays protestant dans le giron de l'Église catholique.

À mesure que les heures passaient, l'inquiétude, la désolation augmentaient. Il y en eut même qui, à l'arrivée de la nuit, ne purent se résoudre à aller se coucher. Les églises restaient ouvertes jusqu'à minuit passé pour permettre aux gens affligés d'y entrer pour prier.

Parmi cette foule en prière il y eut certainement plus d'un pauvre diable qui s'écria: «Seigneur, prenez ma vie au lieu de la sienne! Laissez-le vivre, lui qui pourra encore tant faire pour votre gloire, et éteignez en échange la flamme de ma vie qui brûle sans profit pour personne!»

Mais si l'ange de la mort avait pris au mot un de ceux qui priaient ainsi, se présentant subitement devant lui, la faux levée pour exaucer son vœu, on peut se demander comment il se serait

comporté. Probablement il aurait au plus vite rétracté une offre si inconsidérée et demandé la grâce d'accomplir toutes les années de vie qui lui étaient primitivement destinées.

À cette époque-là, une vieille femme habitait dans un des taudis noirs qui se trouvent sur la rive du Tibre. Elle était de ceux qui chaque jour rendent grâce à Dieu de leur existence. Le matin, elle vendait des légumes au marché et c'était là un métier qui lui convenait admirablement. Elle trouvait que rien ne saurait être plus gai qu'un marché au matin. Toutes les langues étaient en mouvement pour crier les marchandises, les clients se bousculaient devant les tables, en choisissant et en marchandant, et plus d'une bonne plaisanterie s'échangeait entre eux et les vendeurs. Parfois, elle faisait de bonnes affaires, écoulant tout son stock, mais même si elle ne vendait pas un radis, elle se trouvait à l'aise parmi les fleurs et la verdure dans l'air frais du matin.

Le soir, elle s'offrait une autre joie, plus grande encore celle-là. Alors son fils venait la voir. Il était prêtre, attaché à une petite église des quartiers indigents. Les pauvres prêtres qui y officiaient n'avaient guère de quoi vivre, et la mère craignait que son fils ne souffrît de la faim. Cette crainte même lui procurait un plaisir infini: elle lui servait de prétexte à le gaver de friandises quand il venait la voir. Il regimbait, ayant des dispositions pour une vie de discipline sévère et de renoncement, mais la mère se désespérait tellement devant son refus qu'il devait toujours finir par céder. Pendant qu'il mangeait, elle tournait dans la pièce en bavardant de tout ce qu'elle avait observé le matin pendant les heures de marché. C'étaient des choses fort profanes, tout cela, et parfois il lui venait à l'idée que son fils pourrait s'en offusquer. Alors elle s'interrompait au beau milieu d'une phrase et se met-

tait à parler de choses élevées et sérieuses, mais le prêtre ne pouvait s'empêcher de rire.

--Non, non, mère Concenza, disait-il, continue comme tu en as l'habitude! Les saints te connaissent déjà. Ils savent ce que tu vaux.

Alors elle aussi se mettait à rire, en disant:

--Tu as raison, en effet. Ça ne vaut pas la peine de faire des simagrées devant le bon Dieu!

Dès le début de la maladie du pape la signora Concenza eut à prendre sa part de la désolation générale. D'elle-même elle n'aurait certainement pas eu l'idée de s'inquiéter d'un tel événement, mais quand son fils vint la voir, elle n'arriva ni à le faire goûter le moindre morceau ni à lui arracher le plus faible sourire, bien qu'elle débordât de saillies et d'histoires amusantes. Elle s'effraya naturellement et demanda ce qui se passait.

--Le Saint-Père est tombé malade, répondit le fils.

Pour commencer, elle ne voulut pas croire que ce fût là le seul motif de sa tristesse. Évidemment, c'était malheureux, mais elle savait bien que si un pape mourait, on en aurait immédiatement un autre. Elle rappela à son fils qu'ils avaient regretté également le bon Pio Nono. Et voilà que celui qui lui avait succédé avait été un pape bien plus grand encore. Probablement les cardinaux réussiraient à leur trouver un nouveau souverain tout aussi saint et tout aussi sage que l'autre.

Le prêtre se mit alors à lui parler du pape. Il ne se souciait pas de la mettre au courant de ses actes de souverain, mais il lui raconta de petites histoires sur ses années d'enfance et de jeunesse.

Même sur des années de simple prêtrise il y avait des choses à raconter qu'elle pouvait comprendre et apprécier, par exemple comment il avait fait la chasse aux brigands dans l'Italie du Sud et comment il avait su se faire aimer par les humbles et les misé-reux au temps où il était encore évêque de Pérouse.

Ses yeux se remplirent de larmes et elle s'écria:

--Ah, s'il n'était pas si vieux, s'il avait encore bien des années à vivre, puisque c'est un si grand saint homme!

--Oui, si seulement il n'était pas si vieux! dit le fils en soupirant.

Mais signora Concenza avait déjà essuyé les larmes de ses yeux.

--Il faut cependant que tu supportes tout cela avec calme, dit-elle. Dis-toi bien que le cours de sa vie doit être accompli! Il est impossible d'empêcher la mort de le saisir.

Mais le prêtre était un exalté. Il aimait l'Église et il avait rêvé que le grand pape devait la conduire à des victoires importantes et décisives.

--Je donnerais volontiers ma vie, si elle pouvait racheter la sienne, dit-il.

--Qu'est-ce que tu racontes? s'écria la mère. Tu l'aimes vraiment à ce point? Mais tu ne dois pourtant pas faire des vœux si dangereux. Tu dois au contraire voir à vivre bien longtemps. Qui sait ce qui peut arriver? Pourquoi ne serais-tu pas pape à ton tour?

Une nuit et un jour passèrent, sans que l'état du pape s'améliorât. Lorsque, le lendemain, signora Concenza rencontra son fils, celui-ci avait l'air tout bouleversé. Elle comprit qu'il avait passé la journée entière en jeûne et en prières, et elle commença à prendre humeur.

--Je crois vraiment que tu vas te tuer pour ce vieux malade, dit-elle.

Le fils fut peiné de la retrouver sans compassion et essaya de lui faire partager sa douleur.

--Tu devrais vraiment plus qu'aucun autre souhaiter que le pape survive, dit-il. Si Dieu lui permet de continuer son règne, il va nommer mon curé évêque avant qu'un an soit passé, et dans ce cas-là ma fortune est faite. Il me donnera alors une bonne charge auprès d'une cathédrale. Tu ne me verras plus me promener dans une soutane usée. J'aurai de l'argent en abondance et je pourrai t'aider ainsi que tes pauvres voisins.

--Mais si le pape meurt? demanda signora Concenza angoissée.

--Si le pape meurt, on ne peut plus savoir. Si par hasard mon curé ne se trouve pas en faveur auprès du successeur, nous resterons tous les deux ce que nous sommes, pour bien des années encore.

Signora Concenza se mit à regarder son fils, la mine soucieuse. Elle vit son front plein de rides, ses cheveux qui grisonnaient déjà. Il avait l'air fatigué, miné par les soucis. Il était vraiment indispensable qu'il eût ce poste près de la cathédrale aussitôt que possible.

--Cette nuit j'irai à l'église prier pour le pape, se dit-elle. Il ne faut pas qu'il meure.

Après dîner elle surmonta courageusement sa fatigue et descendit dans la rue. La foule des passants était énorme. Beaucoup ne s'y trouvaient que par curiosité, voulant être des premiers à apprendre la nouvelle du décès, mais beaucoup d'autres étaient vraiment désolés et allaient d'église en église pour prier.

Aussitôt que signora Concenza se trouva dans la rue, elle rencontra une de ses filles, mariée à un lithographe.

--Ah! que tu fais bien d'aller prier pour lui! s'écria la fille. Tu ne peux t'imaginer quel malheur ce serait s'il mourait. Mon Fabiano était sur le point de se suicider en apprenant que le pape était tombé malade.

Elle raconta que son mari, le lithographe, venait de faire exécuter une centaine de milliers d'images du pape. Si maintenant celui-ci mourait, il n'en vendrait pas la moitié, pas même le quart. Il serait ruiné. Toute leur fortune était en jeu.

Elle continua sa course dans l'espoir de recueillir quelque nouvelle capable de consoler son pauvre mari qui, n'osant plus sortir, s'enfermait chez lui à ruminer sur le désastre. Mais sa mère resta là immobile, se murmurant tout bas: «Il ne faut pas qu'il meure. Il ne faut vraiment pas qu'il meure.»

Elle entra dans la première église qu'elle vit. Une fois entrée, elle s'agenouilla afin de prier pour la vie du pape.

En se levant pour partir, elle vint à fixer son regard sur un petit ex-voto suspendu au mur juste au-dessus de sa tête. Il représentait la Mort, soulevant une horrible épée à deux tranchants

pour abattre une jeune fille, tandis que la vieille mère de celle-ci essayait en vain de s'interposer pour recevoir le coup à la place de l'enfant. Elle resta longtemps en contemplation devant le tableau. «Madame la Mort est une comptable scrupuleuse, dit-elle. On n'a jamais entendu dire qu'elle acceptât d'échanger une jeune personne contre une vieille. Peut-être serait-elle moins intraitable si l'on lui proposait d'échanger une vieille contre une jeune.»

Elle se rappela les paroles de son fils, disant qu'il voudrait mourir à la place du pape, et un frisson la fit tressaillir. Pensez, si la Mort le prenait au mot!

--Non, non, madame la Mort, chuchota-t-elle. Il ne faut pas le croire. Vous comprenez bien qu'il n'était pas sérieux. Il aime bien vivre. Il ne voudrait pas quitter sa vieille mère qui l'adore.

Pour la première fois, l'idée lui traversa l'esprit que si quelqu'un devait se sacrifier pour le pape, il valait bien mieux que ce fût elle qui était déjà vieille et qui avait vécu sa vie.

En quittant l'église, elle lia conversation avec quelques bonnes sœurs d'aspect très vénérable, qui se disaient originaires de la partie nord du pays. Elles étaient venues à Rome pour obtenir un petit secours de la caisse pontificale.

--Nous sommes vraiment dans le plus grand besoin, disaient-elles à la vieille Concenza. Figurez-vous que notre couvent était si vieux et si décrépit, que la tempête violente de l'hiver passé l'a renversé complètement! Quel malheur que le pape soit malade! Nous ne pouvons pas lui apprendre nos peines. S'il venait à mourir, nous serions obligées de rentrer sans avoir rien obtenu. Qui saurait dire si son successeur sera homme à s'occuper de quelques pauvres sœurs?

On aurait dit que tout le monde avait les mêmes préoccupations. Il était très facile de lier conversation avec n'importe qui. Chacun était heureux de pouvoir donner libre cours à ses appréhensions. Tous ceux dont signora Concenza s'approchait, lui firent savoir que la mort du pape serait pour eux un vrai désastre.

Et la vieille femme se répéta à elle-même:

--Oui, c'est vrai. Mon fils a raison. Il ne faut pas que le pape meure.

Au milieu d'un groupe de gens, une infirmière parlait très haut. Elle était tellement émue que les larmes lui coulaient sur les joues. Elle raconta qu'il y a cinq ans, elle avait reçu l'ordre d'aller servir dans un hôpital de lépreux, établi sur une île perdue, à l'autre bout du monde. Elle avait, naturellement, dû obéir, quoique bien à contre-cœur. Elle avait ressenti une peur atroce de cette mission. Mais, avant de partir, elle avait été reçue par le pape qui lui avait donné une bénédiction spéciale, et il lui avait promis formellement de la recevoir une seconde fois, si elle revenait vivante. Et c'était cela qui l'avait fait vivre les cinq années qu'elle avait été absente, rien que l'espoir de revoir le Saint-Père encore une fois dans sa vie. Cela l'avait aidée à traverser toutes les atrocités de là-bas. Et à présent qu'enfin elle avait pu rentrer, elle avait été accueillie par la nouvelle disant que le pape était mourant. Elle n'était même pas admise à le voir de loin.

Elle était tout à fait désespérée, et la vieille Concenza fut tout émue.

--Ce serait vraiment un trop grand malheur pour tout le monde, si le pape mourait, pensa-t-elle en continuant sa route.

En voyant que beaucoup des passants avaient l'air éploré, elle se faisait un vrai plaisir en imaginant le bonheur qu'il y aurait à voir la joie de tout ce monde-là, si le pape était rétabli. Et, comme à l'instar de bien des gens qui ont l'humeur légère, elle n'éprouvait pas plus de crainte à l'idée de mourir qu'à celle de vivre, elle se dit à elle-même:

--Si seulement je savais comment m'y prendre, je donnerais volontiers au Saint-Père les années qui me restent encore à vivre!

Elle parlait ainsi un peu en plaisantant, mais il y avait bien aussi du sérieux dans ses paroles. Elle souhaitait vraiment de pouvoir faire quelque chose de ce genre.

--Une vieille femme ne saurait souhaiter une plus belle mort, se dit-elle. Je rendrais service et à mon fils, et à ma fille, et je ferais le bonheur d'une foule de gens par-dessus le marché.

Tout en retournant ces idées dans sa tête, elle souleva le tapis bourré, suspendu devant l'entrée d'une petite église obscure. C'était une église des plus anciennes, une de celles qui ont l'air de s'enfoncer petit à petit dans la terre, parce que le sol de la ville, au cours des années, s'est soulevé de plusieurs mètres tout autour d'elles. Cette église avait gardé, à l'intérieur, quelque chose de lugubre, à force de vétusté, venant sans doute des temps sombres qui l'avaient vu construire. Un frisson involontaire faisait tressaillir celui qui entrait sous ces voûtes basses, soutenues par des colonnes de largeur extraordinaire, et qui voyait les images des saints, d'un style barbare, qui vous regardaient du haut des murs et des autels.

En entrant dans cette vieille église, toute remplie de gens en prières, signora Concenza fut prise d'une sensation de peur mys-

térieuse mélangée de respect. Elle sentit nettement que dans cet endroit demeurait, sans conteste, une divinité. Sous les voûtes lourdes planait quelque chose d'infiniment puissant et mystérieux, quelque chose qui donnait une telle impression de force surnaturelle, qu'elle se sentit trembler à l'idée d'y rester.

--Voici une église où l'on ne va pas pour écouter la messe ou pour se confesser, se dit signora Concenza. On y va lorsqu'on est en grande détresse et qu'on ne peut être aidé que par un miracle.

Elle resta hésitante, près de la porte, à respirer cet air étrange d'angoisse et de mystère.

--Je ne sais même pas à qui cette église est consacrée, murmura-t-elle, mais je sens qu'il y a vraiment ici quelqu'un qui peut nous donner ce que nous demandons.

Elle se laissa tomber à genoux parmi les fidèles, si nombreux qu'ils couvraient le parvis, depuis l'autel jusqu'à la sortie. Tout en priant elle-même, elle entendit soupirer et sangloter ceux qui l'entouraient. Toute cette douleur pénétra dans son cœur et le remplit d'une compassion toujours grandissante.

--Ah! mon Dieu, laissez-moi faire quelque chose pour sauver ce vieux malade, pria-t-elle. Je viendrai par là en aide, d'abord à mes enfants, et puis à tant d'autres!

De temps à autre, un petit moine décharné se glissait parmi les fidèles et leur chuchotait quelques mots à l'oreille. Celui à qui il avait parlé se levait aussitôt pour le suivre dans la sacristie.

Signora Concenza comprit bientôt de quoi il s'agissait.

--Ce sont là des gens qui font des vœux pour le rétablissement du pape, pensa-t-elle.

La prochaine fois que le petit moine vint faire son tour, elle se leva pour le suivre.

Ce fut là un acte complètement involontaire. Il lui sembla qu'elle y était poussée par la puissance occulte qui régnait dans la vieille église.

Une fois entrée dans la sacristie qui avait l'air encore plus mystérieuse que l'église même, elle se repentit:

--Qu'est-ce que je viens faire ici? se demanda-t-elle. Qu'est-ce que j'ai à donner, moi? Je ne possède rien que deux charretées de légumes. Je ne peux pourtant pas donner aux saints quelques paniers d'artichauts!

Le long d'un des murs était un comptoir derrière lequel se tenait un prêtre qui notait sur un registre tout ce qu'on promettait aux saints. Concenza entendit l'un promettre de donner à la vieille église une somme d'argent, un autre sacrifier sa montre d'or, un troisième ses boucles de perles.

Concenza restait toujours immobile à la porte. Ses derniers pauvres sous, elle les avait dépensés pour procurer quelques bons morceaux à son fils. Elle entendit encore que des gens qui n'avaient pas l'air d'être plus riches qu'elle, achetaient des cierges et des cœurs d'argent. Elle retourna la poche de sa jupe. Elle n'arriva même pas à réunir la somme qu'il fallait pour cela.

Elle demeura dans l'expectative si longtemps qu'enfin elle était la seule personne étrangère dans la sacristie. Les prêtres qui s'y trouvaient commencèrent à la regarder d'un œil étonné. Alors

elle fit quelques pas en avant. Pour commencer elle eut l'air peu sûre d'elle et même un peu gênée, mais les premiers pas franchis, elle s'en fut d'un pied léger et prompt devant le comptoir.

--Mon père, dit-elle au prêtre, écrivez que Concenza Zamponi qui a eu soixante ans l'année passée à la Saint-Jean, donne les années qui lui restent à vivre, au Saint-Père, pour allonger le fil de ses jours.

Le prêtre avait déjà commencé à écrire. Il était certainement très fatigué d'avoir tenu ce registre toute la nuit et il ne faisait pas attention à ce qu'il notait. Mais maintenant il s'arrêta net au milieu de la phrase et jeta un regard plein d'interrogation sur signora Concenza. Elle rencontra son regard avec un calme parfait.

--Je suis forte et en bonne santé, fit-elle. J'aurais bien atteint les soixante-dix. C'est au moins dix années que je donne au Saint-Père.

Le prêtre, voyant son zèle et sa ferveur, ne fit pas d'objections:

--C'est une pauvre femme, se dit-il. Elle n'a pas autre chose à donner.

--C'est écrit, ma fille, dit-il.

À l'heure tardive où enfin la vieille Concenza quitta l'église, toute circulation avait cessé et la rue était complètement déserte. Elle se trouvait dans une partie reculée de la ville où les becs de gaz étaient si clairsemés qu'ils n'arrivaient que bien imparfaitement à dissiper l'obscurité. Elle se mit à marcher rapidement. Elle sentit son âme en fête, toute convaincue qu'elle était d'avoir accompli une action qui ferait bien des heureux.

En avançant dans la rue, elle eut tout d'un coup l'impression qu'un être vivant planait au-dessus de sa tête.

Elle s'arrêta et regarda en haut. Dans l'obscurité qui régnait entre les hautes maisons, il lui sembla discerner une paire d'ailes énormes et même elle crut entendre le bruissement des plumes.

--Qu'est cela? dit-elle. Ce ne peut pourtant pas être un oiseau. C'est beaucoup trop grand.

Immédiatement après elle crut distinguer un visage dont la blancheur était telle qu'elle perçait l'obscurité. Alors un effroi indicible s'empara d'elle. «C'est l'ange de la mort qui plane sur moi, pensa-t-elle. Ah qu'est-ce que j'ai fait? Je me suis livrée aux mains du Terrible.»

Elle se mit à courir, mais elle continua à entendre le bruit sourd des ailes puissantes, et elle était convaincue que la mort la poursuivait.

Elle fuyait par les rues avec une rapidité exaspérée. Néanmoins il lui sembla que la mort s'approchait de plus en plus. Déjà elle sentait les ailes effleurer son épaule.

Soudain elle entendit un sifflement dans l'air. Un objet lourd et aigu la frappa à la tête. L'épée de la mort l'avait atteinte. Elle tomba à genoux. Elle comprit qu'il lui fallait mourir...

Quelques heures plus tard la vieille Concenza fut trouvée dans la rue par quelques ouvriers. Elle était là inanimée, frappée d'une congestion. La pauvre femme fut transportée à l'hôpital où l'on réussit à la faire recouvrer ses sens, mais il était évident qu'il ne lui restait pas beaucoup d'heures à vivre.

On eut cependant le temps de faire venir ses enfants. Lorsque, remplis de douleur, ceux-ci arrivèrent à son lit, ils la trouvèrent très calme et très heureuse. Elle ne pouvait guère parler, mais elle restait là à caresser leurs mains.

--Il faut être heureux, disait-elle, heureux, heureux.

Elle n'était pas contente de les voir pleurer, cela était évident. Elle demanda même aux infirmières de sourire et de manifester leur joie.

--Gais et heureux, répéta-t-elle, maintenant il faut que tout le monde soit heureux et content.

Elle demeurait là, les yeux affamés de voir un peu de joie autour d'elle.

Elle s'impatientait de plus en plus devant les larmes des enfants et les mines graves des infirmières. Elle commençait à prononcer des paroles que personne ne comprenait. Elle disait que s'ils n'étaient pas contents, elle aurait pu aussi bien continuer à vivre. Ceux qui l'entendaient croyaient qu'elle divaguait.

Tout à coup la porte s'ouvrit et un jeune médecin entra dans la salle. Il tenait à la main un journal qu'il brandit en criant à haute voix:

--Le pape va mieux. Il guérira. Il y a eu un revirement cette nuit.

Les infirmières lui firent signe de se taire pour ne pas troubler la paix de le mourante; mais signora Concenza l'avait déjà entendu.

Elle avait remarqué aussi qu'un frémissement de joie, tel un éclair de bonheur, avait effleuré ceux qui entouraient son lit.

Alors l'inquiétude disparut de son visage. Elle sourit, contente. Elle fit signe qu'on la redressât dans son lit.

Là elle restait à regarder autour d'elle avec des yeux de visionnaire. C'était comme si elle embrassait Rome entière de son regard, Rome dont à cette heure les habitants envahissaient les rues, en se transmettant entre eux la nouvelle heureuse.

Elle releva la tête aussi haut que possible.

--C'est moi, dit-elle. Je suis très contente. Dieu m'a laissée mourir pour qu'il puisse vivre. Ça ne fait rien de mourir, puisque j'ai rendu heureux tout le monde.

* * *

Mais à Rome on raconte qu'une fois rétabli, le Saint-Père s'amusait un jour à relever sur les registres des églises tous les vœux pieux faits pour sa guérison.

Il lut en souriant la longue liste de petits cadeaux jusqu'à ce qu'il vint à l'annotation portant que Concenza Zamponi lui avait donné les années qu'il lui restait à vivre. Alors tout d'un coup il devint grave et pensif.

Il fit rechercher Concenza Zamponi et il apprit qu'elle était morte la nuit même où il guérit. Il fit mander aussi son fils Domenico et le questionna sur les derniers moments de sa mère.

--Mon fils, lui dit le pape, lorsqu'il eut enfin fini, ta mère ne m'a pas sauvé la vie comme elle le croyait à son heure dernière,

mais je suis très touché de son amour et de son esprit de sacrifice.

Il donna sa main à baiser à Domenico, et le congédia.

Mais les Romains assurent que bien que ne voulant pas avouer ouvertement que sa vie avait été prolongée grâce au sacrifice de la vieille femme, il en était cependant convaincu. «Pourquoi, sans cela, Père Zamponi aurait-il fait une carrière si rapide? demandent les Romains. Il est déjà évêque et l'on chuchote qu'à la prochaine occasion il va être promu cardinal.»

Et à Rome on ne craignait plus la mort du pape, même quand celui-ci était très sérieusement malade. On prévoyait qu'il allait vivre plus longtemps que les autres humains, car sa vie avait été prolongée de toutes les années dont lui avait fait cadeau la pauvre Concenza.

LE BALLON

Père et les petits se trouvent par un triste soir d'octobre dans un wagon de troisième en route pour Stockholm. Père est seul sur sa banquette. En face de lui, les deux garçons, blottis l'un contre l'autre, lisent un roman de Jules Verne: _Cinq semaines en ballon_. Le livre est très fatigué. Les petits le savent presque par cœur, l'ayant discuté et retourné de toutes les façons, mais ils continuent à le lire avec le même plaisir. Ils ont tout oublié pour suivre les hardis aéronautes à travers l'Afrique, et ce n'est que très rarement qu'ils lèvent les yeux pour regarder les pays de Suède qu'on traverse.

Les deux garçons se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Ils sont de même taille, portent le même costume, même béret

bleu, même paletot gris; ils ont tous les deux de grands yeux rêveurs et un petit nez retroussé. Ils sont toujours grands amis, inséparables, se souciant peu des autres; ils parlent toujours d'inventions, de découvertes, d'explorations. Pour ce qui est des aptitudes, ils se ressemblent moins. Léonard, l'aîné, qui a treize ans, se tire péniblement d'affaire à l'école, où il est dépassé par ses camarades dans presque toutes les matières. En retour, il est très entreprenant et très débrouillard. Il sera inventeur et s'occupe sans discontinuer à la construction d'un aéroplane. Hugues a un an de moins que Léonard, mais, apprenant plus facilement, il est déjà dans la même classe que son frère. Lui non plus cependant ne se sent pas trop porté aux études; en revanche il est très sportif: grand skieur, cycliste consommé, patineur émérite. Il se propose de partir comme explorateur, aussitôt qu'il sera grand. L'aéroplane de Léonard une fois bien au point, Hugues s'en servira pour aller à la découverte de ce qui reste encore à découvrir de ce monde.

Père est un homme élancé, à la poitrine creuse, au visage terreux, aux mains fines et allongées. Il est habillé très négligemment. Le plastron est fripé, l'attache du paletot émerge à la nuque, le gilet est boutonné de travers, les chaussettes retombent. Il porte les cheveux longs, si longs qu'ils couvrent le col; cela cependant n'est pas par négligence, mais par goût et par habitude.

Père descend d'une de ces vieilles familles de joueurs de violon qui existent encore dans les provinces lointaines; et il a apporté dans la vie, comme héritage particulier, deux penchants naturels très accentués. D'abord le talent musical, et ce fut celui-là qui apparut le premier. On le fit donc passer par le Conserva-

toire de Stockholm pour achever ensuite ses études à l'étranger, et ses années d'études lui valurent tant de succès que lui-même aussi bien que ses maîtres s'attendaient à le voir devenir un jour un violoniste de réputation mondiale. Ce n'est pas le talent qui fît défaut pour arriver à ce résultat, c'est l'énergie et la persévérance. Il n'eut pas la force de caractère nécessaire pour conquérir de haute lutte une situation dans le monde. Bientôt il fut de retour dans son pays et accepta le poste d'organiste dans une petite ville de province. Pour commencer, il avait honte de n'avoir pas répondu à l'attente générale, mais d'autre part il se sentait heureux d'avoir le pain assuré et de ne plus dépendre de la charité des autres.

Aussitôt entré en charge, il se maria et pendant quelques années il fut certainement très content de son sort. Il avait un petit chez-soi très gentil, une femme heureuse et enjouée, deux garçons, et il était le favori de la ville entière, fêté et recherché par tout le monde. Puis, des jours étaient venus, où tout cela ne paraissait plus le satisfaire. Il se prit à désirer de s'en aller encore chercher au loin le succès, mais il se sentit moralement tenu à rester, à cause de sa femme et des petits.

C'était surtout sa femme qui lui avait persuadé de renoncer à ce voyage tant désiré. Elle n'avait pas voulu croire qu'il réussirait mieux cette fois-ci que l'autre. Elle trouvait du reste que leur bonheur était si parfait qu'il ne lui restait rien à désirer. Sans doute, elle commit en cela une grave erreur qu'elle eut à expier plus tard, car à dater de ce jour, l'autre disposition héréditaire du mari commençait à se faire jour. Du moment qu'il ne put satisfaire la soif de gloire et de succès, il chercha sa consolation dans la bouteille.

Il lui advint ce qui advenait généralement dans sa famille: il but sans prudence ni modération et fut bientôt près de la déchéance complète. Peu à peu, il avait changé de caractère du tout au tout. Il n'était plus l'homme aimable et séduisant d'autrefois mais un être dur et méchant. Et pour comble de malheur, il avait conçu une haine terrible contre sa femme et s'obstinait à la tourmenter, qu'il fût ivre ou non, de toutes les façons imaginables.

Les petits n'ont donc pas eu un foyer des plus joyeux. Même, leur enfance aurait été tout à fait malheureuse, s'ils n'avaient pas su se créer un petit monde à part, plein de machines, de projets d'explorations, de livres d'aventures. Le seul être qui a pu parfois jeter un regard discret dans ce monde particulier, c'est la maman. Père n'en soupçonne même pas l'existence et il ne sait du reste pas parler aux enfants des choses qui les intéressent. Aujourd'hui il les dérange coup sur coup en leur demandant s'ils ne trouvent pas qu'il sera amusant de voir Stockholm, s'ils ne sont pas heureux d'être en voyage avec leur père, et autres choses semblables, à quoi ils font des réponses très courtes, pour se replonger immédiatement dans leur lecture. Père continue néanmoins de leur parler. Il croit que les petits sont enchantés de son amabilité mais qu'ils sont trop timides pour le montrer.

--Ils ont été trop longtemps dans les jupes de leur mère, se dit-il. Ils sont devenus peureux et pleurnichards. Ça sera autre chose maintenant que je m'en charge.

Mais père se trompe. Si les petits lui font des réponses brèves, ce n'est pas qu'ils sont timides, cela tient uniquement à ce qu'ils sont bien élevés et ne veulent pas le blesser. Si cela n'était pas, ils répondraient bien autrement.

--Pourquoi trouverions-nous que c'est amusant de voyager avec père, diraient-ils. Père doit croire qu'il est quelqu'un d'extraordinaire, mais nous voyons trop bien qu'il n'est qu'un pauvre déchu. Et pourquoi nous réjouirions-nous de voir Stockholm? Nous comprenons trop bien que ce n'est pas pour nous amuser que Père nous a emmenés, mais uniquement pour faire de la peine à Mère.

Père ferait évidemment mieux de laisser lire les petits sans les déranger. Ils sont malheureux et apeurés, et cela les agace de le voir en bonne humeur.

--C'est uniquement parce qu'il sait que Mère reste là-bas, seule, à pleurer, qu'il est si gai aujourd'hui, se murmurent-ils tout bas.

Les questions de Père ont enfin pour résultat d'interrompre la lecture des petits qui continuent cependant à rester courbés sur leur livre. Bien malgré eux, leurs pensées commencent à tourner avec amertume autour des souffrances sans nombre qu'ils ont eu à supporter, à cause de Père.

Ils se rappellent le jour, où Père s'étant grisé dès le matin fut aperçu titubant dans la rue suivi d'une foule de gamins qui se gaussaient de lui. Ils se rappellent combien leurs camarades les ont bafoués, leur donnant des sobriquets, à cause de leur poivrot de père.

Ils ont dû avoir honte de lui, ils ont vécu dans une angoisse permanente à cause de lui, et aussitôt qu'ils ont eu un plaisir quelconque, il est venu le gâter. C'est toute une liste de torts qu'ils dressent contre lui. Les petits sont très doux, très patients, mais ils sentent une colère croissante monter en eux.

Il devrait tout de même comprendre qu'ils ne lui ont pas encore pardonné la grande déception qu'il leur a causée la veille. Ce fut même le pire de tout ce qu'il leur a fait jusqu'ici.

C'est que la maman des petits, au printemps de l'année passée, s'est enfin décidée à divorcer. Des années durant, son mari n'a fait que la persécuter, la tourmenter de toutes les manières, mais elle n'a pas voulu le quitter de peur de le voir se perdre complètement. Mais, en fin de compte, elle s'y est résolue à cause des enfants. Elle avait remarqué que leur père les rendait malheureux, et elle comprit qu'il fallait les enlever à cette misère et les rendre à un foyer plus digne et plus réconfortant.

À la fin de l'année scolaire elle avait envoyé les garçons à la campagne auprès de ses parents, tandis qu'elle-même prenait le chemin de l'étranger, manière la plus commode d'obtenir le divorce.

Il ne lui plaisait guère qu'ainsi ce fût elle qui eût l'air de rompre le mariage, mais à cela il n'y avait pas de remède, elle avait dû s'y résigner. Ce qui la choquait encore davantage, c'est que le tribunal confia au père la garde des enfants pour la raison que la mère avait déserté le domicile conjugal. Elle se consolait en se disant qu'il n'y avait pas à craindre que son mari voulût garder les enfants, mais néanmoins elle ne s'était pas sentie tout à fait tranquille.

Aussitôt le divorce obtenu, elle était rentrée pour trouver un logement où s'installer avec les enfants. Il y avait tout juste deux jours que tout était arrangé pour recevoir les petits.

Ç'avait été là le plus beau jour de leur vie. Le logement était composé, en tout, d'une grande pièce et d'une cuisine plus grande

encore, mais tout avait l'air si reluisant et si propre et Mère avait su tout arranger de façon si gentille. La pièce devait leur servir à tous de cabinet de travail durant le jour, et, la nuit, les petits devaient y dormir. La cuisine était propre et bien éclairée, on y prendrait les repas. Dans un petit réduit à côté, Mère avait trouvé moyen d'installer son lit à elle.

Mère leur avait dit qu'ils seraient très pauvres. Elle avait obtenu le poste de professeur de chant au collège de jeunes filles, et ils étaient réduits à vivre de ce que cela rapportait. Ils n'avaient donc pas les moyens d'avoir une bonne et devaient se tirer d'affaire tout seuls. Les petits s'enthousiasmaient de tout, surtout de la perspective de pouvoir se rendre utiles. Ils offraient de chercher de l'eau et du bois. Ils cireraient eux-mêmes leurs chaussures et feraient eux-mêmes leurs lits. Quel plaisir, rien qu'à y penser!

Il y avait encore un cabinet, où Léonard pourrait s'installer avec ses machines. Il garderait lui-même la clef et, sauf lui et Hugues, personne n'y serait admis.

Mais le bonheur des petits, aux côtés de leur mère, n'avait duré qu'un jour. Après, Père était venu gâter leur joie, comme il avait fait toujours, de plus loin qu'ils se souvinssent. Père venait de faire un héritage de quelques milliers de couronnes, leur avait dit Mère; il avait démissionné de son poste et devait partir pour la capitale. Les petits s'étaient réjouis avec leur mère à l'idée de n'avoir plus à le rencontrer dans la rue. À ce moment, un des amis du père était venu de sa part les informer de son intention d'emmener avec lui les enfants.

Mère avait pleuré et supplié qu'on lui laissât les petits, mais l'envoyé du père avait répondu que celui-ci était fermement résolu à prendre les enfants sous sa garde. S'ils ne venaient pas de leur plein gré, il les ferait chercher par la police. Il recommanda à la mère de relire l'acte de divorce. Elle y verrait expressément dit que les enfants devaient être confiés au père. Et cela, mère le savait déjà. Ce n'était pas à nier.

L'ami du père avait débité un tas de belles choses: c'était parce que Père aimait tendrement ses enfants qu'il les voulait auprès de lui, mais les petits savaient bien que Père les emmenait dans l'unique but de faire de la peine à leur maman. Il avait trouvé cela pour lui gâter le plaisir de se savoir séparée de lui. Elle serait réduite à vivre dans une anxiété perpétuelle à leur sujet. Ce n'était que vengeance et méchanceté, tout cela!

Mais Père a fait sa volonté et les voici en route pour Stockholm. Et en face d'eux. Père est là qui se réjouit du bon tour qu'il a joué à Mère. D'instant en instant, l'idée d'accompagner leur père et surtout de vivre avec lui leur devient plus répugnante. Sont-ils donc complètement à sa merci? N'y a-t-il donc pas de remède à cela?

Père s'est installé à son aise dans son coin et bientôt il s'endort. Immédiatement les petits commencent à se parler tout bas avec ardeur. Il ne leur est pas difficile d'arriver à une décision. Toute la journée ils ont, chacun de son côté, ruminé l'idée de s'enfuir. Ils se mettent d'accord pour gagner la plate-forme et de là sauter du train aussitôt qu'il traversera quelque grande forêt. Puis ils se construiront une hutte dans un endroit caché au fond des bois et là ils vivront seuls, sans se montrer à qui que ce soit.

Au beau milieu de ces projets le train s'arrête à une station et une paysanne, menant par la main un petit bébé, fait son entrée dans le compartiment. Elle est habillée de noir, un fichu sur la tête, et a l'air douce et aimable. Elle ôte le paletot du bébé, tout trempé par la pluie, et l'enveloppe d'un châle bien chaud. Puis elle lui enlève ses chaussures, essuie ses petits pieds froids, tire de son sac des bas et des souliers secs qu'elle lui met. Pour finir, elle lui donne un bonbon et le couche sur la banquette, la tête sur les genoux, pour le faire dormir.

Tantôt l'un, tantôt l'autre des garçons jette un regard furtif sur la paysanne qui soigne son bébé. Ces coups d'œil deviennent de plus en plus fréquents et on voit simultanément des larmes briller aux yeux des deux garçons. Ils ne lèvent plus les yeux mais les tiennent obstinément fixés sur le plancher.

On dirait qu'en même temps que la paysanne, une autre personne, invisible à tous excepté au deux garçons, est entrée dans le compartiment. Et cette autre personne, c'est Mère. Les petits ont l'impression qu'elle est venue s'asseoir entre eux, qu'elle leur a pris la main comme elle l'avait fait la veille au soir, lorsqu'il fut décidé qu'ils partiraient, et qu'elle leur parle encore comme elle l'a fait alors.

--Il faut me promettre de ne pas garder rancune à Père à cause de moi. Il n'a jamais pu me pardonner de l'avoir empêché de partir pour l'étranger. Il trouve que c'est de ma faute, s'il n'a pas réussi et s'il s'est mis à boire. Il ne m'en punira jamais assez, à son avis. Mais il ne faut pas lui en vouloir pour cela.

--À présent que vous vivrez avec Père, il faut me promettre d'être gentils pour lui. Vous ne devez pas l'exciter contre vous, il

faut vous arranger avec lui aussi bien que possible. Cela, il faut absolument me le promettre, sans cela je ne n'aurai pas la force de vous voir partir.

Et les petits avaient promis.

--Il ne faut pas vous enfuir de chez votre père. Promettez encore cela, avait-elle dit.

Ils avaient encore promis cela.

Les petits n'ont qu'une parole, et du moment qu'ils se rappellent les promesses faites à mère, ils abandonnent toute idée d'évasion. Père continue à dormir mais ils restent patiemment à leurs places. Ils reprennent leur lecture avec une ardeur redoublée et leur fidèle ami Jules Verne les transporte bientôt loin de toutes leurs peines dans les parages bienheureux de l'Afrique aux mille merveilles.

* * *

Dans le faubourg du Sud, loin du centre, Père a loué deux chambres et une cuisine, au rez-de-chaussée, sur une cour étroite et sombre. Le logement a longtemps servi, passant de locataire à locataire, sans être réparé. Le papier est déchiré et taché, les plafonds sont noircis, des carreaux sont cassés, le plancher de la cuisine est tellement usé qu'on y voit des creux. Des commissionnaires ont été chercher les bagages à la gare, et ils les ont abandonnés un peu partout, au hasard, dans les pièces. Père et les petits sont en train de déballer. Père manie une hache en donnant des coups désespérés pour ouvrir une caisse. Les petits retirent d'une autre caisse des verres et des porcelaines qu'ils rangent ensuivent dans un placard. Ils sont adroits et travaillent avec ar-

deur, mais à chaque instant Père les engage à plus de prudence et leur défend de porter plus d'une assiette ou plus d'un verre à la fois. Entre temps, le travail du père n'avance guère. Ses mains sont engourdies et sans force, il se met en sueur sans pour cela réussir à enlever le couvercle de la caisse. Il dépose la hache, fait le tour de la caisse, se demandant si ce n'est pas par hasard le fond qui est en haut. Un des petits s'empare alors de la hache et se met en devoir de faire sauter le couvercle en appuyant de toutes ses forces, mais Père le repousse. Cette caisse-là est trop bien clouée. Léonard ne peut pourtant pas croire qu'il réussira là où père lui-même a échoué? Pour ouvrir cette caisse-là, il faudra un homme du métier, conclut-il, en mettant son chapeau et son par-dessus pour sortir chercher le concierge. À peine sorti, une idée lui traverse la tête. Il comprend subitement pourquoi il n'a plus de force dans les mains. C'est tôt dans la matinée, il n'a encore rien absorbé qui puisse activer la circulation du sang. S'il entrait un moment dans un café prendre un petit verre, les forces lui reviendraient et il se tirerait d'affaire sans aide. «Cela vaut mieux que de chercher le concierge.» Sur cette réflexion, Père s'en va à la recherche d'un café. Et lorsqu'il regagne le petit logement sur la cour, il est huit heures du soir.

Dans sa jeunesse, lorsqu'il suivait les cours du Conservatoire, il logeait dans le même quartier. Il avait fait partie d'une société de quatuors, composée surtout de commis et de petits commerçants qui se réunissaient d'ordinaire dans un caveau près de Mosebacke. L'envie lui prit d'aller voir si le petit caveau existait encore. En effet, il était toujours là, et Père a eu même la chance inespérée d'y trouver quelques-uns des amis de jadis en train de déjeuner.

Ils l'avaient reçu à bras ouverts, l'avaient convié à leur table et avaient fêté son arrivée à Stockholm de la façon la plus aimable du monde. Le déjeuner enfin terminé, Père avait voulu rentrer déballer les meubles, mais les amis lui avaient persuadé de rester dîner avec eux. Tant et si bien qu'il était huit heures passées lorsque enfin Père se décida à rentrer. Et il lui en coûtait beaucoup de quitter la joyeuse compagnie de si bonne heure.

Lorsque Père rentre, il trouve les petits dans l'obscurité, faute d'allumettes. Heureusement Père en a une boîte dans ses poches et après avoir allumé un petit bout de chandelle qui, par un hasard heureux, s'était glissé parmi les effets emballés, il peut constater que les petits sont poudreux et échauffés, mais que malgré tout ils ont l'air frais et dispos, et même très contents de leur journée.

Dans les pièces, les meubles sont rangés le long des murs, les caisses sont transportées dehors, et la paille et les papiers d'emballage ont été balayés. Hugues est en train de faire les lits des petits dans la pièce extérieure. L'autre pièce servira de chambre à coucher au père, et là il trouve son lit fait avec tout le soin qu'il pourrait souhaiter.

Maintenant, un brusque revirement se fait dans l'esprit de Père. En rentrant, il était mécontent de lui-même pour avoir déserté le travail en laissant les petits sans manger, mais du moment qu'il voit qu'ils sont de bonne humeur et n'ont l'air de manquer de rien, il est pris de regrets d'avoir quitté ses amis à cause d'eux, et devient irritable et querelleur.

Il voit bien que les petits sont fiers de tout le travail abattu et qu'ils s'attendent à en être loués, mais de cela il n'a aucune envie.

Il leur demande au contraire qui les a aidés et leur fait remarquer qu'à Stockholm tout se paie et que par conséquent il faudra dédommager le concierge pour la peine qu'il a eue. Les petits répondent qu'ils n'ont eu l'assistance de personne, qu'ils se sont tirés d'affaire tout seuls; mais lui, il continue à grommeler. C'était mal à eux d'ouvrir la grande caisse. Ils auraient pu s'y blesser. Il leur avait défendu de toucher à cette caisse. Il faudra lui obéir à présent. C'est lui qui est responsable d'eux.

La bougie à la main, il sort dans la cuisine et se met à inspecter les placards. Le petit assortiment de verres et de porcelaines se trouve rangé sur les rayons dans un ordre parfait. Il examine tout avec un soin minutieux pour trouver un motif de continuer ses plaintes.

Tout d'un coup, il aperçoit quelques restes du dîner des petits et se met de suite à les gronder pour avoir mangé du poulet. Où l'ont-ils eu? Est-ce son argent qu'ils osent gaspiller en mangeant du poulet?

Soudain il se rappelle qu'il ne leur a pas donné un sou vaillant. Il se demande s'ils ont volé le poulet et il est violemment ému à cette idée.

Il parle et pérore, il gronde et tempête, mais n'arrive pas à avoir une réponse des petits. Ils ne se soucient pas de lui dire comment ils ont eu le poulet, ils le laissent pérorer. Et lui, il fait de longs discours, des sermons qui épuisent le restant de ses forces. À la fin, il supplie, il implore...

--Je vous adjure de me dire la vérité. Je vous pardonnerai ce que vous avez pu commettre, pourvu que vous me disiez la vérité.

À ce moment les petits ne peuvent pas se contenir plus longtemps. Père entend une espèce d'ébrouement. Ils se redressent dans leurs lits en rejetant les couvertures et il s'aperçoit qu'ils sont tout rouges d'un rire retenu. Et au milieu d'éclats de rire qu'ils ne s'efforcent plus de maîtriser, Léonard réussit à proférer ces mots:

--Mère avait placé un poulet dans le sac à provisions qu'elle nous a donné à notre départ.

Père se redresse de toute sa hauteur et les foudroie d'un regard terrible, il veut parler mais ne trouve pas le mot juste. Il se redresse encore plus majestueusement, et avec un regard plein de mépris, il rentre dans sa chambre.

* * *

S'étant aperçu combien les petits sont débrouillards, Père en profite pour se passer de domestique. Le matin, il envoie Léonard à la cuisine préparer le café pendant que Hugues met la table et va chercher le pain chez le boulanger. Après le petit déjeuner, il s'installe dans un fauteuil à surveiller les petits qui font les lits, frottent les parquets, arrangent les poêles sous ses yeux. Il donne sans cesse des ordres et les envoie d'une tâche à une autre uniquement pour montrer son autorité. Le nettoyage du matin fini, il sort et reste absent toute la matinée. Il fait venir le déjeuner tout fait d'une école de cuisinières du voisinage. Puis, il quitte les petits pour le restant de la journée et n'exige d'eux qu'une chose: trouver son lit tout fait lorsqu'il rentre.

Les petits sont donc seuls presque toute la journée et peuvent s'occuper selon leur bon plaisir.

Une de leurs occupations principales est d'écrire à leur mère. Tous les jours ils reçoivent des lettres d'elle et elle leur envoie du papier et des timbres pour la réponse.

Les lettres de Mère contiennent surtout des recommandations d'être gentils envers Père. Elle ne se lasse pas de leur dire combien il était aimable à l'époque où elle fit sa connaissance et elle leur raconte combien il était travailleur au début de sa carrière. Il faut qu'ils soient bons et affectueux pour lui. Ils ne doivent jamais oublier combien il est malheureux.

«Si vous êtes tout à fait gentils avec Père, il vous prendra peut-être en pitié et vous laissera rentrer auprès de moi», écrit-elle.

Mère raconte encore qu'elle a été et chez le curé et chez le maire demander s'il n'y avait pas un moyen de rentrer en possession des petits. Tous les deux lui ont répondu qu'il n'y en avait pas. Il faut laisser les petits à leur père. Mère aurait désiré quitter la ville pour vivre à Stockholm dans l'espoir d'entrevoir ses fils de temps en temps, mais tous lui conseillent de patienter. Ils croient que père va bientôt se lasser des petits et qu'il les renverra chez leur mère. Maintenant, elle ne sait pas au juste ce qu'il faut faire. D'un côté, elle trouve affreux que les petits vivent à Stockholm sans avoir personne pour les soigner, d'autre part, elle sait que si elle quitte sa situation actuelle, elle ne pourra plus prendre soin d'eux, si, par hasard, ils redevenaient libres. Mais à Noël, en tout cas, Mère viendra les voir à Stockholm.

Les petits écrivent ce qu'ils font le long de la journée, heure par heure. Ils apprennent à Mère qu'ils vont chercher les repas pour leur père et qu'ils font son lit. Elle comprend qu'ils tâchent

d'être gentils avec lui à cause de leur mère, mais elle s'aperçoit bien qu'ils ne l'aiment pas plus qu'auparavant.

Elle a l'impression que ses deux petits sont tout le temps seuls. Ils habitent une grande ville qui fourmille de gens, mais personne ne se soucie d'eux, personne ne fait attention à eux. Et cela vaut peut-être mieux. Qui sait ce qui pourrait leur arriver s'ils venaient à faire des connaissances.

Ils lui demandent toujours de ne pas s'inquiéter à leur sujet. Ils sauront bien se tirer d'affaire, allons! Ils racontent qu'ils raccommodent eux-mêmes leurs chaussettes et recousent des boutons. Ils laissent aussi échapper que Léonard a poussé déjà son invention très loin et ils ajoutent qu'aussitôt qu'elle sera prête, tout s'arrangera.

Mais Mère vit dans une angoisse perpétuelle. Nuit et jour, ses pensées sont auprès des petits. Nuit et jour elle prie Dieu de veiller sur ses fils qui vivent seuls dans une grande ville sans personne qui défende leurs yeux des tentations périlleuses et leurs jeunes cœurs de l'envie du mal.

* * *

Père et les petits se trouvent un jour à l'Opéra. Un des anciens camarades du père qui fait partie de l'orchestre royal l'a invité à écouter la répétition d'un concert symphonique, et Père a amené les petits.

Lorsque l'orchestre entame le morceau, remplissant la salle d'harmonie. Père en est si ému qu'il ne peut plus retenir ses larmes. Il sanglote, se mouche bruyamment et pousse des gémissements continuels. Il ne cherche même pas à se contraindre,

mais fait un bruit tel que les musiciens en sont dérangés. Un huissier vient le prier de sortir. Père prend les petits par la main et se retire doucement sans un mot de protestation. Et durant tout le retour, ses larmes continuent à couler.

Père a gardé les mains des petits entre les siennes et avance par les rues flanqué d'un garçon de chaque côté. Tout d'un coup, les petits aussi se mettent à pleurer. Pour la première fois, ils comprennent jusqu'à quel point père a aimé son art. C'était affreux pour lui de rester là, alcoolique déchu, à écouter d'autres jouer. Quelle misère de n'être pas devenu ce qu'il aurait dû devenir. Il en était de Père comme il en serait de Léonard s'il n'arrivait pas à finir son aéroplane, ou de Hugues s'il ne devait jamais faire de voyage d'exploration. Pensez donc, si un beau jour ils étaient réduits, vieillards usés, à regarder passer au-dessus de leurs têtes de beaux aéronefs qu'ils n'auraient pas inventées et qu'ils ne sauraient même pas manœuvrer.

* * *

Les petits sont un jour assis au bureau, chacun de son côté. Père est sorti, un porte-musique sous le bras. Il a murmuré quelques mots d'une leçon à donner, mais les petits n'ont pas cru un seul instant que c'était là la vérité.

Père est de méchante humeur, en se trimballant dans la rue il a remarqué le regard qu'ont échangé les petits lorsqu'il a dit qu'il s'en allait donner une leçon de musique. «Ils s'érigent en juge de leur père, pense-t-il. J'ai été trop indulgent pour eux. J'aurais dû leur donner une bonne paire de gifles. C'est sans doute leur mère qui les excite contre moi.

«Si je retournais voir un peu ce que font ces messieurs? continue-t-il. Il ne serait peut-être pas déplacé de s'assurer de leur assiduité aux études.»

Il retourne, traverse doucement la cour et apparaît soudain au milieu des petits sans que ceux-ci aient pu l'entendre venir. Et parfaitement! Les petits sursautent rougissants, et Léonard tire fébrilement à lui une liasse de papiers qu'il jette dans le tiroir.

Quelques jours après leur arrivée à Stockholm, les petits avaient demandé quelle école ils allaient fréquenter, et père leur avait répondu qu'il ne fallait plus y penser. Il essaierait de leur trouver un patron qui voulût les prendre comme apprentis. L'affaire en était restée là et les petits n'avaient plus parlé d'école. Mais une semaine à peine écoulée, on vit un tableau de cours attaché au mur de la chambre des petits. Les livres scolaires avaient été sortis et chaque matin, les deux garçons s'installaient chacun de son côté au vieux bureau pour lire leurs leçons à haute voix. Il était évident qu'ils avaient reçu une lettre de leur mère leur recommandant de tacher de continuer leurs études tout seuls pour ne pas oublier tout ce qu'ils avaient appris.

Entré de façon si inattendue, Père s'approche tout d'abord de l'horaire des cours qu'il se met à étudier. Il tire sa montre et compare:

--Mercredi: de 10 heures à 11 heures, géographie. Puis il retourne vers le bureau.

--Vous deviez faire de la géographie, cette heure-ci, n'est-ce pas? dit-il.

--Oui, père, répondent les petits, tout rouges aux visages.

--Mais où avez-vous votre géographie et votre atlas?

Les petits jettent un long regard sur la bibliothèque tout en ayant l'air mortellement confus.

--Nous n'avons pas encore commencé, dit Léonard.

--Alors, dit père, vous vous amusez à autre chose.

Il se redresse très satisfait. Il a pris un avantage sur les petits qu'il ne lâchera pas avant de les avoir humiliés à fond.

Les petits se taisent tous les deux. Depuis le jour qu'ils ont accompagné leur père à l'Opéra, ils ont eu pitié de lui et il ne leur en a pas tant coûté qu'auparavant d'être gentils avec lui. Mais, évidemment, ils n'ont pas pensé un seul instant à admettre Père dans leur confidence. Ce n'est pas qu'il soit monté dans leur estime; ils ne l'ont qu'en pitié.

--Vous faisiez votre correspondance, demande Père sur son ton le plus sévère.

--Non, répondent d'une seule voix les deux petits.

--Que faisiez-vous?

--Nous ne faisions que causer.

--Ce n'est pas vrai. J'ai vu que Léonard a caché quelque chose dans le tiroir.

Sur cela, les petits se taisent de nouveau.

--Faites voir, crie Père, rouge de colère.

Il croit que les petits ont écrit à leur mère et puisqu'ils ne veulent pas montrer leur lettre, il doit s'y trouver des apprécia-

tions fâcheuses sur lui. Les petits ne bougent plus. Père lève la main pour frapper Léonard qui est devant le tiroir.

--Ne le touche pas, crie alors Hugues. Nous ne faisions que parler d'une invention de Léonard.

Hugues repousse Léonard, sort vivement le tiroir et en retire un papier tout couvert d'aéronefs aux formes les plus extravagantes.

--Cette nuit, Léonard a imaginé une nouvelle voile pour son dirigeable. C'est de cela que nous étions en train de causer.

Père ne veut pas le croire. Il se penche sur le tiroir qu'il fouille minutieusement, mais il n'y trouve que des feuilles de papier couvertes de dessins qui représentent des ballons, des parachutes, des aéroplanes et tout ce qui se rapporte à la navigation aérienne.

À la grande surprise des petits, père ne jette pas tout cela au loin, il ne rit même pas de leurs essais, mais se met à les regarder attentivement, feuille après feuille. La vérité est que père aussi a eu des dispositions pour la mécanique, il s'intéressait beaucoup à ces choses-là à l'époque où son cerveau gardait encore quelque vigueur. Bientôt il se met à leur demander le sens de ceci et de cela, et, comme ses paroles trahissent qu'il est vivement intéressé et qu'il comprend ce qu'il voit, Léonard, maîtrisant sa timidité, lui répond, d'abord avec hésitation, puis peu à peu avec une bonne volonté croissante.

Bientôt, Père et les petits ont engagé une discussion approfondie sur les dirigeables et la navigation aérienne en général. Une fois lancés, les petits parlent sans aucune retenue, faisant part à

leur père de tous leurs projets, de tous leurs rêves magnifiques. Et tout en comprenant que les petits n'iront pas très loin avec les aéronefs qu'ils construisent actuellement. Père en est néanmoins très impressionné. Ses deux fils parlent de moteurs d'aluminium, d'aéroplanes, d'équilibre comme de choses tout à fait familières. Lui qui avait cru que c'étaient deux vrais imbéciles, uniquement parce qu'à l'école ils n'étaient pas très brillants! Maintenant, il trouve tout d'un coup qu'ils sont deux vrais petits savants.

Et les idées et les espoirs ambitieux, père les comprend mieux que toute autre chose. Il les reconnaît pour avoir rêvé lui-même de façon identique et il n'a aucune envie de rire de ces rêves-là.

Père ne sort plus de toute la matinée; il reste là à causer avec les deux petits jusqu'à ce qu'il soit temps d'aller chercher le déjeuner et de dresser la table. Et à ce moment-là, Père et les petits sont de très grands amis, à leur étonnement réciproque.

* * *

Il est onze heures du soir. Dans la rue Père s'avance en titubant et les deux petits sont à ses côtés. Ils ont été le chercher dans un de ses cafés préférés, où à peine entrés ils se sont placés près de la porte sans rien dire. Père était seul à une table, un grog copieux et foncé devant lui, écoutant un orchestre de dames qui jouait à l'autre bout de la salle. Après un moment, il s'était levé à contre-cœur et s'approchant des petits:

--Qu'y a-t-il? demanda-t-il. Pourquoi êtes-vous venus?

--Père devait rentrer, répondent-ils. C'est le 5 décembre. Père avait promis...

Alors il s'est rappelé que Léonard lui avait confié que, ce jour-là, c'était la fête de Hugues, et qu'en effet, il avait promis de rentrer de bonne heure. Mais tout cela, il l'avait complètement oublié. Hugues s'attendait sans doute à quelque cadeau de son père, mais celui-ci avait tout simplement oublié d'en acheter.

Néanmoins, il s'est laissé emmener par les petits et se rend à la maison, mécontent et d'eux et de lui-même. En rentrant, il trouve la table dressée avec un grand apparat. Les deux garçons ont voulu arranger un petit festin. Léonard a fait des crêpes, qui maintenant sont vieilles de plusieurs heures, et ont l'air de morceaux de cuir. Ils ont reçu un peu d'argent de leur mère et ils l'ont employé à l'achat de noix, d'amandes, et d'une bouteille de limonade.

Toute cette splendeur, ils n'en ont pas voulu jouir tout seuls; ils sont restés là à attendre que Père veuille bien rentrer pour la partager avec eux. Du moment qu'ils sont devenus amis avec Père, ils ne peuvent pas célébrer une pareille fête sans lui. Père comprend tout cela. Ça le flatte d'être désiré, et d'humeur assez réjouie, il prend place à la table. Seulement, étant à moitié ivre, il trébuche au moment de s'asseoir, empoigne la nappe, tombe et fait dégringoler tout ce qui était si gentiment rangé sur la table. En se relevant, il voit la limonade couler à flots sur le tapis, tandis que les crêpes et les confitures s'entremêlent aux morceaux de porcelaine et aux éclats de verre.

Père jette un regard rapide sur les visages allongés des petits, et lançant un juron terrible, il regagne la porte pour ne rentrer que vers le matin.

* * *

Un matin de février, les petits s'en vont par la rue, les patins suspendus aux épaules. Ils ne sont plus les mêmes. Ils sont devenus maigres et pâles et ont l'air mal soignés et négligemment vêtus. Leurs cheveux ne sont pas coupés, ils ne sont guère lavés, et leurs bas ont des trous tout comme leurs chaussures. En causant entre eux, ils se servent d'expressions ordurières, ramassées dans le ruisseau, et il leur arrive même de proférer des jurons.

Un vrai revirement s'est fait dans l'existence des petits à dater du soir où Père avait oublié de rentrer pour la fête de Hugues. C'était comme si, jusqu'à ce jour-là, ils avaient été soutenus par l'espoir d'un prompt changement dans leur sort. Les premiers temps, ils avaient escompté que bientôt le père se lasserait d'eux et les renverrait à leur mère. Puis, ils s'étaient imaginé que Père se prendrait d'amour pour eux au point de cesser de boire. Ils s'étaient même figuré que Mère et lui se réconcilieraient et que tous redeviendraient heureux. Mais ce soir-là, ils comprirent que Père était irrémédiablement perdu. Il était incapable d'aimer autre chose que la boisson. Quand même pour un moment il serait gentil avec eux, il ne s'intéresserait jamais à eux pour de bon.

Un morne désespoir s'empara des petits. Rien ne serait changé pour eux. Père ne les lâcherait jamais. Ils avaient l'impression d'être condamnés à l'encellulement à perpétuité.

Même leurs grands et beaux projets ne les consolaient plus. Gênés par tant d'entraves, ils ne pourraient jamais les mettre à exécution. Pensez donc! ils n'apprenaient plus rien! Ils connaissaient suffisamment l'histoire des grands hommes pour savoir que celui qui se propose de faire des choses extraordinaires a besoin avant tout d'apprendre.

Le coup le plus dur avait été, cependant, que Mère n'était pas venue les voir à Noël comme c'était prévu. Au commencement de décembre, elle avait fait une chute dans un escalier, se cassant une jambe, de sorte qu'elle avait dû passer les vacances de Noël à l'hôpital au lieu d'aller à Stockholm. À présent, elle était rétablie, mais les cours avaient commencé. Avec cela, elle n'avait plus d'argent. Tout ce qu'elle avait économisé, elle avait dû le dépenser pendant sa maladie.

Les petits se sentaient abandonnés par tout le monde. Il était évident que, quelques efforts qu'ils fissent, leur situation resterait la même; donc, ils avaient cessé de se déranger pour ce qui ne les amusait guère. Autant faire ce qui leur plaisait!

Souvent, ils ne faisaient leurs lits qu'à plusieurs jours d'intervalle, et ils cessaient complètement de nettoyer le petit logement. Cela n'avait pas d'importance. Jamais il ne venait personne voir comment les choses se passaient chez eux.

Père tomba de plus en plus bas. De temps en temps il essaya bien de se donner une contenance en recommandant aux petits d'avoir un peu d'ordre, mais c'étaient là de vains efforts. Il oublia ses recommandations plus vite qu'il ne les avait données.

Les petits ont commencé à négliger leur cours du matin. Personne n'étant là pour les examiner, à quoi bon apprendre des leçons? Depuis quelques jours on avait de la glace excellente pour patiner et alors il valait bien mieux se donner des vacances pour patiner tant qu'il faisait encore jour. Sur la glace on trouvait toujours bon nombre de gamins; ils avaient fait la connaissance de pas mal d'entre eux et tous trouvaient comme eux-mêmes qu'il valait bien mieux patiner que de rester enfermés à lire...

Aujourd'hui, il fait un temps si splendide que vraiment l'idée de rester à la maison leur est insupportable. Il ne fait que quelques degrés au-dessous de zéro, le soleil brille, l'air est calme et limpide. Il fait si beau que même les écoles ont obtenu un jour de congé pour patiner. La rue est pleine d'écoliers qui, après avoir été chez eux chercher leurs patins, sont maintenant en route pour la glace. Là où ils s'avancent parmi les autres garçons, les petits ont l'air tristes et mélancoliques. Jamais un sourire n'éclaire leurs visages. Leur malheur est trop grand pour qu'ils l'oublient un seul instant.

En arrivant sur la glace ils la trouvent pleine de vie et d'animation. Tout le long de la côte, le golfe glacé est bordé de noir par la foule dense des spectateurs; plus loin les patineurs décrivent leurs cercles, pareils à des fourmis dont on vient d'endommager la fourmilière; encore plus loin on aperçoit de petits points noirs qui se déplacent avec une rapidité vertigineuse.

Les petits mettent leurs patins et se mêlent aux patineurs. Ils patinent fort bien, et en s'élançant à toute vitesse sur la glace, ils recouvrent de la couleur aux joues et du brillant aux yeux, mais cela ne leur donne cependant pas pour une seule minute l'air joyeux et insouciant des autres enfants.

Tout d'un coup, en retournant vers la terre ferme, ils aperçoivent quelque chose de très beau. Un grand ballon leur arrive du côté de Stockholm en poussant vers la mer. Il est rayé rouge et jaune et brille au soleil comme une boule de feu. La nacelle est ornée d'une quantité de pavillons bariolés, et, comme le ballon n'est pas très haut, le jeu des couleurs s'aperçoit fort bien.

En apercevant le ballon, les petits jettent un cri de joie. C'est la première fois de leur vie qu'ils voient un grand ballon planer dans les airs. Il est bien plus beau qu'ils ne l'avaient imaginé. Tous les rêves, tous les projets qui ont été leur consolation et leur joie durant les mauvais jours, leur reviennent à l'esprit à cette vue. Ils s'arrêtent pour mieux observer comment sont attachées les cordes, les guide-ropes, et ils se désignent l'ancre et les sacs de sable sur le bord de la nacelle.

Le ballon passe à toute vitesse sur le golfe glacé. Tous les patineurs, petits et grands, pêle-mêle, se jettent en riant et en criant à sa rencontre au moment où il fait son apparition et se mettent ensuite à le pourchasser. Ils le suivent dans sa course vers la mer, en une longue file oscillante comme un énorme guide-rope. Les aéronautes s'amusent à jeter des feuilles multicolores qui lentement s'envolent par l'atmosphère bleue.

Les petits sont les premiers de la longue file qui poursuit le ballon. Ils avancent rapidement, la tête en arrière et les regards obstinément fixés en haut. Leurs yeux brillent de bonheur pour la première fois depuis leur départ de chez leur mère. Ils sont hors d'eux-mêmes d'enthousiasme, ils ne pensent qu'à une chose: poursuivre le ballon aussi longtemps que possible.

Mais le ballon va vite et il faut être un bon patineur pour rie pas être laissé en arrière. Là troupe qui le fourchasse s'éclaircit, mais à la tête de ceux qui continuent la poursuite, apparaissent toujours les deux petits. Ils sont si pleins d'ardeur qu'ils attirent l'attention. Après, on dira même qu'ils avaient à ce moment quelque chose de mystérieux. Ils ne faisaient ni rire ni crier, mais il planait sur leurs visages tournés en haut une expression d'extase comme s'ils regardaient une apparition.

Aussi, le ballon se présente-t-il à l'esprit des petits presque comme un guide surnaturel venu pour les ramener sur le bon chemin et pour leur apprendre à suivre ce chemin avec un courage nouveau. À sa vue, leurs cœurs se gonflent d'un désir immense de se remettre au travail pour réaliser la grande invention.

De nouveau, ils se sentent certains de la réussite. Pourvu qu'ils soient tenaces, ils arriveront bien jusqu'à la victoire définitive. Un jour viendra où ils monteront leur propre aéronef à la conquête des airs. Un jour, ce sont eux qui planeront là-haut au-dessus de la tête des gens. Et leur aéronef à eux sera bien plus perfectionnée que celle qu'ils ont en ce moment devant les yeux. Elle se laissera diriger, virer, monter et descendre, aller contre le vent et sans vent. Elle les portera nuit et jour-là où ils voudront. Ils la feront descendre sur les plus hauts sommets des montagnes, ils passeront par-dessus les déserts les plus terribles, ils exploreront les contrées les plus inabordables. Ils verront toute la splendeur de l'univers.

--C'est pas la peine de perdre courage, Hugues, dit Léonard. Ce sera chic quand nous serons prêts!

Père et son malheur, voilà des choses qui ne les regardent plus. Celui qui a un but magnifique à atteindre, ne peut évidemment pas se laisser arrêter par des considérations si mesquines.

Le ballon augmente sa vitesse au fur et à mesure qu'il s'éloigne de la terre. Les patineurs ont cessé de le poursuivre. Seuls, les deux petits continuent la poursuite. Ils avancent rapides, aussi légers que s'ils avaient des ailes aux pieds.

Soudain, les gens qui se trouvent sur le bord et dont par conséquent les regards dominent le golfe, jettent un cri d'effroi et

d'angoisse. On s'est aperçu que le ballon, toujours suivi de près par les deux enfants, est poussé vers le chenal ouvert dans la glace en vue de la navigation et où l'eau est libre...

--L'eau est libre là-bas! crient les gens. L'eau est libre! Les patineurs disséminés sur la glace, en entendant ces cris, tournent leurs regards vers l'embouchure du golfe. En effet, ils aperçoivent une bande d'eau libre qui brille au soleil, loin, très loin. Ils voient aussi deux petits garçons s'approcher de cette bande d'eau qu'ils ne voient pas, eux, parce qu'ils tiennent leurs yeux fixés sur le ballon, sans les en détourner un seul instant.

On crie à tous poumons, on frappe des coups désespérés dans la glace, les coureurs les plus rapides s'élancent pour les arrêter. Les petits ne s'aperçoivent de rien, dans leur poursuite acharnée. Ils ne savent pas qu'ils sont seuls à persister. Ils n'écoutent pas les cris derrière eux. Ils n'entendent pas le bruissement des vagues devant eux. Ils ne voient que le ballon qui pour ainsi dire les emporte avec lui. Léonard sent déjà son aéronef à lui le soulever, et Hugues plane au-dessus des lieux mystérieux du pôle Nord.

Les gens qui se trouvent sur la glace et sur la côte voient diminuer la distance qui les sépare de l'eau libre. Pendant quelques instants, ils sont saisis d'une telle angoisse qu'ils ne peuvent ni crier ni remuer. Il y a comme un charme sur les deux enfants qui ne se rendent compte de rien dans leur course effrénée, qui se ruent vers la mort, pourchassant la plus belle des apparitions célestes.

Les aéronautes aussi ont remarqué les deux petits. Ils se rendent compte du danger, ils leur crient en faisant des gestes

désespérés, mais les petits ne comprennent pas. En voyant que les aéronautes leur font signe, ils croient que ceux-ci désirent les faire monter dans la nacelle. Ils lèvent leurs bras vers le ballon, ivres de joie à ridée d'être emmenés à travers l'espace limpide.

À ce moment, les petits ont atteint le chenal: les visages illuminés et les bras levés vers le ciel, ils glissent dans l'eau et disparaissent sans un cri. Des patineurs accourus au secours arrivent un instant après, mais le courant a déjà emporté les corps sous la glace où nul secours humain ne peut les atteindre.

FIN

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/64066. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.